N° 925 48e Année T. CCLXXIII 1er Janvier 1937

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr.— Étranger: 1/2 tarif postal, ***6 fr. 75;*** plein tarif, ***7 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

VIENT DE PARAITRE :

ANTONIO ANIANTE

—

LES VOYAGES MERVEILLEUX

Vie et Aventures de Marco Polo

Un volume in-16 double-couronne, prix . . . . 15 f

DU MÊME AUTEUR :

Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme

Un volume in-16 double-couronne, prix. 12

La Poésie, l'Action et la Guerre

Défaite de l'Esprit du Sud...

Un volume in-16 double-couronne, prix. 12

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ÉTRENNES 1937

RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle
et
Le Second Livre de la Jungle

TRADUITS PAR
LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES

Deux volumes in-8 écu. Tirage spécial à 550 exemplaires numérotés sur beau vergé pur fil.
Les deux volumes, dans un emboîtage soigné . . . . 150 fr.

Contes choisis

TRADUITS PAR
LOUIS FABULET, ROBERT D'HUMIÈRES
et ARTHUR AUSTIN JACKSON

Un volume in-8 écu :
Sur vergé d'Arches . . . . . 100 fr. | Sur vergé pur fil. . . . . 60 fr.

ALBERT SAMAIN

Œuvres choisies

(ÉDITION DU MONUMENT)

Préface de FRANCIS JAMMES, trois portraits d'Albert Samain, un Appendice et une Bibliographie complète

Un volume in-8 carré. Tirage limité sur beau vergé. . . . . 50 fr.

KENNETH GRAHAME

Au Royaume des Enfants

L'Age d'Or

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LÉO LACK

Volume in-16 double-couronne. . . . . 12 fr.

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIR[E]

CHOIX DES « PLUS BELLES PAGES » DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano d[e] Bergerac. — Diderot. — Frédéric II. — Henri Heine. — Helvetius. — Prince d[e] Ligne. — Alfred de Musset. — Gérar[d] de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal — Tallemant des Réaux. — Alfred d[e] Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. . . . . **15** fr

Maurice de Guérin. — Saint-Amant — Théophile. — Tristan L'Hermite
Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . **10** fr

POUR LE NOEL DES MALADES HOSPITALISÉS

Donnez des livres aux malades, aux vieillards et aux aveugles hospitalisés

■

UN APPEL AUX ÉCRIVAINS DE FRANCE

On connaît le but poursuivi par *La Lecture à l'Hôpital*, cette œuvre ilanthropique qui depuis plus de dix ans, fait distribuer gracieuse- ent de la lecture dans tous les hôpitaux, sanatoria et maisons de raite,

C'est par milliers que livres et revues ont été remis aux malades et x vieillards hospitalisés.

Les aveugles hospitalisés ne sont pas non plus oubliés par cette ıvre qui leur procure des ouvrages en caractères Braille.

Elle offre également des albums d'images aux enfants malades.

Agréée par les Ministères de la Guerre, de la Marine, de la Justice et s Colonies, *La Lecture à l'Hôpital*, alimente maintenant les biblio- èques des hôpitaux militaires, maritimes et coloniaux, ainsi que celles s infirmeries des pénitenciers.

Afin de lui permettre de poursuivre son but, cette œuvre lance un rant appel aux personnes susceptibles de l'aider.

Les livres et revues sont reçus au service de *La Lecture à l'Hôpital*, à ssistance Publique, ainsi qu'aux Ministères de la Guerre, de la Marine, la Justice et des Colonies.

Les dons réservés aux hôpitaux d'outre-mer doivent parvenir au nistère des colonies dans des emballages solidement confectionnés et tant l'adresse de l'hôpital destinataire).

Les dons peuvent également être adressés au service de *La Lecture à ôpital*, dans tous les hôpitaux départementaux.

I. Christian Dorcy, président-fondateur de *La Lecture à l'Hôpital*, ait particulièrement reconnaissant aux écrivains de France qui répon- ient à cet appel.

Les hôpitaux privés désirant bénéficier des avantages réguliers de cette anisation sont priés de le faire savoir au siège social : 52, rue des mes, Paris XVIIe.

Vous pouvez enfin participer à cette bonne œuvre, en adressant francs (le prix d'un livre) à *La Lecture à l'Hôpital*, chèque postal 53-65, Paris.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

L'Immoraliste. Volume in-16. 15
La Porte étroite. Volume in-16. 12

LITTÉRATURE

Oscar Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Volume in-18. 5
Prétextes. Volume in-16. 15
Nouveaux Prétextes. Volume in-16. 15

AUX LECTEURS
DU « MERCURE DE FRANCE »

—

L'année 1937 commence. Voilà maintenant quinze mois qu'Alfred Vallette nous a quittés. Nous voulons, aujourd'hui, saluer une fois de plus sa mémoire, dire ce que nous avons fait pour continuer son œuvre, mesurer ce que nous devons faire encore et justifier notre persévérance.

Au lendemain même de la mort d'Alfred Vallette, alors que je venais de prendre la direction de la maison avec l'assistance de Jacques Bernard, un écrivain illustre et de clair jugement m'a fait remarquer, non sans m'approuver quand même, qu'une maison ne servait, en général, qu'une école, qu'elle était liée au destin de cette école et devait, de bon gré, vieillir avec elle. Cette observation, qui semble pertinente au premier regard si l'on s'en tient à l'histoire littéraire du XIXe siècle, ne s'applique point au nouvel âge, à l'époque de transformation incessante dans laquelle, depuis la guerre, force nous est de vivre et de lutter.

Il est évident que, pendant tout le XIXe siècle, les écoles littéraires se sont succédé, comme les générations, chacune apportant ses vertus et ses doctrines, chacune se forgeant des organes appropriés, chacune s'effaçant à son heure devant l'afflux de forces et de formules nouvelles. C'était, somme toute, un rythme normal, en un temps de civilisation normale.

L'époque où nous vivons n'est plus telle. La crise qui secoue le monde n'est pas une crise économique ou politique ou sociale. C'est une crise de civilisation. Tous les problèmes resurgissent et montrent des visages inquiétants. Les problèmes de la culture sont et doivent être au premier rang de nos soucis. De nouveaux moyens d'informer, de divertir et d'instruire les peuples sont apparus dans le monde et ne laissent pas d'obtenir la faveur des multitudes. Ce que valent ces moyens nouveaux, l'avenir le dira; mais qu'ils aient bouleversé les coutumes et les supputations de l'intelligence, il faut reconnaître que c'est indéniable. Je suis fermement persuadé que ces nouveaux systèmes d'information, de divertissements et, si l'on veut, d'instruction, doivent faire l'objet d'une sévère et attentive critique et je vais le répétant avec insistance; mais, dès maintenant, il nous faut compter avec les effets de cette révolution morale. La chose imprimée n'est plus le seul véhicule de l'esprit. Le livre est menacé dans son empire. Il est tout à fait possible qu'avant un demi-siècle le livre ne soit plus rien pour la multitude et qu'il soit réservé à l'usage d'une très petite élite lettrée. Pour conserver encore un peu de temps la faveur du public, la presse, dans son ensemble, va de capitulations en capitulations; elle épargne au « lecteur » presque tout effort de lecture. Coupés en deux ou trois tronçons, les articles substantiels sont dissimulés honteusement parmi les illustrations et les manchettes ostentatoires. Les magazines évoluent dans le même sens. Les hebdomadaires, qui admettent des textes d'une certaine ampleur, sont presque fatalement entraînés par le même courant. Ils suivent et suivront le destin des journaux.

Quelle figure font les revues, dans cette panique? Elles résistent de leur mieux, mais elles sont peu nombreuses. Le temps n'est plus où, chaque semestre, un groupe d'écrivains se formait pour fonder une revue littéraire. Quelques jeunes poètes s'y efforcent encore, petitement, au prix de cruels sacrifices. Le papier est cher. L'impression est chère, et la ferveur du public est très faible, son

attention sollicitée et distraite de mille manières. La vie d'une revue exige non seulement de l'argent, mais encore beaucoup de travail et surtout de la foi, de l'amour, un désintéressement presque parfait.

Certains observateurs du monde moderne ne manqueront pas de conclure que le monde se transforme en effet et que les revues n'ont qu'à disparaître. Je persiste à croire que ce serait un grand malheur. Les revues correspondent à une forme d'activité intellectuelle qui me semble plus que jamais nécessaire dans le désordre contemporain. Un certain effort de pensée continue, de méditation créatrice, d'étude active ne trouve à se manifester qu'à la faveur des dernières revues littéraires. Le livre est trop volumineux et trop lent. Le journal est trop bref et trop furtif. Certaine façon d'examiner, de critiquer les événements, les hommes, les ouvrages exige la revue, véhicule naturel d'une pensée vigilante, d'une pensée qui ne résigne pas sa mission.

La disparition d'une revue littéraire, à l'heure actuelle, serait un malheur pour l'intelligence menacée dans son exercice et dans ses truchements. Il n'est plus question d'école, d'ailleurs il n'y a plus d'école. Il n'y a plus qu'une seule cause, celle de l'esprit libre qui garde ses trésors et défend ses positions.

Le *Mercure de France,* après la mort de son fondateur, non seulement devait persévérer, pour le bien et le salut des lettres, mais il avait le devoir de se fortifier et d'engager le combat pour lequel il est armé, en vue duquel, il a, si j'ose dire, mandat.

Nous n'avions aucune raison de modifier l'aspect de notre revue, ni son dispositif ordinaire. Ce n'est pas par des transformations extérieures qu'une revue se modernise, c'est par l'âme. Au surplus, le mot « moderniser » mérite lui-même un commentaire : le *Mercure* se modernise à mes yeux quand il aborde hardiment les problèmes des temps modernes et non en cédant aux engouements de l'heure. Quant à sa structure même, notre revue mérite l'attention de l'observateur, car elle est sans analogue en France. Elle comporte une partie « anthologi-

que » où se trouvent des poèmes, des essais, des nouvelles, des mémoires, des romans, et une partie vraiment consacrée à la « revision » critique. Cette partie, dite « Revue de la quinzaine », comporte un grand nombre de rubriques, elle s'efforce d'embrasser l'effort intellectuel du monde entier, elle traite des lettres, des sciences, de la philosophie, des arts, des hommes, des romans et des faits. Nous avons, dès la fin de l'année 1936, ouvert une chronique de la vie internationale où les grands événements du monde sont analysés et commentés.

Pour accomplir une telle besogne, pour mener un si généreux combat, le *Mercure de France* n'est soutenu, je l'ai dit souvent et il faut y revenir, ni par un groupement politique, ni par une puissance financière. Le *Mercure* ne défend d'autres intérêts que ceux des lettres et de l'intelligence. Est-il nécessaire d'ajouter que notre revue n'est assujettie à aucune chapelle littéraire? Le travail d'une coterie, si vigoureuse fût-elle, ne pourrait satisfaire à notre vaste programme et ne fournirait pas, chaque quinzaine, la matière d'un volume de 224 pages.

Le *Mercure de France* est vraiment la maison des esprits libres. Tous les hommes de talent peuvent y venir plaider leur cause, présenter leur thèse, narrer leur aventure, faire chanter leurs rêves. Il arrive que deux thèses s'opposent et que deux voix se répondent. C'est le jeu même de la vie. Nous faisons toujours en sorte que la controverse ne prenne jamais l'accent de la discorde.

Le *Mercure de France* est une des dernières revues de quelque importance où la place de la poésie soit fidèlement gardée. Il faut qu'on y prenne garde.

Depuis quinze mois, nous avons vu venir à nous un grand nombre d'écrivains excellents. Ils ont compris ce que représente notre vieille et ferme maison dans le désordre des esprits. Ils nous assistent avec générosité, avec désintéressement. Je les en remercie de tout cœur au nom des lettres.

Le travail du directeur ne consiste pas seulement à solliciter des textes et à les rassembler de manière agréable et harmonieuse. Il faut surtout orienter les

esprits, poser les problèmes, donner le ton, la mesure et le mouvement. J'ai, depuis plus d'un an, attiré l'attention de mes collaborateurs et de notre public vers certains débats qui me semblent régir tout l'avenir de la culture. L'importance de ces questions n'échappe heureusement à personne et ces débats ont grand retentissement. Je dois ajouter que le *Mercure de France* est une tribune exceptionnellement sonore. J'ai quelque expérience : depuis trente ans, j'ai collaboré de façon plus ou moins régulière à toutes sortes de journaux et de périodiques. Je n'en admire que mieux la qualité de notre auditoire et sa faculté d'attention.

Je prie la jeunesse littéraire d'écouter, pour l'honneur et la grandeur des lettres, cet appel qui n'est pas un plaidoyer. Que les jeunes écrivains viennent à nous. Notre plus cher désir est de les entendre, de les juger, de leur faire place, de les mettre à l'œuvre.

Je prie enfin nos lecteurs de nous aider dans notre tâche en propageant notre libre revue, dévouée uniquement à la cause des lettres et de l'intelligence. C'est ainsi, que, dans le désordre universel, je les convie à faire un acte de foi pour la civilisation véritable, celle de l'esprit et du cœur.

GEORGES DUHAMEL.

EN PALESTINE

L'ANGLETERRE ENTRE LE SIONISME ET LE NATIONALISME ARABE

—

La Palestine, terre sacrée, d'où est venue, aux hommes de bonne volonté, la loi de justice, de charité et de paix, a toujours été, à travers les âges, déchirée par les guerres, arrosée par le sang. Les cœurs y sont durs comme les pierres de ses montagnes, les esprits âpres comme ses paysages désolés. Une fois de plus, sous les yeux de l'Europe et sous la houlette de l'Angleterre, mandatée pour y assurer l'ordre, les peuples s'y entretuent. Depuis le 17 avril, les Arabes ont repris avec plus de méthode et d'acharnement la lutte contre les Juifs, commencée par les massacres de 1929 : Ismaël, comme au temps d'Abraham, se dresse contre Israël. C'est un drame à trois personnages : les Arabes, les Juifs, l'Angleterre.

Nous ne ferons pas ici l'histoire bien connue du mouvement sioniste qui, depuis 1919, a envoyé en Palestine 400.000 Juifs, venus presque tous de l'Europe orientale. Mais avant d'expliquer les raisons et les phases de l'antagonisme entre Juifs et Arabes, nous voudrions en esquisser les traits psychologiques ainsi que les origines idéalistes. Aussi bien cette situation tragique n'est-elle pas sans dangereuses incidences sur les intérêts français et sur ceux des populations de Syrie que la France a mandat de diriger dans les voies de la civilisation. Rien n'éclaircira d'une plus juste lumière le problème judéo-arabe, ou tout au moins ses aspects spirituels, que cette histoire qui n'est pas un conte de fées.

LA RÉSURRECTION D'UNE LANGUE MORTE

Il était une fois, vers l'année 1860, un petit écolier juif qui habitait avec sa famille le vieux ghetto de la petite ville de Luschky, dans le gouvernement de Wilno qui dépendait alors de l'Empire des Tsars. Il parlait le russe et baragouinait le yiddich, ce patois germanique qui est l'idiome usuel des Juifs de l'Europe centrale et orientale. Il s'appelait Eliezer Elianoff-Perlmann. Sait-on jamais comment germe et grandit une vocation dans une âme d'enfant? L'esprit souffle où il veut et quand il veut. Ce fut sans doute quelque lointain écho de la doctrine napoléonienne des nationalités qui parvint un jour jusqu'aux oreilles de ce bambin et chemina dans sa cervelle. Il s'étonna, lui, enfant juif, que ses coreligionnaires ne parlassent pas, comme les enfants polonais, lithuaniens ou russes, une langue qui fut celle de son peuple; et, s'en étant étonné, il s'en affligea. L'idée allait poindre dans son esprit de rendre un jour, à ceux de sa race, une langue qui ne fût pas la langue des autres, de ceux qui les méprisaient, une patrie qui ne fût pas la patrie des autres, de ceux qui ne les supportaient dans la leur que sous la loi d'une condition humiliée et précaire.

Il vint, pour y achever ses études, dans ce Paris où l'attirait l'éclat d'une civilisation issue de la Révolution française, où ses coreligionnaires jouissaient, à l'abri des lois, de la liberté et de l'égalité. C'était en 1877, au moment où les principes républicains triomphaient en France. Il entendit Gambetta parler à la tribune, Renan enseigner au Collège de France. C'est là que les incertaines aspirations de son esprit commencèrent de mûrir et de se préciser : il rêva d'un Etat juif où des ministres parlant en hébreu, des professeurs enseignant en hébreu, réaliseraient l'idéal des prophètes. Il écrivit un article en hébreu et l'envoya à un journal dont le directeur le garda un an sur sa table pour finir par le lui renvoyer. Découragé par cet insuccès, il n'en continua pas moins à cultiver son esprit, fréquentant assidûment les grandes écoles. A la Sorbonne, il rencontra des étudiants israélites avec lesquels il eut les

plus vives discussions : ils pensaient, eux, que leurs coreligionnaires n'avaient rien de mieux à faire que de se laisser assimiler, d'oublier leur nationalité, de devenir des Français de religion israélite. Il se lia d'amitié avec un jeune Polonais de haute naissance qui, comme lui, aspirait à la résurrection de sa patrie et qui lui apporta le réconfort de son enthousiasme et de sa générosité. D'après ses conseils, il amenda et adoucit son article et l'envoya au grand écrivain hébreu, Smolensky, rédacteur en chef du *Shahar* (l'Aurore). Cette fois l'article fut publié, mais encadré de commentaires et de notes où la direction déclarait que ce n'étaient là que rêveries et utopies dangereuses : il n'était possible ni de fonder un Etat juif, ni de faire revivre la langue hébraïque comme langue parlée et usuelle. Smolensky conseilla à son collaborateur occasionnel de s'adonner à des études plus pratiques et de cesser de poursuivre de folles chimères.

Cependant, l'article, paru en 1879, avait été remarqué et discuté. Il était signé Ben-Jehouda (le fils de la Judée) et ce pseudonyme remplaça bientôt le nom russe du jeune Eliezer. Les pogroms de 1882, en Russie, apportèrent à ses idées une nouvelle actualité. Un mouvement pour le retour des Juifs en Palestine commença de se dessiner, accueilli avec enthousiasme par les uns, surtout en Europe orientale, combattu par les autres. L'Alliance Israélite universelle, de fondation et d'inspiration française, offrait à l'activité juive un idéal tout différent. Ben-Jehouda malade, crachant le sang, désenchanté, trouve le moyen de s'échapper de Paris. Il se sauve en Algérie afin d'y respirer « le climat palestinien ». Puis il s'embarque, gagne Vienne avec son ami polonais; il y retrouve, chez Smolensky, l'amie d'enfance « aux yeux bleus et aux cheveux dorés » qui, échappée de la maison paternelle et du mariage confortable que ses parents avaient ménagé pour elle, allait devenir sa femme.

Ensemble, malgré Smolensky qui le traitait de fou, les voilà partis pour la Palestine; ils descendent lentement le Danube en bateau. Ils arrivent aux Portes de Fer : un soleil radieux se couchait dans une gloire de

nuages roses. Ben-Jehouda, ému de ce spectacle, en commentait la beauté à sa fiancée. Soudain, lui saisissant le bras, comme éclairé par l'inspiration, il s'écria en russe :

« De ce jour, nous ne parlerons plus que l'hébreu. — Tu es fou, je n'en connais pas le premier mot. — Je te l'enseignerai. Ma volonté sera de fer comme les Portes que nous franchissons; de fer aussi sera ton sacrifice. L'enfant que nous rêvons n'entendra pas d'autre langue que l'hébreu. »

Il tint parole. Par Constantinople, ils parvinrent à Jaffa, et, tandis que des bateliers arabes les arrachaient aux flots qui avaient fait chavirer la barcasse dans laquelle ils gagnaient la terre, il cria à sa fiancée le mot hébreu qui signifie : espérance. L'hébreu, pour deux êtres humains, était redevenu une langue vivante.

Restait à le faire accepter par les Juifs de Palestine (1). Ben-Jehouda n'était pas au bout de ses tribulations. A Jérusalem, il s'obstinait à ne parler que l'hébreu à ses coreligionnaires; les juifs dévots le traitaient, eux aussi, de fou et de sacrilège. Ne voulaît-il pas faire affront à la vieille langue de la prière en la galvaudant sur la place publique et dans les ruelles de Jérusalem. Lui, s'arrêtait aux carrefours des venelles sordides et criait : « Juifs, parlez l'hébreu! Parlez l'hébreu, et vous redeviendrez un peuple! » La populace lui jetait des pierres; les rabbins l'excommunièrent; la direction du petit journal auquel il collaborait pour vingt francs par mois le congédia.

Dans sa détresse, il trouva l'appui du baron Edmond de Rothschild et, grâce à lui, il put faire paraître une petite feuille, le *Hatzévy* (la Gloire), qu'il voua à la lutte pour l'hébreu parlé et dans laquelle il forgea des mots nouveaux pour exprimer tout ce que les hommes ont inventé et pensé depuis la captivité de Babylone. Les premiers pionniers, arrivés de Russie, de Roumanie, du Maroc, se firent ses disciples; avec eux, il créa des clubs d'hébreu qui bientôt se répandirent à l'étranger; il introduisit dans

(1) Jérôme et Jean Tharaud, dans *L'an prochain à Jérusalem* ont situé l'histoire de Ben-Jehouda dans un brillant et véridique tableau de la vie des Juifs de Jérusalem à cette époque. (Plon, un vol. in-12).

les écoles l'enseignement des sciences en hébreu. Chez lui, il était interdit de parler quelque autre idiome que ce fût. Il entrait dans les boutiques et demandait en hébreu un article : si on lui répondait dans une autre langue, il partait sans faire emplette; si on lui répondait en hébreu, il payait le double du prix demandé. Un tel argument était irrésistible dans cette pauvre Palestine qui ne vivait que de l'exploitation des touristes et des pèlerins. Des Arabes et des Chrétiens, maintenant, le saluaient du mot « Shalom » (paix). La langue des prophètes devenait une langue usuelle.

Un garçon venait de naître au ménage Ben-Jehouda. Excellente occasion de faire une expérience. Le père voulut que son fils n'entendît aucun autre mot que d'hébreu. Mais voilà qu'au bout de trois ans, aucun son n'était sorti de la bouche de l'enfant. Plus on lui parlait hébreu, plus il pleurait, ou bien il riait béatement. Les voisins bienveillants disaient : « Le fils du fou est idiot ». Le médecin, doctoralement, émettait le même diagnostic. La mère se désespérait. Un savant juif de grand renom, tout en la consolant, lui disait : « Voilà l'effet du sacrilège! L'hébreu s'écrit, mais ne se parle pas. Renoncez à la folie de votre maniaque; parlez au bébé une langue humaine et il guérira ». Le quatrième anniversaire de la naissance étant arrivé, la mère, tristement, osa pour la première fois lui chanter une chanson de Pouchkine; elle mettait dans sa voix toute sa douleur et toutes ses espérances. Ben-Jehouda rentrait chez lui; il l'entend : une colère violente monte de son cœur à ses lèvres, il crie, il tempête, il délire : que lui font, à lui, les docteurs et les savants! Elle, désolée, évoque l'intérêt de l'enfant, son avenir; elle partira avec lui, elle divorcera pour le sauver. Lui, exaspéré, frappe sa table de travail d'un formidable coup de poing; elle se brise, l'encrier, les livres, tombent avec fracas. La mère sanglote et tout à coup l'enfant court à son père et crie en hébreu : « Aba » (Papa). Il a parlé! Il a parlé hébreu! L'hébreu est devenu une langue « maternelle » (1 *bis*).

(1 *bis*) Cet enfant est aujourd'hui M. Itamar Ben-Avi, qui a bien voulu

Le bruit de ce « miracle » se répand au delà des mers. On se met à traduire, pour les bébés d'Israël, des chansons russes, françaises, italiennes, polonaises. Les disciples deviennent légion, l'hébreu est en marche. Mais les vieux rabbins de Palestine ne désarment pas. Le fils de Ben-Jehouda avait adopté un chien qui, lui, comprenait l'hébreu et faisait la joie de la maison. Un jour que l'enfant jouait devant une synagogue de Jérusalem, le chien, qui s'était échappé, le rejoint; son jeune maître l'apostrophe en hébreu! Scandale! Les pierres volent, le pauvre animal, férocement lapidé, reste mort sur place! Dans le jardinet de la maison de son maître, où il est enterré, une inscription hébraïque dit : « Ci gît le premier chien juif. »

Telles furent les péripéties romanesques parmi lesquelles la vieille langue des prophètes redevint une langue usuelle. Ben-Jehouda a réalisé sa téméraire ambition. Cinquante ans à peine après la naissance du premier enfant qui ait entendu parler hébreu autour de son berceau, treize ans après la mort du tenace ouvrier de cette étonnante résurrection, près d'un demi-million de juifs établis en Palestine parlent l'hébreu comme langue nationale, et un quart de million s'en servent comme langue usuelle. Toutes les écoles enseignent l'hébreu aux petits enfants israélites. A l'Université établie sur le Mont Scopus, en face de Jérusalem — dans un site merveilleux d'où l'on découvre miroiter, au fond d'une profonde coupure, la Mer Morte dominée par les Montagnes de Moab et, de l'autre côté, l'ensemble émouvant des clochers, des coupoles et des minarets de la ville de David — les professeurs ne donnent leurs cours qu'en hébreu. En hébreu sont écrits les journaux, prononcés les discours politiques, traitées les affaires, émises les communications radiophoniques, accompagnés les films du cinéma. L'usage de l'hébreu se répand hors de la Palestine. Plus nombreux chaque jour sont les chefs-d'œuvre de toutes les littératures traduits en hébreu.

nous communiquer ce récit. Il est un des chefs du mouvement sioniste. Dans son livre *l'Enclave*, il a écrit l'histoire des événements tragiques de 1929 (Ed. Rieder, 1931).

La vieille langue rénovée devient le ciment des Juifs de la Diaspora, revenus des extrémités du monde sur la Terre promise. L'histoire de cette renaissance caractérise bien l'état d'esprit des dirigeants du sionisme; elle marque ce que l'on pourrait appeler la température spirituelle de ces émigrants, ou du moins des meilleurs d'entre eux, car on trouve toujours parmi ce peuple un singulier mélange d'utilitarisme idolatrique et de mystique désintéressement, le veau d'or et Moïse.

LA DÉCLARATION BALFOUR
ET LE MANDAT BRITANNIQUE SUR LA PALESTINE

Le sionisme était né avant la Grande Guerre. Les Théodore Herzl, les Ben-Jehouda, les Israël-Zangwill, Nordau, Weizman, Sokolov, avaient propagé le mouvement; l'idée du « foyer national » juif cheminait parmi les colonies israélites, surtout en Allemagne, en Russie (Pologne), en Roumanie et aux Etats-Unis. De puissants manieurs d'argent s'y intéressaient, soit par un sentiment de solidarité avec leurs coreligionnaires, soit que le caractère démocratique et même démagogique que prenait, dans certains milieux, la propagande sioniste les incitât à s'en concilier les inspirateurs.

L'histoire des négociations qui aboutirent à la « déclaration Balfour » du 2 novembre 1917 n'a jamais été écrite et peut-être ne peut-elle pas l'être. Ce qui est certain et ce qu'il suffit de savoir, c'est que lord Balfour, lorsqu'il alla en mission aux Etats-Unis, à la fin de 1916, entra en rapports avec les grandes banques israélites de New-York, et tout se passa comme si une sorte de pacte, de *gentlemen agreement* avait été conclu. La haute banque se servirait de l'influence prépondérante qu'elle exerce sur certains journaux pour préparer les esprits à une participation des Etats-Unis à la Guerre; les alliés, de leur côté, s'ils étaient vainqueurs, établiraient en Palestine un « foyer national » pour le peuple juif. La déclaration Balfour est sortie de là; elle résulte donc d'un véritable engagement; elle paye une dette. C'est pourquoi elle ne saurait être révo-

quée, ni éludée. Elle fut suivie, on le sait, de déclarations concordantes de M. Pichon et de M. Orlando. La victoire des Alliés, aidés par le concours américain, créait donc pour eux une obligation morale qui ne pouvait être reniée.

Comment serait-elle réalisée? La Palestine et la Syrie avaient été conquises sur les armées turques de Djemal-Pacha par un corps expéditionnaire, parti d'Egypte, commandé par le Général Allenby; la France n'y était représentée que par de faibles contingents. La tradition des siècles, la protection séculaire des chrétiens dans l'empire ottoman, la prépondérance de la langue et de la culture française dans *La France du Levant* (2), semblaient désigner la France pour exercer sur l'ensemble des pays Syro-palestiniens le mandat que le traité de Sèvres et le pacte de la Société des Nations venaient d'instituer. Mais l'Angleterre attachait un haut prix à établir son contrôle sur la Palestine. Elle couvre l'Egypte et le canal de Suez, comme un bastion avancé du côté de l'Asie; et l'attaque des Turcs sur le Canal, qui aurait peut-être réussi si deux navires de guerre français ne s'étaient trouvés là à point nommé pour briser leur effort, avait appris aux Anglais que l'Egypte doit être défendue en avant du Canal, sur la rive orientale. La Palestine commande la route terrestre des Indes au point de vue stratégique; sa position au fond du cul-de-sac de la Méditerranée, ses côtes, ses ports, ses plaines offrent à la marine et à l'aviation une magnifique base d'opérations. Les récentes difficultés entre l'Angleterre et l'Italie n'ont fait qu'en accroître le prix. La réalisation d'un empire arabe, qui hantait à cette époque l'esprit des coloniaux britanniques, ne pouvait être envisagée si la Palestine n'en formait pas le lien.

L'opinion israélite et les journaux dévoués au mouvement sioniste apportèrent dans cette affaire un concours empressé à la politique britannique. Les dirigeants du mouvement préféraient à tout autre un mandat britannique. Quelle protection pourrait être, pour le « home

(2) Etienne Lamy : *La France du Levant*, un vol. in-8°, Plon. — Cf. René Pinon : *L'Europe et l'Empire ottoman*, un vol. in-8°, Perrin.

national » juif, plus efficace que celle de la plus forte et de la plus expérimentée des puissances colonisatrices? L'Angleterre ne possède-t-elle pas un potentiel spirituel aussi imposant que sa puissance matérielle? N'est-elle pas un pays libéral et démocratique, celui où le sentiment antisémite est le plus rare et où la lecture assidue de l'Ancien Testament a le plus fortement développé l'esprit biblique? C'est donc en faveur de l'Angleterre que s'employa dans la presse la subtile influence juive. La France qui, dans le Levant, a toujours fait figure de puissance catholique, qui doit à sa clientèle chrétienne la meilleure part de son influence culturelle et politique dans l'empire ottoman, répugnait à se charger elle-même de réaliser la délicate expérience de l'établissement des sionistes sur la Terre promise. Elle n'insista pas pour obtenir le mandat palestinien; ainsi fut brisée l'unité politique de la Syrie-Palestine, la Syrie étant placée sous le mandat français et la Palestine sous le mandat britannique. A l'Angleterre incombait donc la charge d'appliquer la déclaration Balfour.

ANGLAIS ET SIONISTES EN PALESTINE

Il faut distinguer dans la population juive de Palestine deux éléments très différents. D'abord, les restes de l'antique population juive, qui sont en Palestine depuis Josué, qui y sont revenus après la captivité de Babylone, et qui n'ont survécu, au cours des siècles, à tant de dominations successives, qu'à force d'humilité, d'ingéniosité et d'apparente pauvreté. Ceux-là sont restés tout à fait orientaux; leur niveau de vie, leur statut social ne dépassait guère — sauf exceptions individuelles — celui des Arabes, qui, tout en les méprisant, vivaient en bons termes avec eux. Ils ont accueilli avec satisfaction la présence de l'Angleterre qui leur apportait une garantie de sécurité et de stabilité, mais ils ont vu sans joie venir le flot de leurs coreligionnaires d'Europe; ils prévoyaient que l'inexpérience des immigrants ne manquerait pas de provoquer, de la part des Arabes, une réaction dont eux-mêmes ris-

queraient de devenir les victimes. L'équilibre séculaire serait rompu, les conditions de la vieille symbiose historique, qui implique une race dominante et une race dominée, se trouveraient rompues.

Tout autres sont les Sionistes. Ils arrivent dans l'enthousiasme d'une foi nouvelle, à la recherche d'une sorte de recommencement d'histoire ou de paradis messianique, car ce peuple est toujours inquiet et prompt à l'espérance comme au découragement parce qu'il rêve sans cesse le mieux. Leur état d'âme conviendrait à merveille aux colons d'une île riche de ressources, mais vide d'habitants; il n'est pas sans danger dans un vieux pays d'histoire habité par un peuple qui, déjà au temps des rois d'Israël, était en lutte contre les Hébreux, qui, depuis des siècles, détestait dans le juif un vaincu et un rival, et qui ne pouvait voir sans appréhension et sans colère revenir d'Europe les juifs qui prétendent apporter avec eux la civilisation de l'Occident.

Les émigrants sionistes, originaires presque tous de Pologne, de Russie, d'Allemagne étaient, pour la plupart, de modeste extraction et de pauvre condition, mais imbus de la supériorité de leur race et convaincus que tous les égards étaient dus aux enfants de leur sang. Leurs chefs, hommes de haute culture, n'étaient certes pas dépourvus de cette finesse diplomatique et de cette aptitude aux grandes affaires qui a si bien servi « Israël chez les nations »; mais la plupart d'entre eux ne connaissaient guère l'Orient; la difficulté principale leur semblait être, non pas d'établir leurs colons, mais d'en trouver. Leurs prédications enflammées, leur doctrine du retour à la terre des ancêtres, n'étaient pas exemptes de cette idéologie nébuleuse et utopique qui, dans le caractère de ce peuple, fait un si curieux contrepoids à l'esprit le plus pratique et le plus habile aux affaires. C'étaient, pour la plupart, des intellectuels pleins d'illusions. Beaucoup venaient de Russie et la part que leurs coreligionnaires avaient prise aux révolutions de 1917 prévenait défavorablement à leur égard les peuples avec lesquels ils se trouvaient en contact.

Le mouvement sioniste n'est pas simple : il ne consiste pas seulement en un désir passionné de retrouver la terre des ancêtres lointains; il s'y mêle des aspirations égalitaires et révolutionnaires, une sorte de millénarisme. Ce n'étaient point là des conditions favorables à la création d'un peuple nouveau dans un pays déjà habité et peuplé. Les ancêtres d'Israël n'ont jamais été seuls sur la Terre promise. Dans l'antiquité, Phéniciens, Chananéens, Arabes les entouraient. Au cours des siècles, des peuples nombreux y ont laissé des colonies. Les Croisés occidentaux y ont créé un royaume qui vécut glorieusement deux siècles. L'Islam, enfin, a tout recouvert comme un linceul. Quand les juifs dévots vont pleurer au Mur des lamentations la gloire éclipsée de Salomon et de David, ils doivent se souvenir que les soubassements du Temple de leur Dieu supportent aujourd'hui la mosquée d'Omar et que, du rocher qui servait de support à la Table de proposition, la jument du Prophète s'est élancée et l'a emporté vers les sphères célestes. Enfin, la plupart des chefs sionistes, sauf Herzl, hongrois, et Nordau, allemand, n'avaient des Anglais, de la politique anglaise et de l'impérialisme colonial britannique, qu'une connaissance très incomplète. Encore moins étaient-ils préparés à l'administration d'un Etat.

La déclaration Balfour, qui apportait aux juifs de la Diaspora une grande espérance, ne fut pas toujours bien comprise. On oublia que son texte réservait tous les droits des Arabes et en général des populations déjà établies, que les Turcs, en quittant le pays où ils n'avaient que des fonctionnaires et des soldats, ne laissaient pas de terres vacantes derrière eux, et qu'enfin, il avait été promis à Israël, non pas une patrie, mais un foyer national. Quand on parcourt les publications d'inspiration sioniste, on s'aperçoit qu'il y est souvent parlé de la patrie juive, de l'Etat juif de l'avenir. « Le Juif est de droit en Palestine et non par tolérance », dit M. Churchill dans le *Livre Blanc* publié après les massacres de 1929.

Les difficultés du début, les inévitables lenteurs des premiers résultats créèrent parfois un esprit de décou-

ragement ou de révolte. Mais, ce qui est plus grave, c'est que, dès l'origine, il y eut entre les émigrants sionistes et l'administration britannique un malentendu irréductible. Le Juif, beau parleur, idéaliste à sa manière, rétif à toute direction, volontiers agressif, se croyant, jusque dans sa misère, le peuple élu, arrivait en Palestine comme s'il n'avait qu'à reprendre possession d'une patrie perdue et heureuse de recueillir ses enfants. Il y trouvait installé, et décidé à dominer, l'Anglais. Le juif cultivé, conscient d'être un Européen civilisé, plus européen même que certains Anglais coloniaux, souffrit d'être parfois traité, par le fonctionnaire britannique, comme un *native* avec tout le tranquille dédain que l'Anglais met dans ce mot, tout en traitant d'ailleurs l'indigène avec justice et humanité. L'Anglais, lui, apportait une réelle bonne volonté à établir en Palestine quelques groupes d'émigrants israélites qui aideraient à développer la prospérité d'une contrée depuis longtemps en friche, mais il n'entendait pas installer dans un pays dépendant de l'Empire britannique un peuple européen capable de lui en disputer le gouvernement.

Les Anglais n'ont pas réclamé et obtenu le mandat sur la Palestine pour y mettre en pratique la déclaration Balfour. Celle-ci constituait plutôt, à leurs yeux, une sorte d'hypothèque qui pesait sur le pays, dont il était impossible de se débarrasser, mais dont il faudrait s'acquitter au plus juste prix sans compromettre les grands intérêts de l'Empire. La Palestine n'est pas, dans le système impérial britannique, un accessoire, elle est une clef de voûte. L'Egypte et la Palestine, de chaque côté du canal de Suez, forment le lien entre les colonies anglaises d'Afrique et l'Empire des Indes. De Singapour au cap de Bonne-Espérance, par l'Hindoustan, la Perse, l'Irak, la Palestine, l'Egypte, on peut circuler sans sortir des pays directement soumis à l'Angleterre ou placés sous son influence exclusive.

A cette réalité pratique se rattache le romantique projet d'empire arabe sous la tutelle de l'Angleterre qui fut, à la fin de la guerre et durant les années qui suivirent,

la source de grosses erreurs dans la politique du Colonial Office. Le plan de Sir Mark Sykes et de Lawrence comportait la réunion, sous le sceptre de l'Angleterre, de tous les pays dits arabes, y compris la Syrie, et même, jusqu'à la défaite des Grecs par les Turcs, la mainmise sur la succession entière de l'empire ottoman. Aux fonctionnaires de cette école, la colonisation juive en Palestine, dès qu'elle commença à prendre quelque ampleur et qu'elle se mit à aspirer au gouvernement de la Palestine, apparut comme un danger. A Londres, les instructions du gouvernement, celles en particulier du Foreign Office, comportaient la réalisation loyale de la déclaration Balfour et la création du *home* sioniste. Sur place, ces instructions, surtout de la part des fonctionnaires subalternes, étaient souvent dénaturées ou exécutées sans bonne volonté ni entrain. Même quand le haut-commissaire était nettement favorable aux aspirations sionistes, comme Sir Herbert Samuel, il n'arriva pas toujours à se faire obéir. Les fonctionnaires venus d'Egypte étaient souvent accompagnés de subalternes syriens, libanais, maltais etc., pour qui, surtout dans les premières années qui suivirent la révolution russe, tout Juif était suspect de bolchevisme. Les officiers de l'Intelligence Service, acquis à l'idée d'empire arabe, se montraient plus attentifs à ne pas froisser les indigènes musulmans qu'à favoriser la colonisation juive.

Quand on interroge, à Jérusalem ou à Tell-Aviv, les dirigeants du mouvement sioniste, on devine, à travers de prudentes réticences, qu'ils rendent les fonctionnaires britanniques responsables d'une sorte de freinage ou de sabotage de la colonisation sioniste. A plusieurs reprises des ententes furent ébauchées par les chefs sionistes avec les Arabes; chaque fois, de mystérieuses influences les firent échouer. Entre Arabes et Juifs, les fonctionnaires britanniques ne se seraient pas contentés de tenir la balance égale, ils auraient nettement favorisé l'élément musulman et cherché à ralentir l'afflux des colons sionistes. L'attitude de certains d'entre eux aurait même été de nature à faire croire aux Arabes qu'ils ne seraient

pas sérieusement inquiétés s'ils rendaient insupportable aux Juifs le séjour de la Palestine et brisaient l'effort du sionisme palestinien. Après les premiers massacres, ceux de 1920, plusieurs des fauteurs de troubles furent condamnés à des peines de travaux forcés, mais presque tous furent graciés quelques mois après. L'un d'eux, Hadj Amine el Husseini, fut, à vingt-six ans, nommé grand mufti et il occupe encore ce poste qui fait de lui le chef religieux et moral des musulmans de Palestine. Un autre était promu sous-gouverneur de la province de Bir-Sheba. Ce ne fut que durant le Haut-Commissariat du vénérable maréchal Plumer que l'hostilité des fonctionnaires britanniques s'apaisa, pour reprendre en 1923 et produire en 1929 les nouveaux massacres.

Telles sont les allégations des sionistes. Peut-être attribuent-ils trop d'importance à l'attitude des fonctionnaires anglais. L'opposition acharnée des Arabes ne suffit-elle pas à expliquer la persistance et l'aggravation des troubles?

LES ARABES CONTRE LES JUIFS

La venue de nouveaux colons israélites en Palestine ne souleva pas, durant les premiers mois, l'opposition des Arabes. Elle ne troublait pas encore l'antique symbiose des Juifs d'Orient, manieurs d'argent et commerçants, avec les Arabes pasteurs ou agriculteurs. Elle était même susceptible d'apporter dans le pays de l'argent dont les chefs arabes se promettaient de profiter. Un accord fut conclu à Londres, le 3 janvier 1919, entre l'émir Fayçal et le Dr Weizman. La plupart des autres chefs arabes imitèrent cet exemple. La bonne volonté initiale des Arabes ne fait pas de doute. Sous quelles influences leur attitude changea-t-elle? On attribue en Palestine ce revirement à deux motifs. D'abord, les dispositions malveillantes des fonctionnaires britanniques et de l'*Intelligence Service*. Ensuite, une erreur de tactique des colons sionistes.

Il est nécessaire d'éclaircir ce second point. Les chefs

arabes, et entre autres ceux qui, depuis, ont été à la tête de l'opposition violente au sionisme, firent, durant les premiers mois, de fructueuses affaires avec les sociétés sionistes de colonisation en leur vendant des terres à très haut prix. Après leurs propres domaines, ils s'arrangèrent pour tirer un courtage avantageux de l'achat et de la revente des terres des petits propriétaires. L'esprit démocratique des Juifs et le désir de réaliser des affaires moins onéreuses, les incita à s'adresser directement à ces petits propriétaires. Les émirs se trouvaient ainsi frustrés des bénéfices qu'ils escomptaient en qualité d'intermédiaires.

Ils ne tardèrent pas d'ailleurs à s'apercevoir que les terres qu'ils avaient vendues beaucoup plus cher qu'elles n'étaient estimées, acquéraient rapidement, par un travail intelligent et persévérant, une fertilité et une valeur qu'ils n'avaient pas soupçonnée. De là à un désir immodéré de les récupérer, il n'y avait qu'un pas. C'est là le nœud du problème judéo-arabe. Les Arabes ne résistent pas à l'argent qui leur est offert pour leurs terres; ensuite ils s'indignent de ne plus les posséder et cherchent à les reprendre. Ils ont cru, à certains moments, que la puissance mandataire qui appelait à des postes importants les fauteurs des troubles de 1920 les encourageait ou du moins les laisserait faire.

A ces facteurs assez bas, il faut joindre la rivalité de certaines grandes familles arabes qui ont cherché, en excitant ses convoitises, à gagner la faveur du populaire; et surtout il faut tenir compte de la propagande du panarabisme, du mouvement général de rénovation religieuse et sociale qui agite le monde musulman, du courant d'idées simples et brutales qui monte au cerveau de la jeunesse et développe chez elle un nationalisme intransigeant et exclusif. Le Caire et Damas transmettent à Jérusalem des mots d'ordre qui enflamment les jeunes gens et qui sont obéis avec enthousiasme, tandis que les conseils de modération des chefs arabes locaux ne sont guère écoutés.

DES MASSACRES DE 1929 AUX MASSACRES DE 1936

Les événements tragiques d'août 1929 furent, pour les autorités britanniques, une surprise, non qu'elles aient manqué d'avertissements précis, mais parce qu'elles n'y ajoutèrent point foi. Les publicistes sionistes en rejettent la responsabilité sur le haut-commissaire-intérimaire, M. Luke. Il ne disposait, pour assurer l'ordre, que de 143 gendarmes britanniques pour toute la Palestine, dont 30 à Jérusalem. Si les victimes ne furent pas plus nombreuses, c'est à une erreur des massacreurs qu'on le doit; leurs chefs avaient donné pour consigne d'assaillir les Juifs chez eux, à minuit; les Arabes comprirent « midi » et la résistance put s'organiser. L'administration britannique se hâta d'appeler des troupes, de rétablir l'ordre et de faire autant que possible le silence sur ces événements sanglants.

La période qui suivit fut, pour les colonies sionistes, particulièrement prospère, sous l'administration ferme et équitable du général Sir Arthur Wauchope. La répression des troubles de Jaffa, en octobre 1933, montra aux Arabes qu'ils ne pouvaient se prévaloir de la bienveillance des autorités britanniques. De nombreux émigrants arrivaient en Palestine, chassés d'Allemagne par les lois « aryennes » de M. Hitler; ils y apportèrent leur esprit d'ordre et de travail, avec de puissants capitaux. Le recensement de novembre 1931 donnait 174.000 Juifs; ils étaient 375.000 au 31 décembre 1935 et au moins 400.000 aujourd'hui, soit 30 % de la population totale. Tell-Aviv est passée de 46.000 à 150.000 habitants durant la même période. De 1932 à la fin de 1935, les Juifs ont investi en Palestine environ 3 milliards de francs; leurs dépôts en banque atteignaient, à la fin de 1935, 17 millions de livres sterling. Les sionistes ont créé les admirables cultures d'oranges et de pamplemousses de la plaine de Jaffa, et les colonies prospères de Judée, de la plaine d'Esdrelon, de la côte, du lac de Tibériade. Ils ont pratiqué d'intéressantes expériences de reboisement. Sans doute, ces résultats ont été obtenus à force de capitaux;

mais cet argent apporte à tout le pays, sans distinction de race, une prospérité qu'il n'a jamais connue. La jeunesse élevée au grand air, dans la pratique des sports, présente un aspect de santé, de vigueur, de fierté nationale qui fait, avec la physionomie des nouveaux émigrants, un saisissant contraste. La transformation physique de ce peuple, échappé des sordides quartiers juifs des villes de l'Europe orientale, est remarquable; une partie des nouveaux arrivants s'est résolument adaptée à la vie rurale. Le véritable succès du sionisme est là.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire ce retour à la terre, presque aussi extraordinaire que la résurrection de la langue hébraïque, et qui prouve tout au moins l'étonnante facilité d'adaptation de cette race. Les sionistes eussent été bien avisés de s'en tenir là; ils voulurent créer des industries et y employer exclusivement la main-d'œuvre juive. Ils risquaient par là de mécontenter les Anglais, qui achètent la plus grande partie des produits de l'agriculture de la Palestine et y vendent en échange des articles manufacturés, et les Arabes qu'ils privaient des salaires qu'ils pouvaient espérer.

Aussi vit-on, en ces derniers mois, reparaître le programme des coloniaux arabisants. La campagne des Italiens en Ethiopie, les menaces sur l'Egypte, ont précipité les événements dans le proche Orient. Contentons-nous d'énumérer les faits très connus. Importance accrue du canal de Suez et du golfe d'Akaba, de l'autre côté de la presqu'île du Sinaï. Traité entre l'Angleterre et l'Irak. Rétablissement de la Constitution de 1923 en Egypte. Elections wafdistes et tout récemment traité entre l'Angleterre et les chefs du parti national égyptien pour remplacer le protectorat par une alliance. Négociations entre la France mandataire et les Arabes de Syrie et les Libanais, qui viennent d'aboutir à deux traités. Activité diplomatique du Foreign Office parmi les souverains de la péninsule arabique et rapprochement entre l'émir Abdallah, souverain de la Transjordanie et Ibn Séoud, souverain de l'empire Wahabite du Nedj et du Hedjaz. Traité entre Ibn Séoud et l'Irak. Visite en mars 1936

d'une délégation irakienne au Caire et à Jérusalem. En un mot, développement, sous l'œil bienveillant de l'Angleterre, du mouvement panarabique et faveur nouvelle du programme Lawrence.

C'est à tout cet ensemble qu'il faut rattacher le projet du Haut-Commissariat britannique d'octroyer une constitution et un parlement à la Palestine : solution libérale qui est conforme aux traditions britanniques, mais dont les intentions furent mal comprises des Arabes et des Juifs et qui ne trouva guère que des adversaires. Le projet fut même très vivement attaqué, à l'instigation des chefs sionistes, dans les deux Chambres du Parlement de Londres. Les fonctionnaires anglais de Palestine furent très mortifiés d'une si violente opposition. Un parlement palestinien leur semblait la meilleure garantie pour toutes les libertés que l'Angleterre peut leur offrir et un moyen ostensible de montrer leur impartialité.

En 1935, 61.854 Juifs, presque tous venus de l'Europe centrale, sont arrivés en Palestine. Telles sont les incidences inattendues de la politique antisémite des nazis allemands. La fureur des Arabes s'en trouva redoublée, et aussi l'inquiétude des Anglais. Ils laissèrent se développer, sous l'œil de la police, de grandes manifestations arabes. J'ai assisté à celle du 5 avril, — 12 jours avant les premiers assassinats, — à l'occasion des fêtes de Nabi-Moussa. Sur le parcours du lent et bruyant cortège, devant la Porte de David, des groupes de jeunes Juifs, sans doute récemment arrivés d'Europe car ils portaient encore le large bonnet garni de fourrure, la lévite et le frison sur l'oreille, regardaient le spectacle avec une dédaigneuse et imprudente curiosité et écoutaient les boniments enflammés des orateurs populaires. Les Sionistes croient discerner entre leur maladroite opposition au projet de constitution très libérale que le haut-commissaire voulait donner à la Palestine, et les événements du 17 avril, une troublante corrélation. Nous croyons cette opinion pour le moins très exagérée. Il suffit, pour expliquer les sanglants événements qui n'ont pas fini de se développer, de connaître l'état d'esprit des Arabes.

Les années 1933 et 1934 furent, pour toute la Palestine et en particulier pour les Arabes, un temps de prospérité. Les capitaux apportés par les émigrants sionistes, la rareté de la main-d'œuvre, avaient produit une hausse considérable des salaires et une élévation du niveau de vie des indigènes. L'agitation anti-juive ne commence qu'avec la guerre des Italiens contre l'Ethiopie. La propagande et l'argent de l'Italie en portent-ils la responsabilité? Le fait est vraisemblable, mais impossible à prouver. Il y a concordance et concomitance entre les mouvements arabes en Egypte, Syrie, Irak, Palestine, et l'intérêt des Italiens de susciter des embarras à l'Angleterre. C'est tout ce qu'il soit possible d'affirmer. En Palestine, la presse de langue arabe commença, sans que les autorités britanniques s'en inquiétassent, de violentes attaques contre les Juifs et des excitations au meurtre. « Nous vous jetterons à la mer, disaient les Arabes, comme les Turcs ont jeté à la mer les Grecs de Smyrne et les Arméniens de Trébizonde. » Le projet britannique de constitution acheva d'agiter les esprits. Il y eut à Jérusalem, en 1935, des élections municipales qui mirent aux prises les deux plus influentes familles arabes, celle du grand mufti et celle du maire sortant, Ragheb bey Nachachibi, qui fut battu par une coalition que favorisaient les Juifs. Le maire évincé forma, sous le nom de Ligue Nationale, un nouveau parti hostile aux sionistes.

LES TROUBLES DE 1936

Tel est l'ensemble des circonstances qui précédèrent les troubles et qui en donnent la clef. L'ouverture de la Foire du Levant à Tell-Aviv offrait une occasion favorable de commencer l'offensive. On découvrait, vers le 15 avril, deux Juifs assassinés sur la route de Tell-Aviv à Haïffa; quelques jours après, on trouvait deux Arabes tués. Le 17, la grève des bateliers et des hamals du port de Jaffa commençait; celle des chauffeurs d'autocars et de taxis suivait; bientôt, c'était la grève générale. Un comité supérieur arabe prenait, à Jérusalem, la direction des hosti-

lités, et faisait parvenir au haut-commissaire le texte de ses revendications. Ainsi commença cette terrible série d'attentats, d'assassinats, de destruction de fermes et d'arbres à fruits, qu'une sorte d'armistice vient de suspendre, mais dont on n'aperçoit pas la fin. Les Anglais ont eu jusqu'à 16.000 hommes de troupes, huit escadrilles d'avions très actives, le matériel de guerre le plus perfectionné, des navires en croisière sur les côtes; ils ont arrêté et déporté la plupart des chefs arabes, et, malgré leurs efforts, ils n'arrivent pas à maîtriser des bandes qui ne groupent pas plus de 700 à 800 fusils et qui terrorisent le pays, avec la connivence plus ou moins avouée de tous les habitants musulmans. Plus de transactions, plus de semailles, plus de récoltes; partout la misère et la guerre, l'arrêt de la vie.

L'Angleterre, au cours de l'été, s'est décidée à un nouvel effort militaire. D'Egypte et des Iles Britanniques des renforts furent envoyés en Palestine. A la fin de septembre, le brigadier général J. G. Dill fut désigné pour prendre le commandement de l'ensemble des troupes et des contingents de police dont l'effectif total devait dépasser 25.000 hommes. Ce choix d'un chef de haute valeur suffirait à lui seul pour montrer le prix que l'Angleterre attache à la pacification de la Palestine. En même temps, à l'instigation de la diplomatie britannique, les chefs d'Etats arabes, Ibn Seoud, roi du Hedjaz, l'émir du Yemen, celui de Transjordanie et le roi d'Irak adressaient un appel au Haut-Comité arabe de Palestine. On était las d'une grève qui paralysait la vie économique et interrompait le travail dans tout le pays. Brusquement, le 12 octobre, le Haut-Comité arabe donna l'ordre de cesser la grève. Le bilan des pertes s'établissait de la façon suivante : Arabes, 200 tués et 800 blessés; Juifs, 80 tués et 200 blessés; Anglais et forces de police, 29 tués et 142 blessés. La plupart des chefs arabes étaient déportés ou emprisonnés; l'agitateur Fawzi Kawakzi, ancien officier turc, s'était enfui dans le désert. Les pertes matérielles étaient énormes.

C'était une trêve; ce n'était pas la paix. Cependant les

Anglais commencèrent à rapatrier quelques bataillons. Le 5 novembre, à la Chambre des Communes, le secrétaire d'Etat, Ormsby Gore, annonçait que, ce même jour, la commission royale d'enquête présidée par lord Peel s'était embarquée pour Haiffa; elle devait procéder à une étude générale de la situation, des origines du conflit, des remèdes à y apporter, et, en particulier, de la capacité du pays de recevoir de nouveaux immigrants juifs. Il n'était donc pas fait droit à la revendication principale du Comité arabe; l'entrée de nouveaux immigrants n'était pas interdite, mais seulement ralentie. Le nombre des autorisations d'entrée est fixé à 1.800 pour le second semestre de 1936. Il s'était élevé à 8.000 en avril 1935, à 4.500 en avril 1936. Ces chiffres s'entendent des chefs de famille; pour avoir le total des immigrants, il faut multiplier par 3. On doit y ajouter les sionistes assez nombreux qui réussissent à s'introduire en fraude.

En apprenant que ses exigences ne recevaient qu'une satisfaction partielle, le Haut-Comité protesta le 6 novembre et déclara qu'il ne collaborerait pas avec la Commission royale d'enquête; il invita « la noble nation qui a prouvé à l'univers entier sa maturité politique et la vigueur de ses convictions nationales » à boycotter la commission. Les événements d'Irak, où un coup d'Etat militaire a renversé le gouvernement favorable à l'influence britannique, eurent en Palestine, et aussi en Syrie, un profond retentissement. Le grand mufti de Jérusalem déclara à un journaliste que lui non plus ne collaborerait pas avec la commission royale et il ajouta ces paroles menaçantes : « Si l'Angleterre ne veut pas prêter l'oreille à nos demandes, quelque justifiées qu'elles soient, il y a d'autres puissances qui nous écouteront. Nous prenons comme devise le mot du roi Fayçal : un peuple ne reçoit pas l'indépendance, il la prend... Le problème palestinien n'est pas un problème local, il est devenu l'affaire brûlante de tout l'Orient. L'Irak, l'Arabie, la Transjordanie, le Yémen, l'Egypte ont un intérêt vital à la solution des difficultés de Palestine... La Palestine est un pays arabe, historiquement et ethniquement. Elle

a l'appui de 70 millions d'Arabes et de 400 millions de musulmans dans le monde. » Les passions restent donc déchaînées et il faudra à l'Angleterre toute son habileté et de puissants moyens militaires et financiers pour apaiser ou briser l'intransigeance des Arabes. On n'aperçoit à un tel conflit aucune solution favorable. Un accord provisoire est-il possible?

Les revendications des Arabes sont à la fois simples et radicales : suspension définitive ou tout au moins provisoire de toute admission de nouveaux émigrants sionistes; mesures pour empêcher de nouveaux accaparements de terres par les organisations privées et pour protéger l'Arabe contre la tentation d'accepter les offres séduisantes des courtiers juifs.

Mais, parmi les jeunes gens, un mouvement se dessine, dont les chefs ne sont pas les maîtres; des revendications plus intransigeantes apparaissent; une influence communiste et révolutionnaire se révèle : il s'agit d'expulser les Juifs, de s'emparer de leurs terres, d'évincer les Anglais et de réaliser l'empire arabe. La presse arabe dépasse toute mesure dans la violence et contribue beaucoup à exciter les esprits. La jeunesse est intraitable. La presse et la jeunesse sioniste ne se sont pas montrées plus raisonnables, du moins au début des troubles, et elles sont moins excusables, étant plus instruites et cultivées.

Ce fut une erreur de la part des sionistes de combattre, aux élections dernières, l'ancien maire, une erreur encore de s'affilier trop volontiers aux partis socialistes, une erreur enfin de profiter de la grève pour évincer la main-d'œuvre arabe et ne recourir qu'à la main-d'œuvre juive. La vérité est que, en ces trois dernières années, l'arrivée de nouveaux émigrants nombreux et l'afflux des capitaux ont fait croire à certains dirigeants du sionisme qu'ils seraient les maîtres de la Palestine et que l'heure allait arriver de fonder l'Etat juif. Or, la Palestine, entourée de populations arabes, ne pourrait devenir un Etat juif, même si les sionistes y étaient plus nombreux que les Arabes. Les Arabes doivent se rendre compte

qu'il n'est pas possible de supprimer les Juifs, et les Juifs qu'il n'est pas possible d'évincer les Arabes. C'est donc, de toute nécessité, à une entente qu'il faudra aboutir. De même avec les Anglais, dont la présence est indispensable pour empêcher les deux partis de s'exterminer, c'est vers un accord qu'il est nécessaire de s'acheminer.

Puisque la symbiose de ces trois éléments est indispensable, il reste à l'aménager. La France qui, en Syrie, est voisine de la Palestine, ressent le contrecoup des troubles qui y éclatent; elle a le plus grand intérêt à ce qu'un accord durable rétablisse l'ordre et la paix. Elle n'aurait, en effet, rien à gagner, tout au contraire, à la formation d'un grand empire arabe qui chercherait à englober la Syrie. La classe moyenne, celle qui fait la force et la stabilité des Etats, n'existe guère en Palestine. La France et l'Angleterre ont le plus grand intérêt à s'entendre afin de trouver, chacune pour son compte, une solution de même ordre à la question arabe en Syrie — où il n'y a pas d'éléments sionistes — et en Palestine, sans parler de l'Irak et de l'Egypte.

Quels pourraient être les moyens de mettre fin au différend judéo-arabe? Provisoirement, dans l'état actuel des esprits, il n'y en a pas d'autre que la force. Aux peuples, comme aux enfants, quand l'esprit d'ordre, de discipline et de mutuelle tolérance n'est pas spontané, il faut d'abord l'imposer par la force, avant de l'acclimater par l'éducation. On en est à ce premier stade. Tout porte à croire que l'Angleterre ne faillira point à sa mission, car son devoir se confond avec son intérêt.

Les événements de Palestine, ceux d'Egypte, de Syrie, d'Irak forment, en présence de l'élément italien, nouveau venu, un ensemble qu'il n'est pas possible de dissocier et qui est de nature à inspirer au Cabinet britannique une politique moins romantique, mais plus près des réalités. Les rêves d'empire arabe ont, dans le passé, conduit les intérêts de la Grande-Bretagne dans des voies dangereuses; le temps en est passé, en tout cas. En face des profondes agitations de la masse arabe, la plus intime

solidarité franco-britannique est indispensable. Un homme d'expérience, tel que le général Sir Arthur Wauchope, en est pleinement convaincu, mais c'est parmi les fonctionnaires de rang moins élevé que subsistent certaines tendances anti-françaises et quelques regrets de n'avoir pu réaliser l'unité syro-palestinienne au bénéfice de l'Angleterre. La solution des difficultés avec les Arabes à propos des Juifs s'en trouvera grandement facilitée.

Il faut aborder ce problème avec la conviction qu'une solution totale — c'est-à-dire un Etat juif ou un Etat purement arabe — n'est pas possible. Qui dit Orient dit mélange et accommodements nécessaires. Il convient d'abord de définir le sens exact de la déclaration Balfour. Promet-elle aux juifs la Palestine comme « foyer national », ou bien leur assure-t-elle un « foyer national » en Palestine? La différence est capitale. Il faut le dire nettement aux Arabes aussi bien qu'aux sionistes, et que chacun connaisse exactement ses droits et la limite que ses aspirations ne doivent pas dépasser. L'imagination sémitique se plaît à l'hyperbole et s'éloigne du concret. Il faut la rappeler, qu'il s'agisse des Juifs ou des Arabes, aux réalités et aux possibilités.

A l'égard des Juifs, l'Angleterre a assumé des devoirs et des responsabilités. C'est d'abord une œuvre d'éducation. L'émigrant sioniste arrive plein d'illusions. Il y a lieu d'abord de l'aider à se former une âme de raison et de patience. Les émigrants de 1935 venaient de 42 pays différents, il faut donc les inciter à harmoniser leurs volontés et leurs prétentions. On ne peut que rendre hommage au travail déjà accompli, en Palestine, par les sionistes, à cette rénovation d'un pays et d'une race; mais il y a des limites aux possibilités de la race comme à la fécondité du pays. Une étude scientifique devrait déterminer à combien d'émigrants la Palestine peut encore s'ouvrir sans porter atteinte aux droits et aux intérêts des Arabes. Les sionistes immigrés devraient se soumettre à une sorte d'apprentissage, où ils apprendraient à connaître la langue et les coutumes arabes. Dans chaque entreprise, il sera juste de faire la part de la main-

d'œuvre arabe. Le développement du pays, même s'il est surtout le fait des Juifs, doit profiter à tous les habitants.

Les Arabes sont de grands enfants, intelligents et généreux, mais qui manquent de culture et qui deviennent facilement intraitables et féroces. Leur éducation est plus difficile à faire que celle des Juifs parce qu'ils se croient les seuls maîtres d'un pays dont ils n'ont, au cours des siècles, développé ni les richesses latentes ni la civilisation. Il n'y a pas de doute que les sionistes représentent un stade supérieur de culture. Les Arabes craignent de devenir une minorité en Palestine et d'être dépossédés de leurs terres. On leur fait croire que les Juifs voudraient reconstruire le Temple en détruisant la mosquée d'Omar, qui est l'un des lieux saints de l'Islam. Ils s'imaginent que ce sont les Juifs qui constituent le principal obstacle à la réalisation d'un grand empire arabe. Sur tous ces points, il faudrait s'appliquer à redresser leurs illusions et aussi à leur accorder certaines satisfactions légitimes. Le statut différent des diverses régions d'Asie, peuplées en majorité d'Arabes, n'est pas un obstacle à la conclusion entre eux d'une sorte de pacte d'amitié sur le modèle de celui qui a été signé entre Ibn Séoud et l'Irak. Pour la terre, il ne dépend — il n'a jamais dépendu — que des Arabes de ne pas vendre leurs champs; il n'a jamais été question d'expropriation. Quant aux sanctuaires que vénèrent également Juifs, Chrétiens et Arabes, il serait légitime d'en garantir la libre visite et la juste possession à qui de droit. Jérusalem ne saurait devenir une sorte de capitale du sionisme palestinien; ce rôle est dévolu à Tell-Aviv, ville exclusivement juive, qui est destinée à devenir le centre politique et moral du home national sioniste. Jérusalem serait organisée, sous la protection des Anglais et sous le contrôle d'une Commission des Lieux Saints où entreraient des chrétiens, des musulmans et des juifs, en une Ville Sainte au-dessus des Nations, de leurs querelles et de leurs jalousies. La Société des Nations pourrait avoir, en l'occurrence, son mot à dire. Quel chrétien ne souhaiterait que Jérusalem devînt comme un symbole de l'entente frater-

nelle qui devrait exister entre tous les enfants du Dieu unique?

Mais quoi? Le peuple hébreu, à travers l'histoire, n'est jamais apparu comme un agent d'union. Il reste lui-même, jaloux de ses annales, de tout ce qu'il a apporté jadis au monde et de sa prédestination. Pourtant, s'il est un peuple qui devrait ignorer le nationalisme intransigeant, n'est-ce pas celui dont les rameaux dispersés vivent au foyer des autres nations? L'antisémitisme des uns ne peut manquer d'avoir pour conséquence le nationalisme des autres; mais, inversement, d'un nationalisme juif ne verrait-on pas sortir un renouveau d'antisémitisme? Il est dans la destinée du peuple d'Israël de soulever les passions adverses, d'être un signe de contradiction. Pour guérir les misères de la Palestine, il faudrait d'abord juguler cette maladie de notre temps qui s'appelle le nationalisme intégral, intolérant et agressif, qui devient plus néfaste encore quand il dégénère en racisme et qui engendre l'internationalisme niveleur, brutal et destructeur.

RENÉ PINON.

LE GOLEM

J'aime l'Affaire Dreyfus; c'est la première aventure de ma puberté; elle brille doucement dans le lointain; elle se brouille avec la découverte de la littérature, de la musique et du sport. En ce temps-là, j'ai chaussé mes premiers souliers à pointes, j'ai composé des vers déplorables, j'ai commencé à courir les routes à pied et la bicyclette m'a enseigné le nomadisme, j'ai tâté en secret aussi de l'automobile, comme d'un péché contre les ancêtres. Sur ces enivrements planait une atmosphère de carbonarisme et de Ligue, de guerre de religion. L'Ile du Diable, les femmes voilées, Esterhazy, les suicides énigmatiques, les émeutes, les faux patriotiques, *cette canaille de D...*, Mallarmé que j'essayais de déchiffrer, Jules Verne que j'abandonnais aux mioches, à regret mais stoïquement, le Bordereau, Panizzardi, *Il pleure dans mon cœur...*, Baudelaire, les *Niebelungen*, la rivalité des jantes de bois et d'acier, des rayons droits ou tangents, le rugby, l'antisémitisme et le nationalisme, Tolstoï et le différentiel, je vous assure que tout cela composait un ensemble bien diversifié, qui vous paraît incohérent à distance, mais que je resuce, moi, comme une de ces glaces compliquées de cent tranches et de mille fruits dont l'unité, à la tiédeur du souvenir, fond si savoureusement dans la bouche. Et je ne vous parle pas des femmes, ni de la buraliste blonde qui nous vendait des cigarettes, ni de l'épouse du vieux commandant de cavalerie, issue de Paul Bourget comme de l'espalier la grappe d'automne, ni de la fille du Conservateur des Hypothèques, au mince visage tavelé, qui nous ensorcelait tous, ni de Mlle de X..., l'amazone, celle qui mourut à quinze ans...

Voilà pourquoi, à cause de toutes ces remembrances, — la mode avait ressuscité cet archaïsme, — je manque rarement la commémoration de Zola, à Médan, au second dimanche d'octobre. La saison convient à merveille à ce genre d'exercice sentimental, à ce barbotage dans le passé. Il fait presque toujours beau; les arbres ressemblent à de grands oiseaux morts; la vigne vierge répand son sang sur les pierres; le ciel est entrelardé de nuages et de soleil, d'incertitude et de joie usée; à aucun autre mois de l'année il ne correspond mieux à notre destinée, il ne s'accorde avec plus de sympathie et d'intelligence à nous-même. Les trains passent près de la Seine et barrent heureusement, étouffent de leur fracas quelques paragraphes des discours que prononcent sur le perron des gens graves, laïques, spiritualistes, démocrates, doctrinaires, ennemis de la dictature, de celle du moins qui incommoderait leurs principes. Le plus beau, c'est quand on ne les entend plus. Les locomotives et les boggies orchestrent si bien leur éloquence qu'elle s'y noie; ils ont l'air de s'exprimer en latin. Cela tient de l'invocation liturgique et du rite magique. On voit s'agiter leurs barbes, s'ils sont vénérables, leurs mentons crus, s'ils appartiennent à la nouvelle couche jacobine. Les barbes arrondissent la période et leurs bras se crucifient dans l'espace; les maxillaires tranchent sèchement et leurs mains coupent. Heures magnifiques! Jusqu'à la vocifération de l'ode par une Sociétaire aux nobles mamelles et dont la voix défie le rapide du Havre, tout m'enchante. Autour de moi se tendent ces visages qu'a peints Carrière, religieusement athées et rigoureusement libre-penseurs, à peine embrumés par les années, le portraitiste ayant jadis devancé l'âge; de solides garçons têtus les encadrent, un peu dépaysés parmi ces intellectuels de l'ancienne coutume, mais dociles et fervents, et applaudissant quand il faut, bien plus près par la stature, le gabarit, l'action sans nuances, de leurs contemporains fascistes que de ces saints Patriarches de vitrail. Moi, je renoue avec d'antiques connaissances : le petit professeur d'histoire ascétique et ravagé que les bourgeois de droite suspectaient d'anarchie, la Demoiselle des Postes, amou-

reuse platonique de Picquart, et qui n'allait pas à la messe, le pharmacien antimilitariste qui avait sacrifié sa meilleure clientèle, celle qui achète les spécialités, à ses idées, dont la valeur du fonds n'a pu remonter que grâce à la cassation du jugement de Rennes, à la grâce, à la réhabilitation et, enfin, à la guerre où il a fait montre du meilleur esprit de l'arrière, où son fils a perdu la jambe. Leurs adversaires aussi me rendent visite : l'adjudant retraité à barbiche, l'avocat plébéien qui se poussait dans la société par son ardeur patriotique, le comte de X..., le père de l'amazone, qui déplorait si bravement que le manque de juifs dans la région l'empêchât de témoigner mieux de ses sentiments. Pourquoi se tiennent-ils à l'écart, n'assistent-ils pas en chair et en os, comme les autres, à cette fête de famille? Ils y rencontreraient leur verdeur. Et ce Médan est si calme, si tendrement lumineux aujourd'hui, si reculé dans l'autre siècle, si au delà du présent vindicatif et de la haine! Oui, de la haine. Toute l'Affaire nous arrive aux narines comme le parfum d'un bouquet contrasté, comme une bonne odeur de salle à manger de famille où l'on se dispute sous la lampe. Illusion du recul peut-être. Ces querelles forment une vaste légende, une sorte de chanson de geste, succèdent aux Croisades, à la Table ronde. Z..., le plus affranchi d'entre nous, celui qui prétendait avoir lu Bakounine, porte-t-il toujours des violettes ou des pensées sur la tombe de Mlle de X..., la vicomtesse morte à quinze ans? Franchit-il encore le mur du cimetière au lever de la lune? A-t-il été tué, obscur soldat, à Verdun? Un univers, derrière nous, se réduit à son essence. Ces fantoches de ma petite ville se transforment en héros, mieux encore, en images, en incarnations des forces éternelles. Et le lieu où Zola élevait ses poules et abattait ponctuellement ses pages d'écriture naturaliste devient un pèlerinage surnaturel, un terrain de miracle.

§

La cérémonie finissait avec le crépuscule; des enfants chantaient en chœur un hymne d'espérance; je demeurais

sur place, écoutant le léger bruit de soie de la nuit qui tombe. Maintenant que personne ne discourait plus, les trains avaient cessé de bruire; la terre et les feuilles, après le départ des intrus qui les avaient foulées, reprenaient lentement leur odeur d'octobre, d'humidité et de sommeil. On me frappa sur l'épaule.

— Monsieur, me dit une voix basse et nette, qui avait un accent de nulle part, monsieur, le spectacle n'est pas permanent; ça ne recommencera que l'année prochaine; vous avez le temps de rentrer chez vous.

Je regarde mon interlocuteur : un homme mûr, aux larges épaules de marcheur des routes, au teint de caravanier. Une cascade de poils, fauve et argent, lui descend à hauteur du brechet; il a de grands pieds solidement chaussés, un nez biblique; il s'appuie sur un bâton; son corps, même immobile, conserve cette allure roulée de ceux que les registres d'état civil et le livret militaire n'emprisonnent pas. D'ordinaire, la Justice, la Vérité, les majuscules et les allégories ne préoccupent guère cette engeance, ni les cérémonies par lesquelles nous, sédentaires, nous tentons de fixer les défunts et de les empêcher de vagabonder hors du souvenir. Je l'interrogeai assez abruptement :

— Que diable faites-vous ici? Avez-vous tellement soif de harangues? Ne soupçonnez-vous pas que vous détonnez parmi ces prêtres de la mémoire et du civisme?

— Oh! murmura-t-il, ils ne me gênent pas. Qu'ils remplissent les autocars et les convois de banlieue de leurs hallucinations réchauffées!

— De leurs hallucinations? Que voulez-vous dire?

— Rien.

Il gratta la terre du bout ferré de sa canne. Ses longues jambes cerclées de molletières kaki, la tête coiffée d'une de ces casquettes chinées, à points mauves, bleus, charbonneux et orange, que vendent les ambulants de foire, vêtu d'un imperméable troué où la pluie n'eût pas trouvé d'obstacle, il avait pourtant je ne sais quoi de racé et dominateur. Sa main surtout, recuite et sillonnée, me parut

un signe de noblesse; elle n'avait certes pas travaillé depuis longtemps. Je repris :

— Vous ne m'avez pas répondu. Que faites-vous ici?

— Rien. Ailleurs non plus du reste.

— Et en quoi Zola, ce bénédictin du roman social, peut-il vous intéresser?

Il leva sur moi son œil clair, sa prunelle de Prophète.

— Pensez-vous, monsieur, qu'il ait existé authentiquement?

Je sursautai.

— Zola! Mais ses œuvres, l'Affaire, le Panthéon, le portrait de Cézanne, sa gloire, sa condamnation, la fuite à Londres, les tirages, cent, mille preuves.....

— L'avez-vous touché?

— Ah! m'écriai-je, on voit bien que vous êtes juif.

— A quoi?

— Vous répudiez toujours vos Sauveurs, vous refusez obstinément de reconnaître les Messies. Vous les tuez, bien pis, vous les niez.

Il se détendit, rit franchement. Mon exclamation, jaillie malgré moi, ne l'avait pas offensé. Il me prit familièrement par le bras.

— Psychologue, mon cher, vous êtes un psychologue... Il y a bien longtemps que je n'ai rencontré un garçon qui me charme autant que vous. Je vous invite à me ramener à Paris dans votre bagnole, et, quoique sans argent, à dîner ensuite. Pas de façons, mon ami, n'ayez aucun scrupule, puisque vous paierez de vos deniers l'essence et la ratatouille. Entendu, vous acceptez. J'use du privilège du Pauvre.

On ne résiste pas à ces hommes-là quand ils vous somment, pas plus que les remparts de Jéricho à leurs clairons ou la mer Rouge à leur passage.

— Soit, acquiesçai-je, mais où allons-nous?

— Ah çà! oserions-nous aborder autre part que rue des Rosiers, et chez Sephora? Le seul quartier de Paris, le seul bouchon, convenables à notre dialogue hébraïque, le seul endroit où l'on ait le droit de tutoyer le Golem de Prague,

où il ne se sentirait pas étranger s'il revenait un jour par l'opération de quelque rabbin cabaliste.

§

La servante était blanche et d'un roux ardent; la carpe à la juive et l'entrecôte casher, avenantes; le vin de Palestine s'apparentait d'assez près à un Beaujolais fade, un Beaujolais circoncis, avait dit finement mon singulier amphitryon qui avalait et lampait fort gaillardement, comme à un repas de chasse ou à un gîte d'étape. Sans accrocs ni encombre, nous avions atteint le ghetto du IVe arrondissement, où les sombres boutiques s'ouvrent le dimanche, se réveillent du sabbat. Le papetier-libraire-marchand de journaux vendait des feuilles aux caractères orientaux, *Paris-Soir* et le *Populaire,* des brochures marquées de l'Etoile, de la Vénus d'Israël, des chansons de Maurice Chevalier traduites en yiddisch, des in-folio d'occasion, le Zohar et le *Miroir des Sports*. Des chandeliers à sept branches de toutes tailles ornaient sa vitrine, et des étoffes rayées qui serviraient peut-être, si ma petite science ne me trompe pas, de voiles à la Thora. D'une boucherie chevaline suintait une odeur écœurante; le boudin de bœuf pendait à la façade d'une maison voisine; des lampes vacillaient au fond des antres confus, bourrés d'entassements, des brocanteurs. Des commères jacassaient dans leur jargon rocailleux et dévidaient les potins de Babylone; une affiche calligraphiée annonçait un drame au titre d'un sombre exotisme; des hommes en lévite élimée se promenaient, le chef surmonté d'un chapeau rond; des enfants exsangues pullulaient chétivement et jouaient à la marelle devant la boulangerie : *Au Pain azyme parisien;* un logis mal famé se signalait par des stores rouges et jaunes derrière lesquels resplendissait une électricité de perdition. L'étroite rue, où l'on avait peine à respirer, se faufilait entre deux hautes falaises noires et sordides dont les cavernes, au rez-de-chaussée, soufflaient l'asphyxie, dont les ouvertures étagées clignaient chassieusement. Mon compagnon, lui, se dilatait d'aise, déployait ses poumons. Puis il avait poussé la porte du restaurant dont

la carte, affichée et vivement éclairée par un petit projecteur, ressemblait plus, typographiquement et pour le profane, au texte original du Cantique des Cantiques ou aux lamentations de Jérémie qu'à un menu à prix fixe et au choix. L'intérieur pourtant ne manquait ni d'agrément ni de propreté; la douzaine de clients, épaves de la Dispersion, qui se nourrissaient là, dévorant inquiètement des livres ou des brochures, avait bonne mine, en dépit de cette nervosité et de cette angoisse que les persécutions hitlériennes ont répandues à nouveau sur la race, renouvelant un sel que la tranquillité épuisait. Je goûte peu, quant à moi, les juifs conservateurs, lymphatiques et assis. Un jeune homme, absorbé par sa lecture, rayonnait d'une beauté blafarde et dorée, pareil à un David qui n'eût pas été pâtre, qui n'eût vécu que dans les bibliothèques et les soupentes, qui n'eût lancé à la fronde que des arguments et des invectives, abattu que des Goliaths abstraits, des géants construits par l'esprit. Mon hôte jouissait de la considération générale; plusieurs l'avaient salué d'un mouvement de tête.

— Mon ami, me disait-il sans perdre une bouchée, votre siècle souffre d'une dilatation dangereuse, d'une hypertrophie du sentiment qu'il a de soi-même. Comme le malade que menace la paralysie générale, il éprouve une exaltation morbide, signe d'effondrement proche et de démence, il se déclare unique, élevé au-dessus de ses prédécesseurs, ainsi que la montagne au-dessus des collines, par ses puissances de douleur et de joie, ses facultés de destruction et de création, son ordre et ses anarchies. Il subit avec une allégresse fâcheuse cette double euphorie, épouvante des cliniciens, qui l'enorgueillit également de sa force et de ses faiblesses. Il se croit, ma parole, une sorte de Christ des siècles, tourmenté pour la rédemption de l'avenir. Rien n'est arrivé avant lui; il a inventé la discipline et la liberté, l'individu et la race, la machine et la nature. Qu'une cohue suive un drapeau au pas cadencé ou en libre troupeau, et voilà tous les problèmes résolus; aucune de ces fourmis qui chemine n'en démordrait. Fermez le poing, vous avez assuré le rè-

gne de l'abondance et de l'amour; ouvrez-le, voilà toutes les fermentations de révolte et de ténèbres conjurées. En vérité, mon ami, je n'ai jamais constaté une telle ampleur des mouvements imbéciles, une telle simultanéité de leurs manifestations. Sans doute, jadis, les stupides abondaient-ils, mais avec plus de discrétion; ils ne se déifiaient pas; ils ruminaient doucement leur néant modeste; ils laissaient aller le monde à vau-de-route; ils ne se figuraient pas le mener au triomphe et au sublime par la simple vertu de la vocifération, de la bagarre, de la main et du cortège.

— Injurieux, monsieur, je vous juge injurieux, pour mon époque. Qu'elle outre parfois la suffisance, j'en conviens.

— Heureux que vous me l'accordiez...

— Mais l'excès de la souffrance, des complications, l'abondance et la difficulté des énigmes, une soif générale de connaissance et de perfection, un urgent besoin d'utopies excusent bien des pas de clerc. Considérez qu'un univers nouveau s'enfante peut-être...

— Nous y voilà, mon cher, nous y voilà! Le nouvel univers! J'attendais ça! Votre marotte à tous, votre grelot! Tout ce qui vous touche acquiert des dimensions de folie. Vous vous mitraillez pendant quelques mois; et c'est la Guerre. Comme si personne, avant vous, n'avait péri par projectile ou arme blanche. Vous vous promenez dévêtus, et c'est le Nudisme. Comme si le soleil n'avait jamais contemplé une fesse humaine. Vous criez : En avant! et vous ne bougez pas. Vous admirez à la fois votre enthousiasme vocal et votre immobilité que rien n'ébranle. Comme si, depuis toujours, les hommes n'avaient fatigué leur luette à appeler l'Evénement, et presque toujours en vain. On a condamné, une fois de plus, un Juif innocent et vous nommez cela l'Affaire. Vous en avez plein le gosier. Comme s'il y avait quelque chose d'inédit là-dedans. Un être se lève et sauve le martyr...

— Permettez-moi...

— Permettre quoi?

— De protester contre la légèreté que vous montrez...

— Ma légèreté! Je pèse deux mille années... Un être se lève donc pour délivrer Israël. Vous l'appeler Zola, Emile Zola. On a repris le vieux canevas. L'expérience historique ne vous a pas instruits. Amis ou ennemis, vous croyez, dur comme fer, à son existence.

— Et comment en douter?

— Comment?... Certes, il possède une certaine réalité... hum! une certaine réalité magique.

— Je ne vous comprends pas.

— Naturellement... Votre Affaire! Vous y avez accumulé l'incompréhensible... Les procès juifs intéressent toujours le monde; ce sont même les seuls qui retiennent véritablement son attention; ils dépassent le prétoire; ils mettent en action des forces élémentaires et décident du sort des peuples. Le cas Dreyfus, que vous enflez outre mesure, avec votre incurable vanité et votre ignorance, ne constitue qu'un accident, entre mille autres d'une série infinie. Depuis le moyen âge, de la Loire au Danube, le meurtre rituel a trop servi. On a abusé de l'enfant chrétien égorgé, enterré au ghetto et dont le sang aurait servi, au lieu de celui de l'agneau, à la célébration de la pâque. Personne ne peut plus y ajouter foi. Alors on imagine autre chose. Le thème de la trahison apparaît. Mais la défense s'adapte à l'attaque. Les rabbins construisaient autrefois un automate infaillible, un esclave soumis à leur volonté et capable de les aider, de consterner les calomniateurs; ils pétrissaient le limon, lui insufflaient la vie. Le poil et les ongles poussent à la statue couchée au bord de la rivière. Le Golem se dresse et marche. Il a tous les attributs d'Adam, sauf la parole. On le nomme Joseph, il est prêt à confondre l'Etat-major et le clergé. Beau travail, monsieur, où excelle le chef de la communauté de Prague, le rabbin Loew. Connaissez-vous seulement Loew?

— Certes, l'ami de Tycho-Brahé, deKépler, le mien.

— Donc le Loew d'aujourd'hui, l'anonyme héritier de ce génie, se plie aux circonstances temporelles. Joseph n'avait pas la parole. Qu'en eût-il fait? Le flair, l'audace et la vigueur musculaire étaient pour lui des armes

suffisantes. Mais, maintenant, à quoi servirait un agent de cette sorte, un mandataire aussi démuni? Aussi, en cette période où l'écriture et la garulité débordent tout, où l'imprimerie exerce un pouvoir tyrannique, le petit-fils spirituel du vieux Sage a-t-il suscité, à l'usage de l'opinion et du meeting, un écrivain, un aligneur de mots et de phrases. Et il l'a nommé Emile, Emile Zola. Saisissez-vous?

— Je l'espère.

— Bon, bon. Ensuite tout se déroule selon le scénario traditionnel. Un officier antisémite, ou un moine, a fabriqué un faux, faux crime rituel jadis, cadavre d'enfant chrétien subrepticement jeté dans la cave du bedeau de la synagogue, fausse pièce de dossier aujourd'hui, à la saison de la paperasserie. Le peuple exige le châtiment de l'assassin supposé ou du traître accablé de preuves artificielles. Le Roi, ou le Ministère, hésite devant l'émeute. Il ne se sent pas entièrement convaincu; la peur et l'intrigue le persuadent. Israël se purifie et lamente. Les foules hurlent, lapident et acclament devant le Palais de la Justice. Mais Loew, ou son neveu, a bien œuvré. Le Golem, Joseph ou Emile, le muet ou l'éloquent, retourne les passions du peuple, écrase les accusateurs, obtient une trêve à la persécution des fils d'Abraham. L'innocence du condamné éclate. Joseph a désigné de son doigt d'argile vivante l'officier du Roi ou le Moine, les deux exaltés de la race ou de la foi, les responsables du piège patriotique ou dévot. Ils fuient, ils périssent obscurément, étranglés peut-être par leurs propres complices compromis qui se débarrassent d'eux lâchement. Israël chante le psaume de la délivrance. Entre Emile et Joseph, ne discernez-vous pas un parallélisme évident? Or le Golem vous apparaît comme une légende; vous ne jureriez pas, moi non plus, de la réalité de Joseph. L'activité mythique de l'homme l'a créé, autant que Loew lui-même. Alors pourquoi affirmez-vous Emile, le concevez-vous irréfutable, avec un poids et une ombre? Etrange contradiction chez un pèlerin de Médan, qui irait rêver là-bas à des certitudes. Elles n'ont pas besoin de vos

songes, de vos effusions. On ne commémore pas ce qui ne peut être nié. A quoi bon? Les fêtes du souvenir supposent un doute, un besoin d'affirmation. Ce qui a été matériellement s'oublie sans dommage; cela ne lui ôte rien. Le pèlerinage constitue l'affirmation d'une chose contestée, une manifestation de la foi, c'est-à-dire suppose des sceptiques et les brave, essaie de les entraîner par la contagion. Si les eaux de Lourdes guérissaient à coup sûr et sans la foi, on ne bâtirait pas au-dessus de la grotte un sanctuaire d'adoration mais une station thermale, un établissement de cure.

— Tout de même, hasardai-je, il a bien fallu que Zola ne vive pas uniquement par fiction, puisqu'il est mort. Mort le 29 septembre 1902, empoisonné par l'acide carbonique d'un feu de boulets. Concédez-moi qu'il y a quelque apparence à la solidité de cette hypothèse, que cela s'est passé au grand jour, sous les yeux des domestiques, des amis, des médecins, des...

— Enfant! Enfant! Et le Golem, comment disparaît-il? Sa tâche accomplie, il devient inutile et, prétend-on, furieux. C'est peut-être un de ces griefs mal fondés que les partis forgent si volontiers pour écarter la vérité et la justice quand ils en ont tiré le profit immédiat, pour les empêcher de continuer leur œuvre. Ils se fatiguent vite de ces divinités qu'on exalte et qu'on remise avec une égale spontanéité. Le Golem a rétabli l'ordre et une paix provisoire; persécutés et persécuteurs éprouvent à son égard une lassitude inavouable. Pas plus que les autres nations, la juive ne supporte la survivance des Libérateurs au péril qu'ils ont conjuré; leur journée achevée, ils gênent; on leur indique doucement, comme à un invité qui s'incruste, l'heure du dernier train. S'ils ne comprennent pas, s'ils insistent, on emploie les suprêmes moyens. Surtout que, ayant pris l'habitude de sauver, ils sauvent à tour de bras, sans rime ni raison, à contretemps. Alors on arrête la Vérité en marche qui pourrait aller trop loin, nous mener à des contrées dont nous ne désirons pas franchir les frontières. Nous rappelons à ces forcenés que leur royaume n'appartient pas à ce

monde. Le rabbin Loew, ou son collègue, s'approche du Golem qui a tellement grandi qu'on ne peut atteindre son front, où est écrit le mot EMET, symbole de vie. Le conjurateur le prie de se pencher afin d'entendre un ordre secret à l'oreille. Joseph, ou Emile, obéit. Le perfide cabaliste profite de l'occasion; d'un coup de pouce il efface le E; il ne reste plus que MET qui signifie mort. Le Golem se dessèche et s'écroule, retourne au limon et à la poussière. Voilà l'épilogue de la farce. Aux époques de science, on colore ce crime d'un prétexte, asphyxie par exemple qu'a causée un feu de boulets. L'acide carbonique, ça fait bien, ça vous a un petit air chimique fort convaincant. On a beau être athée, qui ne croirait à CO^2?

§

Nous avions siroté le café; un quetsche alsacien assez mordant parfumait mon silence et la loquacité de mon hôte, attaquait dans nos entrailles les nourritures lourdes, la carpe et le kugel; je hoquetais parfois à petit bruit. Les dîneurs étaient partis un à un; il ne restait que le David pâle. A son tour il sortit. Alors je réglai la note et décrochai mon chapeau et mon pardessus; la servante tendit respectueusement sa grosse canne à celui qui m'avait, si l'on peut dire, invité. Comme il me parut haut, allègre, indestructible! Plus encore qu'à Médan. Nous fîmes quelques pas de conserve jusqu'à ma voiture, garée devant le hammam.

— Ici, me dit mon ami d'un soir, nos chemins se séparent. Oubliez et vivez!

Il était sous un bec de gaz, coiffé d'une lumière où sa casquette pointilliste prenait une couleur indicible. Je lui demandai, bien que je n'eusse aucun doute :

— Votre nom?

Il répondit lentement :

— Marc en Sicile, Cartaphile en Arménie, Boudedeo en Bretagne, Malc ailleurs, Juan de los Tiempos en Espagne, en Flandre Is...

— Oui, ça va, interrompis-je nerveusement, ça va, inutile d'insister.

— Et aussi Aha!... Mais, comme j'ai répliqué autrefois à l'apothicaire de Toscane : *Je sais et tu sais.*

Il s'éloigna de la zone éclairée et la vieille nuit, mère des songes et des amplifications, le grandissait encore. Puis il s'enfonça dans l'ombre, me défendant, d'un geste, de le suivre. Apparitions, mystifications, divinités idéologiques, fumées anciennes, revenants, pulsations du sang des races, échos d'un autre siècle... Oui, décidément, j'aime l'affaire Dreyfus, et surtout au retour de Médan, le second dimanche d'octobre, au mois des feuilles mortes piétinées.

ALEXANDRE ARNOUX.

POÈMES

—

GAMMES

La dame tourne
Autour du vacher
Polonais, gigantesque et bel homme.

Elle entre dans l'étable,
Svelte en sa robe
A ramages, lavable.

L'homme, sur son pantalon,
Ne porte qu'une chemise
Kaki, coupée aux coudes.

La dame se penche.
Le vacher trait,
Tête nue, en sueur.

Qu'il fait chaud!
Que les vaches
Sentent une drôle d'odeur!

L'homme rit, sans rien dire.
Bras gonflés, yeux
Plissés, il trait.

Tout à coup, il frissonne...
La dame approche encor... Sa
Cuisse ronde frôle l'autre

A l'épaule... l'on n'entend plus
Que les bras nus qui travaillent
Et la robe élargie qui respire...

—

BERCEUSE

Le chemin creux bourdonne sous les mouches
Vertes et pourchassées par le zig-zag cuivré des guêpes.
La chienne s'est traînée jusqu'à l'ornière la plus secrète,
Où bave sempiternellement la lymphe d'une source.
En la menthe orageuse, la bête agonisante
Vautre son ventre brûlant... elle allonge sa tête
Qui fut aiguë, — et vieillie et flétrie maintenant.
Elle niche son nez convulsif dans la boue
Et s'endort du sommeil trouble des pierres chaudes.
Très haut, très loin, le soleil de midi rage sur le dôme
Des feuilles, sous lesquelles gonfle l'ornière jaune.
Rien ne vibre et ne vit que la rumeur des sèves...
La chienne cancéreuse dort, la langue molle
Sur ses crocs blêmes, ses jambes musicales
Repliées sur son mal grandissant qui frissonne.
Dors, Nibby, qui vas mourir, dors encore une fois
Comme autrefois, avant de mourir, dans la torpeur
D'un après-midi torride, au fond du chemin creux,
Tout caparaçonné d'argiles cuites, de bouses grises
Et bercé par le bourdonnement monotone
Des mouches vertes et des sèves amoureuses du ciel...

—

CHARME

La fillette aux yeux gris
Joue à la marelle,
Dans la rue aux Chars,
Où meurent les pois de senteur
De la bouchère.

Elle est jolie déjà,
Ferme sur ses jambes.
Et de corps
Musicale,

Et saute sur un pied
Et jette la marelle
Ici, dans le carré,

En fredonnant, oh! gué,
« Avec mes sabots, dondaine ».

Les parents sont des juifs
Sarrois, tailleurs en chambre...
Le canari du cordonnier
Croix de feu s'en méfie.

Pourtant l'homme est doux...
Il tousse... il paye recta...
Et sa femme, sur le trottoir,
Aimerait aussi bavarder,
Le soir, en été.

Ce sont des juifs, ce sont
Des vendus, ce sont
Des Boches qui viennent
Manger le pain français.

Qu'importe à la fillette!
Elle joue si gaiement
Et chante si gentiment,
En poussant son palet,
Que le canari conquis se tait.

—

SOIR

Le paysan contemple d'un air sombre
Ses prés, dans la vallée trempée, où l'orage sombre.
Allons! tout est fini, les foins sont bien pourris,
Il n'y a plus qu'à les épandre pour en faire
Du fumier... Ah! quel été à la crotte de chien!
Ainsi pense rageusement le paysan... Il songe
Encor qu'il lui faudra quand même payer
Le percepteur, le gars de l'assurance, son proprio
Et acheter, par-dessus le marché, de la paille, très cher!
Mais, bon Dieu! qu'elle vienne donc, leur révolution,
Et tout, même la guerre, puisque
La terre ne veut plus nourrir son homme
Et qu'ils ont chamboulé le ciel avec leurs inventions!
Ainsi pense désespérément ce paysan

Qui, pourtant, a vécu Douaumont et Laffaulx,
Qui a laissé les plus beaux jours de sa jeunesse
Dans la craie de Champagne et l'argile picarde,
Mais qui, du moins, en ces jours effroyables,
N'avait pas à gagner chichement sa pitance,
N'avait pas, comme on dit, à faire face à ses affaires.
Une sourde saveur écœurante sort de l'herbe,
Des bœufs meuglent derrière les haies mouillées.
Il éclaire dans le crépuscule pluvieux et troublé
Et tout à coup, une lune énorme et rouge, une lune
Menstruelle, monte derrière les herbages du château
Et le paysan frémissant se rappelle
Ce mois d'août mil neuf cent quatorze, cette lune
Du mois d'août mil neuf cent quatorze, toute pareille!

—

FUGUE

« Qui,
Qui vous a donné le droit
De pêcher ici?... c'est à moi

Tout ça! » — « Monsieur, c'est
Votre cousin Boisbluche,
Qui a demandé

A Buchard de pêcher chez
Lui et il m'a dit
Qu'en échange je pouvais pêcher

Sur vous » — « Je m'en fous!
Dis, Boisbluche, est-ce
Moi, Boisbluche?

Et d'abord, donne-moi
Ta ligne, je vais
La porter aux gendarmes! »

— « Vous n'aurez pas ma ligne,
Plutôt la casser
Là, sur mon genou! » — « Ah?

Eh! bien, tiens,
Prends ça, propre à rien, ça
T'apprendra à pêcher sur moi!»

— «Au secours! au secours!
Il m'a frappé, il m'a
Volé ma ligne... au voleur!»

— «Tu peux toujours gueuler,
Les morceaux en sont bons,
Je vais les porter aux gendarmes!

Tu auras un procès, tu
Auras un procès, je ne veux
Pas de ça chez moi!»

—

HYMNE

Et voici la Paix dans l'Amour.
— Repose-toi, cœur étonné
De n'être plus, mais enivré
Par l'éther trop fort de la Mort!

— L'homme a trouvé du travail... il
Creuse la tombe du poète...
— Aux accents brûlants des trompettes,
Les chômeurs affamés essaiment.

— Mais toi, repose-toi... les Saintes
Forcent pour toi, l'un après l'autre,
Les ciels tracés par Ptolémée:

— Que soit le Jour où Vous prendrez
Pitié de l'Homme et du monde, oh!
Vous qui m'emportez hors du monde!

ANDRÉ DRUELLE.

ERNEST RAYNAUD
ET SON ŒUVRE

« Ce qu'il y a de pire dans la mort, c'est qu'on ne peut pas compter sur elle. » Ces paroles de Moréas prononcées un jour de désabusement et qu'Ernest Raynaud rapporte dans un de ses ouvrages, pourquoi me reviennent-elles aujourd'hui à la mémoire? Depuis deux ans, celui qui fut le meilleur compagnon de l'auteur des *Stances,* le dernier survivant des fondateurs du *Mercure de France,* dépérissait, rongé dans ses profondeurs par la maladie. Lui, du moins, l'attendait, la mort, à date ferme et, devant le carnet quotidien, tenu avec la minutie d'un journal de bord, où sont notés de sa main les progrès du mal, on reste effrayé de la stupéfiante lucidité qu'il garda jusqu'au bout.

Ne l'ayant pas rencontré de quelque temps, nous décidâmes, l'été dernier, Fernand Dauphin et moi, de l'aller voir. C'était au début de juillet. La vieille demeure de l'impasse villa Collet somnolait, toute ensoleillée, entre les frondaisons de maigres verdures et l'ombrage des acacias qui surplombent la tranchée déserte du chemin de fer de ceinture où les trains ne passent plus. Alité, il voulut descendre de sa chambre pour nous recevoir; nous le vîmes paraître, appuyé sur une canne, claudicant, enveloppé dans sa robe de chambre habituelle. Mais combien changé! D'inexorables serres lui avaient griffé le visage. Il luttait, c'était visible, contre les forces de désagrégation qui s'acharnaient sur lui mais tout présageait que cette lutte devait bientôt prendre fin.

S'il est un aspect d'Ernest Raynaud qui domine tous les autres et s'impose à nous, c'est bien celui de sa puissante individualité. Sa carrure athlétique, à l'image de son être moral, paraissait taillée tout d'un bloc. Assidu au labeur, exact et tenace, le poète de *La Couronne des Jours* apparte-

nait à cette race de rudes travailleurs, formés par le labeur agricole de l'Ardenne. Quelles réserves de forces ne lui a-t-il pas fallu pour mener à bien sa double tâche d'Homme de Lettres et de fonctionnaire. L'une, comme on le verra, n'a pas fait tort à l'autre. Il fut commissaire de police, on le savait, il ne se défendait pas de l'être. C'était un gaillard à la poigne solide; fier avec cela, le cheveu en bataille, l'encolure puissante, il devait à quarante ans ressembler étrangement à Maupassant. Dans son regard brasillait une flamme qui avait quelque chose d'aigu; l'œil soupçonneux du magistrat! Mais cette sévérité n'était qu'apparente. Sous des dehors un peu bourrus, frémissait une âme d'une qualité exquise, une sensibilité très vive que retenait la pudeur de se livrer. Cette sensibilité, elle se manifestait, chez lui, à la manière des fantaisistes, sous la forme d'un humour plein de saveur. Car il était madré, rusé, malicieux et la gaîté de son propos se rehaussait volontiers d'une pointe d'ironie, clairvoyante certes mais sans méchanceté.

> La vertu que je sers ne hait point le sourire.
> Les Grâces et les Jeux trouvent place à sa cour.

a-t-il dit. Et si généreux de cœur, si loyal. Deux passions, celle de la Poésie, et celle de la Vérité. Mais Poésie et Vérité ne font-elles pas qu'un? Avec cela un impérieux besoin de justice. Rendons-lui cet hommage qu'une partie de son œuvre, de son activité littéraire et professionnelle, fut consacrée à rompre des lances en faveur des méconnus et des malchanceux. Ce redresseur de torts était bien de la lignée des Quatre Fils Aymon. Ernest Raynaud fut un grand honnête homme des lettres et je sais qu'aucun témoignage ne lui eût fait plus plaisir. Sur toute chose il avait son franc-parler car ce n'était ni un timoré, ni un casuiste. Si la parole est l'art de déguiser la pensée, n'en peut-on dire autant de certaine littérature? Mais Ernest Raynaud avait une trop haute conception de son métier pour jamais admettre que sa plume eût d'autre but que de chercher à connaître et à servir, sans parti pris. Une si fière indépendance n'était pas sans doute du goût de tout le monde; elle ne pouvait que lui aliéner les médiocres. De fait, l'après-guerre le négligea.

Comme Achille sous sa tente, il s'était retiré dans un pavillon situé non loin de la porte d'Orléans. Demeure balzacienne avec de vastes escaliers, des corridors encombrés de bronzes et de marbres, méditant dans une pénombre où se respirait

l'air du passé. De vieux amis l'y venaient voir : Lucien Hubert, Léon Riotor, Henri Mazel, Cazals, Marie de Wailly. Il vivait là, dans le souvenir, détaché de l'heure présente et n'écoutant plus que la voix des Muses :

Alors j'ai fui la ville infâme et sa nausée.
Je me suis exilé dans l'espace et le Temps
Et j'ai déverrouillé le mystère, écoutant
L'écho des voix qui roule aux longs couloirs des âges.
Et je garde aujourd'hui, par orgueil, prisonniers
Dans mon sang, le stérile éclat des mers sauvages
Et l'âpreté des vents qu'on respire aux glaciers.

§

Né à Paris le 23 février 1864, Ernest Raynaud était languedocien par son père, ardennais par sa mère, originaire de Condé-les-Vouziers. Non loin de ce bourg s'égrènent les villages de Blaise, Attigny, Sainte-Vaubourg que le poète a maintes fois chantés et où sécoula une partie de son enfance. Par un singulier hasard, il se trouve que ces petites localités sont voisines de Roche où Rimbaud écrivit *Une saison en Enfer* et de Coulommes qui vit Verlaine se faire cultivateur en compagnie de Lucien Létinois.

« Nous sommes tous les deux des moitiés d'Ardennais » a écrit Verlaine dans un sonnet dédié à Raynaud. Mais il est certain que l'influence de l'ascendance ardennaise a sensiblement prédominé chez les deux poètes.

Le Vouzinois, vestibule de l'Est, est cette partie de la basse Ardenne où commence à apparaître la craie, c'est le pays de Taine. Cela explique la dualité qui est au fond du tempérament d'Ernest Raynaud, cette rigueur, ce contrôle de soi-même qui n'excluaient point les mouvements de la sensibilité. Chez l'auteur de *La Couronne des Jours*, coexistent un poète et un logicien. De là vient qu'il n'éprouva aucune peine à faire une double part dans son existence sans que l'une empiétât jamais sur l'autre. Nous verrons même que, ayant sincèrement aimé ses deux métiers, l'écrivain et le magistrat surent, comme un Marcel Coulon, en tirer double profit. Et j'en dirais volontiers autant d'un Sébastien-Charles Leconte.

En 1892, il fait représenter à Montmartre, au théâtre d'application, un petit acte écrit en collaboration avec Léon Riotor, *La Noce bourgeoise*. Cette noce eut au moins ce trait particulier que les acteurs eurent la bonne fortune de dé-

guster sur scène une véritable soupe aux choux (les bourgeois d'alors se contentaient de peu) dont l'odeur délectable ne fut pas sans flatter les narines des faméliques de la Butte.

Ernest Raynaud fut un sagace observateur de son temps; il en a décrit et parfois censuré les mœurs non sans quelque véhémence. En cela son œuvre s'inspire bien des principes de notre grande tradition classique. De ce merveilleux coup d'œil qui avait la précision, l'acuité d'analyse de celui de Maupassant, il commença par considérer les milieux où il avait ses entrées et tout d'abord, comme il sied, ceux du monde des lettres. En 1890, il avait participé à la fondation du *Mercure de France,* dont Alfred Vallette est nommé Directeur. Toute sa vie, il demeura fidèle à cette maison dont il aimait l'atmosphère; c'est là qu'il retrouvait, aux côtés de son Directeur et de Rachilde, ceux avec qui il avait fait ses premières armes : A. Ferdinand-Herold, André Fontainas, le regretté Louis Dumur. Sur pied jour et nuit, pour satisfaire à sa double tâche, il est partout, faisant une prodigieuse dépense d'activité. Epoque où les cafés littéraires, assises du symbolisme, florissaient; les petites revues, ces « orphéons » selon le mot de Barrès, n'étaient pas moins nombreuses. C'étaient les *Taches d'encre* rédigées par le seul Barrès, le *Décadent* qu'Anatole Baju (sans doute possédait-il une presse à bras dans le genre de celle de Roger Dévigne) imprimait lui-même sur du papier à chandelle, les *Ecrits pour l'art* de René Ghil, la *Cravache* de Georges Lecomte, *Art et Critique* de Jean Jullien et, plus tard, *l'Ermitage* de Mazel et la célèbre *Plume* de Léon Deschamps. Ernest Raynaud va réciter des vers au Café de Versailles, au Soleil d'or, à La Closerie. En 1900, il fonde le *Sagittaire,* mais comme le conte un de ses ouvrages (1), l'installation de la revue s'était faite au n° 13 du boulevard Montparnasse. Fâcheuse coïncidence. Moréas qui croyait à la vertu maléfique de certains chiffres lui prédit l'insuccès. Effectivement la revue devait disparaître au quatorzième numéro de son existence. De ce temps qui fut si passionné d'art, où poésie, théâtre, musique, peinture collaboraient étroitement, Ernest Raynaud fut l'historiographe, exact, verveux et coloré, Maurice-Pierre Boyé l'a justement nommé le Théophile Gautier du symbolisme (2).

Les trois tomes de la *Mêlée symboliste,* qui parurent entre 1918 et 1922 (Renaissance du livre), constituent un document

(1) *Jean Moréas et les stances* (Malfère).
(2) *Cf. Mercure de France,* 15 septembre 1928.

de première main sur l'Ecole et un témoignage admirablement renseigné qui restera. De l'âge héroïque du symbolisme à son déclin (1870-1890) (1890-1900) (1900-1910), tout un cycle d'histoire littéraire est évoqué. Pages de haute critique, anecdotes plaisantes, confidences et potins, le tour du récit varie à chaque instant car il s'agit plutôt d'un récit que d'un essai d'exégèse, tant cet ensemble est animé, vivant. Dans cette atmosphère de tumultes et de discussions passionnées, défilent, circulant à travers la tabagie des restaurants et des cafés, les figures notoires de l'époque, silhouettes prises sur le vif, croquées avec une verve parfois caustique. Car Ernest Raynaud excelle à saisir les travers de ses contemporains, leurs petits ridicules; son ironie sans méchanceté a la saveur pétillante d'un cru du terroir; elle n'est ni corrosive, ni fielleuse, ni comme celle d'un Courteline à base d'amertume. Le commissaire est bon enfant, on le vit bien le jour où ramassant un ivrogne sur le trottoir, il prit soin, au lieu de le conduire au clou (c'était Verlaine) de le ramener chez lui, et là, ayant défait ses bottes, de le coucher en bordant maternellement ses draps. Au nombre des visages qui nous sont restitués avec une singulière vivacité de traits, voici revivre ceux de Jules Laforgue, F. A. Cazals, Paul Fort, Adrien Mithouard, Jules Romains, Albert Samain, Charles Morice, etc... Veut-on savoir ce qu'étaient les soirées de la *Plume*, ces quelques lignes en donneront une idée :

« Les premières réunions eurent lieu au café de Fleurus mais il fallut vite émigrer dans un local plus vaste. Ce fut le sous-sol du café du Soleil d'or. Des tentatives de ce genre (les Hirsutes, les Hydropathes, les zutistes) n'avaient eu qu'une existence éphémère en dépit des noms qui demeurent : Charles Cros, Georges Lorin, Edmond Haraucourt, Em. Goudeau, Jean Ajalbert. Quand Deschamps survint, l'heure était mûre... »

Ce qu'on entendait? Des vers, des chansons. Sur l'air de *Viens, Poupoule,* on reprenait en chœur des fantaisies de ce genre :

Les nouvelles soirées de la Plume, signées Saint-Bol!

Je songe, en revoyant l' décor
Du fameux « Soleil d'or »
C'est là que furent acclamés
Verlaine et Mallarmé.
Les Hydropathes, les Décadents

Les Schopenhauerdants...
Mais où sont les neiges d'antan?
. . . .
Raynaud réclame au piano
Cazals qui ne dit mot.
Halary réclame Armory.
Saltas réclame Jarry.
Fabre et Fagus réclam'nt Salmon.
Et Tata montre son mollet
Au docteur Djeidet-Bey.
Apolli
Naire lit
Un poème fort joli.

Cazals (*La Grève des P. T. T.*) y allait de la sienne :

J' passais justement, par hasard, ce jour-là
Près du central télégraphique
Soudain, dans la foule on s'écri' : « Les voilà. »
A bas Symian, à bas les flics.
Le Sous-Secrétaire d'Etat
S'am'nait, flanqué d' sergots prêts au combat...
D'vant Lépine on vit s'écarter
Tout's ces dames des P. T. T.
. . . .

Et tout aussitôt, il (Clémenceau) leur envoya :

Des gardes et des militaires
Alors ce qui d'vait arriver arriva
Mais nos lettres plus n'arrivèrent.
Pour les empêcher d' saboter
Ces dam's fur'nt tout's pourvu's d'un troupier
Pitou, par l'amour transporté,
Dit : Mam'zelle, est-ce qu'on peut T. T?

Décidément l'époque ne manquait ni d'entrain ni d'esprit...

L'important ouvrage qu'Ernest Raynaud consacre à Baudelaire situe le poète au plan spirituel auquel il faut le placer pour pénétrer au cœur de son œuvre. Comment a-t-on pu taxer d'immoralité les poèmes où avec un lyrisme si âpre — celui-là même des *Pères de l'Eglise* — sont dénoncés nos misères et nos vices? Oui, Baudelaire est bien un poète catholique aux yeux de qui le Bien et le Mal sont les forces antagonistes dont l'incessante confrontation est indispensable à la continuité

de notre perfectionnement moral. Le vaste poème des *Femmes damnées* n'est-il pas une sorte de cantique profane à travers lequel, balayant les miasmes de l'impureté, passe un large souffle biblique? Ajoutons que cet ouvrage fut suivi de près d'une édition critique des *Fleurs du Mal* et des *Poèmes en prose* (Garnier édit.).

Les Souvenirs de police (1923) (3 volumes : *Au temps de Ravachol, Au temps de Félix Faure, Vie intime des Commissariats*) occupent une place à part dans l'œuvre d'Ernest Raynaud et je ne suis pas éloigné de croire qu'ils en sont la pièce maîtresse. Il y a là, pour les futurs historiens des mœurs de la troisième République, matière à un riche enseignement; anecdotes, faits divers nous offrent à chaque instant des vues inattendues. L'homme de métier seconde admirablement ici l'homme de lettres. Ayant accès un peu partout, sa curiosité pouvait s'exercer librement et Dieu sait s'il ne s'en priva pas. Tous les milieux de l'échelle sociale avec leurs protagonistes les plus en vue défilent sous nos yeux : Palais de Justice, Palais Bourbon, salons à la mode, hôtels interlopes, bars fréquentés par la plus basse pègre. L'envers de la vie politique et ses coulisses n'ont rien de caché pour lui. Nous pénétrons à l'Elysée, nous nous asseyons à la table du Tsar. Que de piquantes révélations! Tout de même, Ernest Raynaud ne nous a livré que ce qu'il jugeait pouvoir être dit. Barthou, après lecture du manuscrit de son premier ouvrage, put rendre hommage à sa discrétion. « Vous avez, écrivait-il, de la précision, de la verve et du tact. » Il en fallait évidemment pour évoquer « certaines affaires » de l'époque : attentats, crimes et scandales. Mais qu'il s'agisse de l'explosion du café Véry, du scandale du Gros-Caillou, de l'affaire Dreyfus, de l'affaire Syveton, ou du crime de l'impasse Roncin, les *Souvenirs* représentent ces événements, qui auraient pu faire l'objet d'un banal reportage, sous forme de petits récits, pleins d'observations et d'humour, qui portent la marque d'un écrivain authentique. Je me suis souvent étonné qu'avec son art de restituer une atmosphère, de camper un personnage, de le faire parler, Ernest Raynaud n'ait pas été tenté d'écrire des contes. Son style rapide, dru, précis, pimenté de cet humour qui lui est particulier, y eût fait merveille. Sans doute estimait-il que la réalité se chargeait de lui offrir des sujets d'un intérêt plus puissant que ceux provenant de l'imagination pure et puis il savait que le réalisme était dépassé et qu'avec Maupassant le filon était épuisé.

Les *Souvenirs* ont joué dans la carrière d'Ernest Raynaud le rôle de véritables intermèdes; on sent que l'analyste a pris non seulement un visible plaisir à les écrire mais que ce travail le délassait en quelque sorte de cet état de tension où doit être le poète.

Il savait la vertu d'une existence logiquement ordonnée. Aussi s'arrangeait-il, selon les méthodes de Disraëli, pour faire alterner la spéculation et l'action; il reprenait ainsi pied dans la réalité au moment voulu. L'admirable c'est qu'il ait pu observer une telle discipline au milieu de la bohême échevelée où vivaient la plupart de ses compagnons. Jusqu'au terme de sa vie, la puissante personnalité d'Ernest Raynaud restera un granit inattaquable. Les dangereuses atmosphères qu'il respirait demeuraient sans effet sur le tempérament de ce déraciné aux semelles duquel adhérait toujours la glèbe du terroir.

Moréas, auquel il a rendu tant d'hommages, a inspiré à son ami une monographie des plus réussies : *Jean Moréas et les Stances* (1929). L'homme d'abord, puis le poète, y revivent, criants de vérité. Les pages sur l'agonie du poète, veillée par Marcel Coulon et Maurice Barrès, sont émouvantes à lire. Quelle grandeur dans la sérénité de ce mourant, dans la passion qu'il eut jusqu'au bout de son art! L'étude de la genèse des *Stances* nous fait pénétrer à l'intérieur du laboratoire central de Moréas. Il y a, dans cette partie, quelques pages d'histoire littéraire d'un remarquable intérêt et de nature à nous éclairer sur le génie poétique de celui que son disciple et ami a si joliment appelé : « Un musicien du silence. »

A côté du psychologue et du critique, le naturaliste qu'il y avait en Ernest Raynaud s'est toujours préoccupé de situer ses personnages dans une ambiance précise. Les extraits de ses livres antérieurs permettraient de reconstituer une histoire de cette bohême à laquelle j'ai fait tout à l'heure allusion. Un curieux ouvrage, *La Bohême sous le second empire* (1930) évoque le tourbillon doré de la société d'alors. Des remous du carnaval parisien, émergent les profils de deux figures, particulièrement représentatives, appartenant au monde des lettres : Charles Cros et son Egérie, Nina de Villard. Une fois de plus, à l'occasion de cette étude, Ernest Raynaud entreprend de replacer sous son vrai jour le visage d'un méconnu. Physicien, Charles Cros est l'auteur de remarquables travaux qui conduisirent à l'invention de la photographie en couleurs,

mais l'homme de science fut aussi un vrai poète. *Le Coffret de Santal* contient des vers d'une fougue savamment stylisée. Son fils, Guy-Charles Cros, poète lui aussi, digne continuateur du père, est l'émouvant auteur de : *Avec des mots,* qui lui valut le laurier du premier prix Moréas. L'œuvre en prose d'Ernest Raynaud comprend également des études sur l'imagier Marcel Renoir, sur Albert Mérat, Jules Renard, Léon Riotor. Citons encore, complétant les *Souvenirs de police* d'un quatrième volume : *La police des mœurs* où sont réunis les articles qu'Ernest Raynaud donnait régulièrement à la rubrique de criminologie du *Mercure de France.* Enfin, cette année même, a paru une annexe à la « Mêlée symboliste » : *En marge de la Mêlée symboliste* (*Le Mercure de France*). Précédé d'un curieux chapitre sur les cafés littéraires, cet ouvrage revient aux grandes figures du décadisme et du symbolisme mallarméen, ainsi qu'à leurs satellites, pour en donner des portraits retouchés et approfondis.

Mais, quelles que soient l'abondance et la qualité des œuvres en prose, il ne faudrait pas que ce bagage fît perdre de vue le poète. Car c'est avec des vers, bien entendu, qu'Ernest Raynaud a commencé sa carrière. Ses débuts eurent lieu, sous les auspices de Verlaine, dans la petite revue de Léo Trézenik, *Lutèce,* qui s'appela d'abord la *Nouvelle Rive gauche* et qu'on peut considérer comme le véritable berceau du symbolisme. Verlaine et Raynaud étaient déjà de vieux amis. Ils s'étaient rencontrés, un soir, sur une route d'Attigny, en Ardenne. Ernest Raynaud, qui avait alors treize ans, avait considéré avec effarement le pauvre Lélian en bien piètre état. A cette époque, les débordements du poète de *Sagesse* excitaient déjà la réprobation des gens de Coulommes et les bonnes femmes, qu'il croisait à la brune, se signaient avec frayeur à sa vue comme si elles eussent été menacées du loup-garou. En 1887, Ernest Raynaud donne, édité par le *Décadent,* son premier volume de vers, *le Signe,* que la Plume rééditera dix ans plus tard avec des refontes et des additions. Vers écrits selon les préceptes de l' « Art poétique ». On y retrouve le vocabulaire, la syntaxe, les coupes, les innovations au point de vue du rythme et de la musicalité intérieure du poème qui caractérisent la technique de l'Ecole. Le sonnet sur l'*Antinoüs* s'achève, en ses deux tercets, par des vers d'un esthétisme très poussé, qui est d'ailleurs exquis :

Plus d'Adrien, ni ses baisers, ni plus rien d'Elle.
Virgile a clos ses yeux d'aurore et dans Mantoue
Ne gémit plus sa douce voix de tourterelle

Et le marbre du bel éphèbe, dans l'allée
Où l'encens du soir bleu s'élève de partout,
Vêt des deuils blancs, comme on en voit aux mausolées.

Pluriels et singuliers, désinences masculines et féminines rimant ensemble, ces licences voulues ne manquaient de saveur de la part de poètes possédant si bien le contrôle de leur lyre; elles témoignaient du souci d'échapper à la rigidité de certaines contraintes, de varier la monotonie de l'alexandrin par de mutines infractions à la règle. Ces symbolistes ont eu vraiment dans leur façon d'entrelacer les vers la souplesse d'hommes serpents. Mais Ernest Raynaud, plus discipliné que tout autre, revenait vite à résipiscence.

Le recueil est salué avec ferveur par Mallarmé, Huysmans, Bourget. Frédéric Mistral y remarque : *une belle sincérité.* Une belle sincérité! Retenons ce jugement qui éclaire tout Raynaud. La mince plaquette qui suit : *Chairs profanes* (1889) réunit des pièces d'une sensualité colorée; on y rencontre quelques hardiesses mais qui sont loin d'égaler la salacité de certains poèmes de *Parallèlement.* La muse d'Ernest Raynaud, où qu'elle s'aventure, fût-ce pour franchir le seuil de *La Maison Tellier* ou de *La Maison Philibert,* garde toujours une retenue de bon ton. La même observation s'applique aussi bien aux *Cornes du Faune* qui paraissent l'année suivante (1890).

Ce recueil, qui relève toujours de l'esthétique symboliste mais où l'art du poète s'est encore délié et mûri, s'avère très supérieur aux précédents. Les plus fervents suffrages accueillent sa parution. Alphonse Daudet considère cette suite de sonnets comme « de précieux cloisonnés ». Mallarmé y voit « une jolie malice de dessin ». N'y cueille-t-on pas des vers (deuils et joies) comme celui-ci :

Les soirs exquis n'ont plus d'oreillers pour mes rêves.

Charles Maurras, Aurélien Scholl, Edouard Dubus, Albert Samain, Adolphe Retté, Marcel Schwob sont non moins élogieux. Louis Le Cardonnel juge que « l'œuvre est pleine de choses délicates et fortes, pareilles à ces riches salles de musée où les yeux vont d'un alanguissant Natoire à un robuste et sanguin Franz Hals ». Mais l'article le plus retentis-

sant est à coup sûr celui du *Courrier Français* (28 juin 1891) où Verlaine, après une magnifique profession de foi poétique, conclut :

A côté de Moréas, plus romantique que ne le croient peut-être ses fervents, de Pétrus Borel oublié pour de plus grands, de Charles Morice, si justement baptisé l'esthéte de la jeune école par le si compétent Anatole France, à côté de Régnier, de Vielé-Griffin, de Retté, de Stuart-Merril, de plusieurs Belges, Raynaud a son imprenable et large place.

La consécration est cette fois sans réserve.

Comme Albert Samain, aux *Paysages et Pastels* grêlement linéaires, aux sensuelles enluminures des sonnets des *Cornes du Faune,* frottés çà et là d'une verlainienne touche d'érotisme, j'inclinerais à préférer les pièces rêveusement mélancoliques de la dernière partie où le faune, redevenu plus humain, ne craint pas de se montrer tel qu'il est, libertin mais élégiaque, amoureux des horizons sylvestres et des prairies ensoleillées :

C'est tout mon horizon, ce cadre de fenêtre.
Tout mon Eté l'œillet qui s'y fane, assoiffé;
Et je rêve en cette atmosphère surchauffée
D'Océans de verdure où recréer mon Etre.

O routes d'aventure où chevauchaient les reîtres!
Forêts vierges dont nul encor n'a triomphé.
Crépuscules marins, si je vous puis connaître
Ce n'est qu'en ces albums qu'on feuillette au café.

Et ceci encore :

Et tout mon cœur, tout mon cœur saigne et, par instants,
Sur la muraille du jardin, aux vieilles pierres,
Un feuillage s'éveille et frissonne longtemps.

Cet accent si simple, si bien venu, ne fait-il pas présager la prochaine évolution du poète? Au fond, sous la marqueterie symboliste transparaît déjà la forte armature des prochaines œuvres. Marquons d'une pierre blanche cette année 1890 qui pour Moréas et Raynaud sera l'année de la « cassure ».

Ce retour insensible à la tradition des deux poètes n'a pas échappé à Charles Maurras qui, à propos du *Pèlerin passionné,* s'écriait :

Ainsi a répondu la Méditerranée aux grands barbares blancs, issus en tourbillons pressés de la forêt d'Ardenne où naquit Paul Verlaine et des glaces baltiques d'où nous vinrent avec Rosetti, Swinburne, et Shelley, Ibsen et Tolstoï... Elle a dépêché vers Paris un homme d'Athènes...

L'étonnement fut, certes, porté au comble lorsque Moréas et Raynaud décidèrent d'émigrer du symbolisme et de fonder l'école romane; le geste put paraître, à cette date, d'autant plus inattendu que Moréas avait lui-même fourni en 1886 son vocable à l'Ecole et que les deux poètes y avaient cueilli d'amples lauriers. En fait, les deux écrivains n'avaient d'autre dessein, en se séparant de leurs anciens compagnons, que de réintégrer leur vraie nature et c'était bien leur droit. Moréas dépouillait le travesti, confectionné à la mode du jour, pour redevenir ce qu'il était, un méditerranéen. Quant à Raynaud, homme du Nord et du Midi, il essayait lui aussi de retrouver ses origines. Sa Muse robuste, éprise de clarté, n'est-elle pas plutôt une Cybèle grassement épanouie, une belle fille aux formes harmonieuses qu'une sœur malingre des stropiats de Corbière, des Pierrots lunaires de Laforgue et des princesses fantomales des *Palais Nomades?*

L'art d'Ernest Raynaud s'analyse en deux termes : mesure, précision. Nulle recherche de l'effet, point d'éclats. Il ne tire pas de pétards, écrira Verlaine. Sa musique est parente de la « chanson bien douce. »

Ce lyrisme tempéré reflète bien le climat des tendres horizons du Vouzinois. L'œuvre de Raynaud se modèle sur cette région qui tire sa beauté de l'harmonie, de la plénitude avec laquelle ses lignes se développent. Pays au seuil de la Champagne, presque pareil à celui où le Bonhomme Lafontaine, promeneur lyrique, allait musant le long d'une calme rivière, ou s'asseyait à l'orée d'un bois pour deviser avec les bêtes et les choses qu'il entendait bruire autour de lui.

Qu'on ne cherche pas dans les vers d'Ernest Raynaud de prestigieux exercices de virtuosité; il n'a ni l'âpreté vengeresse de Tailhade, ni l'éloquence un peu tendue de Maurice du Plessys. Au fond, le poète fut symboliste dans sa jeunesse comme un adolescent jette sa gourme.

1890 est l'année du *Pèlerin passionné* et des *Cornes du Faune,* livres de transition. En 1891, les deux poètes, qui ont pris conscience de leur personnalité, instituent l'école romane avec l'adhésion de Raymond de la Tailhède, Maurice du Ples-

sys, Charles Maurras et Hugues Rebell. La genèse du mouvement a été retracée par Ernest Raynaud dans *Nos Poètes* (15 décembre 1925). On sait que l'Ecole fut fondée dans un petit restaurant à l'enseigne de la « Côte d'or ».

Rien ne fut mieux concerté et pour s'en convaincre, il suffit de lire les manifestes des deux nouveaux chefs d'Ecole. Au *Figaro,* Moréas déclare que :

L'école romane revendique le principe gréco-latin, qui florit aux XIe, XIIe, XIIIe siècles avec nos trouvères, au XVIe avec Ronsard et son école, au XVIIe avec Racine et Lafontaine; elle renoue la chaîne gallique, rompue par le romantisme et sa descendance parnassienne, naturaliste.

De son côté, au *Mercure de France* (septembre 1891), Ernest Raynaud écrit :

Nous avons entrepris de défendre le patrimoine des Muses latines, d'opposer le goût d'ordre, de mesure et d'harmonie de notre race aux imaginations monstrueuses, à l'inconcevable chaos de l'étranger et de lutter dans la mesure de nos forces pour le salut de l'esprit français et le règne de la beauté.

Quelques années plus tard (mai 1893), toujours au *Mercure de France,* Ernest Raynaud reprendra cette idée pour la préciser.

Par renaissance romane il faut entendre le retour, dans la pensée comme dans le style, à l'équilibre et à l'harmonie. Si cette renaissance était déjà souhaitable aux plus vertes années du romantisme, on comprendra combien après les mille excès du décadisme et du symbolisme, elle était aujourd'hui devenue nécessaire... Ayant pris conscience de lui-même, Moréas a purifié son *Pèlerin passionné,* lui donnant l'unité souhaitée par le retrait des pièces entachées de goût barbare. Il s'en est tenu aux seuls mythes de la Grèce qui l'emportent, dit-il quelque part, sur ceux du Nord et de l'Orient de tout l'ordre de leur beauté.

Il est certain que, dès 1891, le symbolisme était à bout de souffle et commençait par tomber, systématiquement, dans toutes sortes d'outrances. La nouvelle doctrine n'est donc pas un fait de génération spontanée; elle constituait, en même temps qu'un élément de réaction, l'affirmation d'un nationalisme poétique. Il y eut alors de belles batailles. Moréas et Raynaud — traités de renégats — ce qui était beaucoup dire.

Sans doute peut-on leur faire grief d'avoir publiquement brûlé ce qu'ils avaient adoré, mais ni l'un ni l'autre ne nièrent jamais la dette de reconnaissance qu'ils avaient contractée envers leurs anciens maîtres. Leur aventure fut d'ailleurs celle qui advint aux Francis Jammes, Henri de Régnier, Fernand Gregh, symbolistes d'abord, sauf à revenir ensuite à la vérité de leur « moi ». Pour divers poètes, le symbolisme fut d'ailleurs moins une conception d'art à laquelle ils devaient se tenir qu'une brillante école d'apprentissage, d'initiation au métier poétique; cette esthétique apportait à certains plutôt une forme qu'un fond; le symbolisme mallarméen ne connaissait pas encore en effet le merveilleux retour de fortune que devait provoquer Paul Valéry. Toujours est-il que cette période n'en restera pas moins celle où la technique du métier poétique — de l'alexandrin notamment — fut portée à son plus haut point de perfection. Et il n'est pas exagéré d'affirmer que les poètes, qui passèrent par l'Ecole, bénéficièrent non seulement d'une expérience enrichie mais en gardèrent tous la féconde empreinte.

La première œuvre romane d'Ernest Raynaud est le *Bocage* (1895). Recueil qui fut aussi attaqué que loué. Evidemment les détracteurs avaient beau jeu; le rapprochement entre *Les cornes du Faune* et *le Bocage* ne tournait pas, il faut le dire, à l'avantage de ce dernier recueil. On pouvait lui reprocher l'excès de son inspiration livresque. Mais ce n'est pas le lieu de rouvrir l'éternel débat concernant le bien-fondé de ce que les classiques ont appelé « l'imitation originale ». Ernest Raynaud puise désormais sa matière aux sources gréco-latines. Horace, Ovide, Catulle lui servent de modèles de telle sorte que, par delà les poètes latins, son accent rejoint celui de Ronsard, Du Bellay et Théophile. Poésie renouvelée comme on voit de la Pléiade. Tout le merveilleux païen s'anime, revit sous nos yeux, restitué dans sa beauté plastique par le plus habile des peintres doublé d'un subtil humaniste. Car nous verrons qu'Ernest Raynaud est un latiniste averti. A côté des invocations propitiatoires, des odes à Moréas, à Flore et de celle à Bachus qui n'est pas dépourvue de mouvement, les *Elégies* me paraissent constituer le meilleur du recueil. Plusieurs d'entre elles ont la grâce harmonieuse de l'élégie aux *Nymphes de Vaux*. L'invocation à Cynthia est d'une suavité toute prudhonienne :

Fais, déesse, en retour qu'aux rimes où s'oublie
Ma peine, il entre un peu de ta mélancolie,

Quand parmi les pins noirs, tu t'assieds aux coteaux
Désertés, où s'effondre un antique château.
Que l'onde ruisselière où tu luis renversée,
Prête sa molle inclinaison à ma pensée.

Ces pastorales ne manquent pas d'agrément. Tout de même le ton en est un peu affadi; la mollesse de l'accent contraste avec les irisations impressionnistes que le poète fait courir sur les *Chairs profanes* et les raccourcis quintessenciés des sonnets au Faune. Si charmants qu'ils soient, les poèmes tels que le *Sommeil d'Endymion, Poème héroïque sur Narcisse,* la *Syringe poursuivie* tirent en longueur. Il est certain que dans le *Bocage* l'inspiration personnelle fait défaut. Aussi dois-je considérer cet ouvrage plutôt comme un recueil où l'auteur s'exerce à de nouvelles gammes, et pour employer l'expression de Verlaine à propos de *Signes,* comme « une solide base d'opération ». Avec la *Tour d'Ivoire* (1899) nous revenons aux thèmes de *Signes.* Cette *Tour d'Ivoire* (Tour de Porcelaine) comme écrivait Remy de Gourmont, contient en effet un fatras exquis d'antiquailles : vieux miroirs à trumeau, consoles d'onyx, lustres bruissants, portraits à la peinture écaillée :

Des commodes de rose aux guirlandes de cuivre,
Une table de marbre où penche un silène ivre
Des fauteuils où Beauvais a brodé le blason
De l'Amour et les quatre attributs des saisons...

Fureteur, érudit, artiste ayant le goût du bibelot mis à la mode par les Goncourt, Ernest Raynaud nous découvre là un nouvel aspect de son talent. De Bainville à Paul-Jean Toulet et à Jean-Louis Vaudoyer, ce genre a donné naissance à un art éminemment français Il est certain que les vieilles estampes de la *Tour d'Ivoire* n'ont pas été sans influencer le poète des *Médailles d'Argile,* de la *Cité des Eaux* et du *Miroir des Heures.* Henri de Régnier a d'ailleurs rendu un bel hommage à son prédécesseur :

J'ai gravi un à un tous les degrés de la Tour d'Ivoire. On y trouve de biens charmants retraits. Il en est un, rempli de portraits de jadis, surannés et délicats, empreints de la grâce d'autrefois et d'hier, qui m'ont plu infiniment. Puis, au sommet, on est frappé au visage par le souffle éloquent des odes et l'on entend dans les bosquets la flûte qui chante finement les amours d'Emilie.

La Tour d'Ivoire, c'est un peu les *Fêtes galantes* du poète roman :

> Sur ma tasse, Flore à pleines
> Mains, vidant son tablier,
> Illustra la porcelaine
> D'un frais décor printanier.

De sorte que Remy de Gourmont, faisant allusion à ces légères esquisses a pu écrire : « Ces vers sont en Saxe et en Sèvres; on y boit le souvenir des exquises élégances Pompadour. » Mais Ernest Raynaud ne tarde pas à quitter le vieux château Louis Seizième, ses miroirs d'eau, ses allées rectilignes, plantées de tilleuls, tout ce domaine « entouré d'eau et de solitude » dont le décor lui fut inspiré par le palais de Versailles qu'il visita si souvent dans son enfance; il en a fini avec l'inventaire sentimental des choses du siècle passé; il revient à la vie d'aujourd'hui et se départit de son impassibilité pour chanter sous le titre des *Amours d'Emilie* ses simples joies d'époux et de père.

Ces *Amours d'Emilie*, d'un si sensible intimisme, forment assurément le raccord entre la partie symboliste et romane que nous venons d'étudier et *La Couronne des Jours* (1905) (Mercure de France) qui est le livre dominant d'Ernest Raynaud. Avec ce recueil, l'art du poète s'épanouit magnifiquement. La *Couronne des Jours* est une clef de voûte; elle se situe au plus haut point d'équilibre où viennent converger toutes les tendances que le poète sent vivre en lui. L'Homme du Nord et l'Homme du Midi se sont fondus l'un en l'autre et de ce subtil dosage vont naître les pièces harmonieuses et fortes où l'on a l'impression que l'artiste s'est enfin réalisé. Seize années de persévérant labeur, sans compter les longues années de préparation, lui auront été nécessaires pour se trouver, pour accéder au centre de son moi. N'est-ce pas le cas de répéter avec Buffon que le génie est une longue patience? Nous saisissons ici, sur le vif, la démarche de l'inspiration du poète qui est moins l'effet de la spontanéité que le fruit d'un constant labeur. Les Muses ne nous visitent pas souvent, il faut savoir préparer leur venue! Ce qu'Ernest Raynaud traduisait en déclarant : « On n'a pas tous les jours du génie. »

Ce classique avait le bon sens transcendant d'un saint Thomas d'Aquin; l'idée ne lui serait jamais venue de nier la

réalité du monde extérieur. « Pas goutte, chez lui, de mythologie wagnérienne et de métaphysique Schopenhauérienne » observe Marcel Coulon (4). Voilà qui est bien vrai. Il ne faudrait pas en conclure qu'Ernest Raynaud ignorait la pensée et la littérature d'Outre-Rhin. La preuve du contraire nous sera bientôt administrée. Notons dès maintenant que les poèmes de la *Couronne* ne baignent point dans la vive lumière romane mais qu'à cette lumière se mêle un peu de la brume qui enveloppe toujours les glacis de l'Est. Une suite à la mémoire du poète Arthur Sumand ouvre le recueil par des vers émouvants :

Tu disais vrai. La vie est si peu nécessaire
. . . .
A nos cœurs languissants qui rendra leur vertu?
O Michelet ton vœu héroïque s'est tu;
Les martyrs et les saints n'ont plus d'anniversaire.

Et de conclure :

...tissons, pour en couvrir les choses
Notre Rêve où la rose éclate en mille feux

Vraiment un accent encore inentendu se fait jour dans ces poèmes. Le poète est devenu un homme mûr; il se replie sur lui-même et jette un regard mélancolique vers son passé :

Si j'aime encor ce ne sont plus que des images
Et, pour tromper l'ennui de vivre qui me prend,
J'imite le Chinois qui, d'un trait transparent,
Sur une tasse à thé fixe des paysages.

Comme l'enfant « amoureux de cartes et d'estampes » il cède à l'invitation au voyage. Il « part pour partir », déroulant à mesure cette large « chanson des villes » où se mêlent les divers carillons de nos villes. Et d'abord celui de son cher Vouziers :

Condé, Blaise, Attigny, Sainte-Vaubourg, Coulomme,
Roche, ah! combien de fois m'égarai-je ébloui,
A travers vos sentiers, seul, affranchi du somme,
Tandis que pétillaient les astres de la nuit.

Betteraves, sainfoins, trèfles que l'aube mouille,
Saulaie, osiers, vergers, puits dont le fer se rouille,
Route de peupliers vibrants, je vous revois

(4) Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1921.

Et toi, paisible auberge où s'asseyait Verlaine,
Quand rentraient les troupeaux de la ferme prochaine,
Et qu'à nouveau le soir faisait fumer les toits.

L'itinéraire qu'il suit indique comme un souci obsédant du poète de mettre ses pas dans ceux de Verlaine et de Rimbaud lorsqu'ils se décidèrent à leur fameuse fugue. Il parcourt la Belgique:

Coulez, schiedam, uitzel, faro, gueuse lambic,
La brosse de Teniers a consacré vos noces.

Un sonnet à chaque étape. Aquatintes, estampes, eaux-fortes. L'éclat d'un ciel, l'odeur d'une rue, la nuance d'une ombre lui fournissent de saisissants raccourcis avec lesquels s'évoque la physionomie d'une ville.

Bruges :

Tu languis oubliée ainsi qu'un reliquaire
Dans ta châsse d'eau morte et de saules en pleurs.

Anvers:

Mais l'âcre saoulerie aussitôt s'évapore
Quand, avec la mouette au sommet des bateaux,
Par l'Escaut balayé ton souffle passe, Aurore...

Enfin, après une traversée qui n'est nullement « inouïe de beauté » (oh! pas du tout), voici Brighton où :

Un reflet de Venise a doré le ciel vert.

Et Londres avec Hyde-Park abritant la luxure

Qui règle ses assauts sur le rythme des psaumes.

Ces vues synthétiques — ramassées dans le cadre de solides sonnets — donnent un rare prix à ces portraits de villes rappelant un peu ceux que brossent aujourd'hui Jules Romains et Paul Morand. Mais c'est bien en parcourant les paysages de la *Nouvelle Arcadie,* troisième et dernière partie du recueil, que la Muse d'Ernest Raynaud a trouvé sa véritable terre. Quel pas souple, aisé! Et quel plaisir de la voir aller, si maîtresse d'elle :

Saint-Cloud, découronné du faste impérial,
Tu pleures ton château rentré dans la poussière.

Mais l'Apollon du parc, droit sur son piédestal,
Repousse toujours l'ombre avec son arc de pierre

Des images inattendues, neuves, refondues dans la continuité d'un rythme d'une sûreté parfaite. La *Nouvelle Arcadie* est bien la Chanaan poétique d'Ernest Raynaud, le poète a touché sa pierre d'Horeb, on le sent en pleine force, en plein élan :

Audacieux oiseau, mon désir conquérant
Vous devance de l'aile à travers l'étendue
Et, vibrant en mesure au moindre souffle errant,
Je suis dans la lumière une harpe tendue.

Voilà du meilleur Raynaud. Ces vers rendent un son plein, net, digne de la musique des *Stances;* on a pu reprocher à la poésie d'Ernest Raynaud de n'être pas assez ailée, de coller trop à la réalité, ce qui la dépare parfois de certains prosaïsmes. Mais il est manifeste qu'ici la transposition sur le plan poétique est pleinement réussie. Ce livre est suivi de *L'apothéose de Jean Moréas.*

Une pastorale en vers, *Assomption de Paul Verlaine,* fut ensuite représentée à l'Odéon (28 mai 1911). Enfin, quelques mois avant la guerre, paraissent les *Deux Allemagnes* (1914) qui porte cette épigraphe significative de Th. Kœrner : « Il faut reconquérir le Palladium perdu. » Comme tout homme de l'Est, Ernest Raynaud ne pouvait pas ne pas s'inquiéter du problème allemand. La préface du recueil contient un avertissement précis que l'événement, hélas, n'allait pas tarder à justifier. Une fois de plus, la lucide intelligence de l'écrivain, la sensibilité du poète avaient dévancé les faits. Entre les deux âmes qui se partagent l'Allemagne, il avait bien discerné que la balance n'était plus égale. Et que les temps étaient révolus des doux rêveurs romantiques et des philosophes. Nietzsche était passé par là. C'était en 1914. Que dirait-il aujourd'hui en voyant toute la pensée allemande au service de l'esprit de domination et de conquête? Aux musées et monuments de Berlin, trop de souvenirs et de trophées accrochent son regard, son cœur saigne. La visite au Kaiserschloss lui inspire cette amère observation qui est toujours de mise :

Kléber nous a légué sa gloire en héritage,
Et son bronze, en retour, supporte l'esclavage.
Sa race, un étranger la tient à sa merci

Et nous ne sentons pas bouillonner la colère.
Mais non! Paris s'en moque; il a d'autres soucis :
C'est ce soir qu'Otéro danse aux Folies-Bergère.

Commencée à Spa, la traduction des *Bucoliques et de la Copa* s'achève à Paris au son du canon. Les tendres vers de Virgile rythmés par le martèlement de la grosse Bertha. Traduction ai-je dit? Le terme est impropre, car il s'agit en réalité d'une transposition en vers français qui recrée jusqu'en ses plus subtiles nuances l'œuvre même du cygne de Mantoue. Le recueil, dédié à Frédéric Plessis et précédé d'un sonnet votif de ce poète, ne paraît qu'en 1920 (Garnier). Excellent humaniste, Ernest Raynaud transposera également en vers français six églogues de Calpurnius, poète pastoral qu'il veut remettre à honneur. Enfin avec *Poetae Minores*, le poète fait œuvre de véritable érudit; il y donne la traduction de divers auteurs latins injustement oubliés à son sens, Gratius Faliscus, Némésien, Fracastor, sans compter les commentaires où est discutée l'origine du *Pervigilium Veneris* (La veillée de Vénus) qu'il tend à considérer comme un poème apocryphe.

Quelques années de silence. Et voici le dernier recueil du poète, *A l'ombre de mes Dieux* (Garnier, 1924) dont certaines parties se maintiennent presque à la hauteur de la *Couronne des Jours*. Œuvre de piété fervente, dédiée au souvenir et à l'amitié. Ceux qui furent ses dieux, Ronsard et Moréas en tête recueillent de justes hommages. Les odes déploient en leur honneur des trophes aux larges cadences. Une pièce centrale, les *Arbres*, compte parmi les mieux venues, les plus belles envolées lyriques que le poète ait écrites :

Ah! comme vous berciez ma jeune âme recluse.
Vous me jetiez votre ombre aux murs de l'hôpital;
En classe, importuné des rumeurs de l'écluse,
Mes yeux d'enfant, déjà possédé de son mal,
Vous réclamaient sans cesse à la vitre diffuse
Et fuyaient avec vous au long du vert canal.

. . . .

C'est tout le sang détruit qui remonte à vos faîtes
Et bouillonne à nouveau pour de nouvelles fêtes
Possession du monde en verdoyants transports;
Et c'est pourquoi je trouve aux rumeurs que vous faites
Plus de jour qu'il n'en sort de la voix des prophètes,
Arbres puissants levés de la cendre des morts.

Toutes les sèves natales, avec leur puissant élan, nourrissent ces vers dont l'accord final fait écho aux vers du *Chêne et du Roseau.* La vraie nature d'Ernest Raynaud était, en définitive, celle d'un homme des champs. Rien de plus curieux que le destin de ce parisien, attaché à la grand'Ville, dont l'existence se passe, assujettie à la chronique quotidienne des faits divers, à rêver en d'obscurs bureaux administratifs, de sources, de campagnes fleuries, de bocages peuplés de nymphes et de faunes. De même Rodenbach habitera boulevard Berthier, près la porte des Ternes et y évoquera désespérément les canaux et les beffrois de Bruges devant un maigre horizon de fortifs. C'est de cette contradiction intime, de ce « bovarysme » selon le mot de Jules de Gaultier, que doit naître, sans doute, l'état d'insatisfaction, de souffrance latente qui, chez de vrais artistes, engendre l'œuvre. Treize sonnets ouvrent *l'Ombre de mes Dieux* et c'est le meilleur du livre. Maints d'entre eux eussent satisfait le difficile Boileau.

Dans un article du *Figaro illustré,* intitulé « le Génie ardennais », le poète a donné de ce génie une définition singulièrement pénétrante :

Le lyrisme ardennais a ceci de particulier qu'il ne sombre jamais dans la divagation. Il reste pétri de bon sens. Il s'enveloppe parfois d'ironie chez Taine, de bonhomie chez Verlaine, toujours de lucidité chez Michelet et Rimbaud... Il existe un génie ardennais fait d'un mélange de ferveur et d'observation froides, de rêverie ardente et de saine logique, ou pour mieux dire, de mysticisme germain discipliné par la raison latine.

On ne peut être plus clair. Et cette analyse si juste nous donne à penser que, bon psychologue, Ernest Raynaud, en caractérisant cette âme d'une nature si particulière, s'est pris pour modèle. Je tiens à l'affirmer nettement ici : impossible de comprendre l'œuvre de Verlaine, de Rimbaud et celle de Raynaud si on ne la replace dans son cadre étiologique, l'Ardenne. Tout créateur, disons-le après Taine, est un pur produit de son pays d'origine. Et c'est ce qui explique que la plupart de nos grands écrivains sont essentiellement des régionalistes.

Depuis longtemps, Ernest Raynaud avait délaissé l'Ardenne; il n'y retournait qu'à de rares intervalles. Ces retours au pays devinrent toutefois plus fréquents du jour où Jean-Paul Vaillant, l'auteur de *l'Enfant jeté aux Bêtes,* eut créé la Société

des Ecrivains ardennais (français, belges, luxembourgeois) à la tête de laquelle avait été placé le poète des *Cornes du Faune.* Il avait à cœur d'assister aux manifestations du groupe et c'est ainsi qu'à la première assemblée générale qui se tint à Charleville (25 octobre 1925) il nous lut un message où il y avait cette déclaration sur lui-même :

« Un pied dans le Midi, l'autre dans le Nord, soit. Mais tout entier le cœur ici (5). »

Quelque chose de lui était demeuré là-bas, ce fantôme de nous-même, ce je ne sais quoi que nous nous acharnons à retrouver, après des années d'absence, en des lieux jadis familiers. A chacun de ses voyages une mélancolie profonde l'envahissait à constater combien, depuis qu'il les avait quittées, les choses du terroir avaient changé et continué à vivre sans lui. Que d'aspects nouveaux! Pas un visage qu'il reconnût, tant il est vrai que les végétations humaines se dispersent comme feuilles mortes au vent des saisons. Baudelaire l'a bien senti :

...La forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel.

Son cœur à lui était resté « là-bas, parmi les fleurs », au pays, ce pays mystique, peuplé d'enchanteurs, qu'il évoque dans un sonnet à Rimbaud avec des accents qu'on devine si spontanément jaillis :

Rimbaud, miracle né de ma patrie Ardenne,
Quel enchanteur Maugis ou Merlin te fit don
De renouveler, seul, en un autre domaine,
Le geste merveilleux des Quatre Fils Aymon?

Comme eux, de qui la fée Orlande était marraine,
Tous les climats t'ont vu, résolu perce-mont,
Triompher de l'obstacle et franchir d'un seul bond
La limite assignée à la bravoure humaine.

Dès le berceau, du verbe alchimiste géant,
Ton Génie a forgé la clé de diamant
Qui du monde invisible entr'ouvre le mystère,

Et ce qui de ton œuvre éparse est demeuré
Prouve que tu savais, d'un vrai cœur inspiré,
Hacher l'ombre à grands coups de sabre de lumière.

(5) Cf. Jean Paul Vaillant : *Les Ardennais* (Matot-Braine).

A mesure que le temps passait, le poète vieillissant dont la santé devenait de plus en plus précaire se rapprochait comme d'instinct, de ses origines. L'affection qu'on lui témoignait dans le jeune milieu des écrivains ardennais lui était douce; elle compensait un peu l'indifférence de Paris. *La Grive,* revue que Jean-Paul Vaillant fonda en 1927 et qui entame allègrement sa neuvième année d'existence publia de lui dans ses premiers numéros des pièces d'inspiration ardennaise; l'une d'elles célèbre la vieille église de « Blaise », en voici les derniers quatrains :

Sous ses piliers vieillissants,
Son relent d'huile moisie,
De plâtre humide et d'encens
M'était comme une ambroisie.

Et mieux qu'en tout autre lieu
Paré de magnificence,
C'est là que j'ai du Bon Dieu
Cru respirer la présence.

Nous eûmes un instant l'espoir que, stimulé par l'accueil fait à ces vers, le poète leur donnerait une suite. Peut-être étaient-ce là les prémisses d'un nouveau livre qui serait consacré aux choses de son enfance. Mais ces poèmes devaient être son chant du cygne. L'instrument était définitivement brisé.

Quelle tristesse flottait au matin tiède d'automne où le poète franchit pour la dernière fois l'impasse villa Collet dont les vieux pavés et les noires façades s'offraient à ses regards, alors qu'il travaillait, assis à une petite table, dans sa chambre au premier étage. Au passage du convoi, des ménagères se penchèrent aux fenêtres avec leurs plumeaux qu'elles agitaient. Etait-ce « l'adieu des mouchoirs » à ceux qui partent pour des destinations inconnues? Quelques rayons avaient percé la grisaille de l'air. La rumeur matinale de Paris éveillait, jusque dans les profondeurs de ses flancs, on ne sait quels sourds échos. Seule, la tranchée du chemin de fer de ceinture demeurait obstinément muette, béante, avec ses stations abandonnées, aux vieilles banquettes poudreuses, jonchées de pierres, comme si les ombres de la veille y avaient été lapidées. De rares intimes accompagnèrent le poète jusqu'à sa dernière demeure. Quelques mots furent dits devant la tombe par Lucien Hubert, un vieil ami de la famille, et l'on se sépara.

Obsèques sans faste, selon son vœu. Car le poète avait tout prévu, tout organisé, même sa mort. A l'heure de s'engager plus avant dans la solitude et le silence, sans doute avait-il jugé bon que cette volonté de simplicité eût la valeur d'un dernier geste. Leçon d'une âme parvenue au faîte de la sagesse et qui, au moment de quitter la vie, en avait définitivement mesuré, comme l'Ecclésiaste, toute la vanité.

Presque au sommet de coteaux boisés, le petit cimetière de Meudon, si provincial d'aspect où il repose, est un lieu de paix bien choisi. Au pied des hautes falaises végétales, vient briser la rumeur de Paris. Quelle berceuse pour le songe d'un poète! Peut-être l'auteur de *La Couronne des Jours* y ressaisira-t-il un écho de sa propre chanson :

Quand la pelle aura fait sur nous son bruit de terre
O mon corps passager; sur notre souvenir
Lorsque l'indifférence aura scellé la pierre,
De l'esprit qui nous meut que doit-il advenir?

Je m'attache, ô mon âme, à l'espoir de survivre
Dans ces vers agités de nos propres remous,
Mais si la Mort éteint jusqu'aux pages du Livre
Qu'il sonne encore au monde un vague écho de nous.

ANDRÉ PAYER.

MORALITÉS
POUR LE CENTENAIRE D'ERASME

—

I

L'Athènes rhénane, Bâle, où les balcons déjà comme maintenant devaient être garnis de géraniums rouges, vit arriver en litière cet homme illustre qu'elle connaissait depuis vingt ans. Erasme était un enfant de l'amour : c'est sans doute ce que voulait rappeler le nom grec que, suivant la coutume du temps, il s'était fabriqué, en traduisant le sien propre. On attribue aux enfants qui mériteraient ce qualificatif une vigueur supérieure. Ce ne fut jamais le cas pour Erasme. Il était né dans les derniers jours d'octobre. On assure que sous une telle influence zodiacale, le tempérament est facilement d'une mauvaise nervosité, livré aux hésitations, au scepticisme, et la décadence de l'automne se prolonge toute la vie sous la forme des maladies les plus diverses. Ce fut du moins le cas de ce Hollandais de Rotterdam, qui aurait pu être gras et rose, mais était squelettique quand il revint à Bâle en août 1535. Il pensait n'y faire qu'un court séjour, et il s'installa chez le fils de son grand ami Froben, dans la Baumgasse. Mais la goutte dont il souffrait le força à y rester et à passer l'hiver dans son lit. Tant de souvenirs l'attachaient à cette cité et à cette maison qu'il y trouvait l'atmosphère de douceur nécessaire aux malades. Et puis la Bourgogne n'était pas trop loin, et notre humaniste soignait sa goutte aux vins de Bourgogne. Il pestait souvent quand son palais averti lui révélait que les charretiers désaltérés avaient rétabli

avec de l'eau le niveau normal dans les fûts. D'ailleurs, cette fois du moins, ce traitement homéopathique ne lui réussit guère. Il continuait d'écrire, mais d'une main tremblante. Il souffrait avec beaucoup de patience, et voyait arriver sa fin, car il avait contracté la dysenterie. Dévoré par la fièvre et les épreintes, il mourut dans la nuit du 11 au 12 juillet 1536, dans sa soixante-dixième année.

Cet ancien moine, que le pape Paul III avait voulu dernièrement faire cardinal, quitta ce monde sans avoir reçu les ultimes sacrements. Cependant, dans ses derniers jours de vie, on l'entendait soupirer : « Jésus, aie pitié de moi! Seigneur, délivrez-moi de mes souffrances! » La foi chrétienne n'avait pas disparu de cette âme inquiète. Mais elle n'avait pu en faire le défenseur du dogme. C'était surtout un grand lettré qui disparaissait.

Tout ce qui était l'Europe d'alors en fut ému. Bâle s'endeuilla. Chacun voulut contempler une dernière fois les traits du grand homme, puis l'accompagner à sa dernière demeure. Ce furent les étudiants, pour qui il avait été très charitable, qui le portèrent au tombeau. Erasme fut enseveli dans la cathédrale, à gauche, près du chœur, dans l'ancienne chapelle de la Vierge. Rotterdam témoigna de son admiration pour le sage sorti de son sein en érigeant un collège en son honneur et, plus tard, une statue : remords d'avoir trop mérité l'anathème que chaque prophète peut jeter à son pays natal.

Le quatrième centenaire d'Erasme ne ranimera aucune image obscurcie dans la mémoire des multitudes. S'il s'agissait de son adversaire Martin Luther, homme d'action aux larges épaules, aux passions violentes, des foules s'assembleraient. On pourra voir dans dix ans quelles fumées d'encens son souvenir fera jaillir du fond de l'âme de certains peuples. Mais d'Erasme, un de ses derniers biographes, un étranger d'ailleurs plus déclamatoire et fantaisiste qu'historien, a pu dire que ce n'était plus qu'un nom. Heureusement ni la valeur personnelle ni même l'intérêt historique ne se mesurent au volume des suffrages populaires. Erasme est encore

ce qu'il fut de son vivant, apprécié seulement d'une élite cultivée comme lui. L'Angleterre a tout particulièrement gardé son culte. Nulle part sans doute il n'est mieux connu qu'à Oxford. La Bodléienne imitée en novembre seulement par notre Bibliothèque nationale a choisi, dans ses innombrables trésors, ceux qui concernent Erasme et en a fait une exposition très évocatrice où l'on peut voir un abondant ensemble d'éditions et de traductions de ses ouvrages, ainsi que des spécimens de son écriture claire, aisée, posée, dont Budé lui faisait compliment. L'Angleterre se souvient de la prédilection que le savant Hollandais a manifestée pour elle. Dans une lettre à Cannius, il l'appelait sa seconde patrie et dans une autre lettre de 1499, il en vante les filles divinement jolies et va même jusqu'à trouver le climat anglais agréable et salutaire, l'air doux et délicieux. J'ignore ce que pouvaient être à la fin du XV[e] siècle « les salons de la noblesse anglaise », où l'imaginatif biographe que j'ai déjà mentionné nous assure qu'Erasme contracta « ses habitudes aristocratiques ». Mais il est certain que l'Angleterre d'alors présentait une élite d'esprits remarquables, tels Thomas More, Fisher, Colet, et ils furent pour Erasme des amis intimes ou des partenaires en humanisme dont il eût trouvé difficilement ailleurs l'équivalent en distinction ou en agrément. Le citoyen de Rotterdam y retrouvait aussi les brumes de la mer du Nord et une langue cousine de la sienne. Mais il ne put s'accoutumer à la bière, et la brutalité des mœurs anglaises à cette époque, dont la vie d'Henri VIII donne un suffisant aperçu, à la longue le choqua. Son anglophilie, par la suite, baissa sérieusement. Les revirements étaient fréquents chez cet homme nerveux, instable et complexe.

Dans une lettre écrite d'Angleterre, il avait donné à la France un nom ordurier, persistance, sans doute, du souvenir que lui avait laissé le collège de Montaigu, cette geôle infecte, ce « collège de pouillerie » que Rabelais devait lui aussi plus tard flétrir. Il a fait cependant des éloges de nos écoles, de notre clergé, de notre parlement,

de nos lois et de la liberté qu'il goûtait sur notre territoire. Il a, bien entendu, magnifié les vins de Bourgogne : « O heureuse Bourgogne! bien digne à ce titre d'être appelée la mère des hommes, puisqu'elle renferme un pareil lait dans ses entrailles! » Néanmoins, quand François Ier, en 1517, voulut le faire venir en France par les plus belles promesses, notre Hollandais refusa l'offre. Il n'aimait ni l'esprit des Français ni leur langue. Suivant ses humeurs et suivant ses correspondants, il nous distribuait les louanges ou les railleries. Au fond, l'antipathie dominait. Elle prévalut tout à fait, quand la Sorbonne eut envoyé au bûcher son traducteur, le pauvre Berquin. Après cette grillade, il y avait, si l'on ose dire, de quoi être refroidi.

En réalité, Erasme était un international. Tout au contraire d'un heimatlos, il pouvait se sentir chez lui à peu près partout. Il habita les Flandres, la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse. Certes, il n'eut rien du pédant de cabinet, du docteur à besicles, sentant la poussière et le renfermé. Cete vie nomade était dans les goûts d'un tempérament mobile, entretenue par les besoins d'une santé rebelle à l'adaptation et par la recherche d'une sécurité à l'abri des suspicions théologiques. Mais Erasme courait surtout le monde à la poursuite des manuscrits, visitait les bibliothèques et les savants, conférant avec les hommes politiques et les princes, cueillant partout les matériaux de ses œuvres. Plus encore que cet élément mécanique de la vie intellectuelle, il acquérait par ces virevoltes inlassables la largeur d'esprit, le rodage de souplesse et de poli nécessaire à l'harmonieux fonctionnement de l'intelligence. Il appréciait dans chaque peuple ce qu'il y avait de meilleur. L'éclectisme dans l'espace façonne à l'éclectisme dans le temps. Cette heureuse disposition fut celle de tous les humanistes et contrastait avec celle du moine instruit, mais limité à sa clôture conventuelle.

Erasme apparut à une époque unique. En l'étudiant, on comprend mieux que l'humanisme ne fut pas une révolution s'attachant à prendre le contrepied de ce qui

existait avant. La chrétienté moyenâgeuse se continuait, gardant son principe de grande fraternité humaine et l'usage général du latin. Les humanistes amendèrent le latin et sur le vaste fonds séculaire de la communauté européenne, greffèrent une nouvelle confrérie, celle du savoir et de la raison, mais également cosmopolite, insoucieuse des frontières. Après lui et suivant quelque temps le même chemin, vint la Réforme, qui fut la dislocation définitive de la République chrétienne, la première affirmation d'un nationalisme, le nationalisme allemand.

L'intelligence, pour vivre, la civilisation, pour progresser, ont besoin d'être internationales, de sauter par-dessus les frontières, parce que, par nature, elles tendent vers l'absolu. L'internationalisme d'aujourd'hui flatte cette aspiration spontanée. Mais tous les liquides ne calment pas la soif. Notre internationalisme — qui au surplus n'est qu'une doctrine et non un état réel des mœurs — a été fondé par Karl Marx sur le matérialisme, c'est-à-dire à rebours. Le besoin d'absolu est contradictoire avec la matière. La fraternité humaine n'est pas basée sur des similitudes physiques et sociales, mais sur ce qu'il y a de plus haut dans notre nature. Le marxisme propose aux classes laborieuses comme seul but la conquête d'un plus grand bien-être matériel. Il ne tient donc compte que de la terre, source irremplaçable de toute richesse, du sol circonscrit et borné sur lequel un peuple est attaché. La division mondiale du travail a pu quelque temps faire illusion et laisser croire que l'ensemble des hommes vivait sur l'ensemble de la terre. L'illusion se dissipe. L'autarchie progresse. Le pays officiellement marxiste, l'U. R. S. S. est un des plus autarchiques qui soient et fermé de toutes manières. L'Espagne, passée sous la domination socialiste, n'a pas attendu plus de trois mois pour exhausser ses barrières douanières. Le premier Etat socialiste du monde, l'Australie, est le plus férocement barricadé qui soit. Si garnir le buffet est la seule chose qui importe, adieu la culture désintéressée, effacés les vastes horizons! L'hu-

manisme nous démontre qu'il n'est d'internationale possible que sur le plan spirituel, qu'entre les élites éprises d'absolu, et hors de la loi des foules. Les « humanités » ont eu précisément pour but d'établir un fonds commun de sagesse et de beauté qui permette à ses participants de se comprendre. Ce n'est pas la diversité des langues qui s'oppose à une ordonnance collective du monde, mais l'absence d'une idéologie universelle. Erasme avait senti que la voie dans laquelle Luther engageait la Réforme n'aboutirait qu'à de nouvelles cassures, et c'est par cette crainte plus que pour des raisons théologiques qu'il refusa constamment de se solidariser avec le novateur de Wittenberg. L'humanisme, tel que le conçut et le pratiqua Erasme, fut la dernière Internationale vivante et féconde. Il ne s'en construira une nouvelle qu'inspirée de la même architecture.

II

L'universalisme ainsi projeté sur la société avait pour pendant celui que chacun des pareils d'Erasme cultivait dans l'ordre du savoir. A des degrés divers, ils étaient tous encyclopédiques. Pour la Renaissance, tout est jeune, imprévu, tout est passionnant, tout est découverte. Pic de la Mirandole, contemporain d'Erasme, est resté le symbole de cette fringale scientifique. Mais ce n'est plus qu'un nom. Ils étaient tous aussi omniscients à cette époque. Erasme, pour s'être saturé de théologie, ne s'intéressait pas moins occasionnellement à la médecine et prétendait avoir surpris la vertu de certaines plantes. La philologie, les parchemins safranés, le déchiffrement méticuleux des textes ne l'empêchaient pas, non seulement de prendre goût à la peinture — il vécut dans l'intimité d'Albert Dürer, de Quentin Metsys et d'Holbein, — mais, à ce qu'on assure, de manier lui-même le pinceau. Duquel de nos plus brillants contemporains pourrait-on dire — *mutatis mutandis* — ce qu'Erasme écrivait de son ami Jean Colet, professeur de théologie à Oxford : « Jeune, il avait travaillé à fond la scholastique

et acquis le grade de maître ès arts. Il avait étudié avec passion les écrits de Cicéron, de Platon et de Plotin, et touché à toutes les parties des mathématiques. Puis, en 1493, il voyagea en France et en Italie où il s'adonna tout entier aux Pères de l'Eglise... Si l'occasion s'en présentait, il lisait aussi Duns Scot, saint Thomas et les autres chefs de cette école. Il avait donné de longues heures au droit canon ainsi qu'au droit civil; il n'y avait pas enfin d'ouvrage sur l'histoire et sur les idées des Anciens qu'il n'eût pratiqué. » En somme, Rabelais n'eut guère à exagérer quand il traça le programme pédagogique de Ponocratès, y incluant aussi bien l'astronomie que le jeu de la flûte à neuf trous et l'enseignement de la haute voltige.

Nous aurions tort de croire que les cerveaux d'alors présentaient des entassements confus, ou que ces absorptions restaient indigestes, formalistes et stériles, tels nos grands magasins de nouveautés d'où ne sort que ce qui y est entré. Michel-Ange eût-il sculpté son Moïse ou édifié Saint-Pierre s'il n'avait été aussi poète? Léonard de Vinci est un de ces géants qui grandissent la moyenne de l'humanité : personne n'eut l'esprit plus encyclopédique. S'il y a tant d'indéfinissable lointain dans le sourire de Mona Lisa, ne serait-ce pas que le pinceau était tenu par un rimeur composant un sonnet d'amour, par un ingénieur qui rêvait d'oiseaux humains parcourant un jour le ciel bleu?

Nous avons perdu ce goût de cerner l'ensemble des connaissances humaines, et peut-être le moyen. L'histoire de cette déchéance — car c'en est une — serait trop longue à retracer. Mais en bref, Montaigne déjà, en préférant une tête plutôt bien faite que bien pleine, affirmait un idéal différent, celui de l'homme du monde, de l'aristocrate. Ce sera celui de tout le XVIIe siècle. L'homme social n'a plus d'intérêt, mais seulement l'homme tout court. L'érudit n'est plus qu'un Vadius. Pascal ne fait qu'une rapide exception. Le savoir suffisant est celui que le collège de Jésuites a donné au grand seigneur pour écrire des maximes ou des mé-

moires. Le XVIIIe siècle retrouva le goût et le nom de l'encyclopédie. Mais il fut plus curieux que laborieux, plus touche-à-tout que savant, plus snob que passionné. Le Régent faisait de la chimie pour s'amuser et Watteau était presque illettré. Voltaire ne faisait que continuer le XVIIe siècle tout en en moquant les principes, et Rousseau, novateur, autodidacte, musicien et amateur de botanique, manquait des bases de la culture. Enfin le progrès des sciences vient tourneboulerles esprits et aboutit à ce scientisme que la guerre dernière a rudement secoué, mais dont sont encore imprégnées les couches profondes de notre société. La science suffit à tout; l'algèbre est reine. Le lettré a renoncé à pénétrer dans ce monumental labyrinthe d'où sortent les moteurs de 200.000 chevaux et la phénylméthylmalonylurée! Quant au physicien, il est bien trop occupé et trop satisfait de sa puissance pour songer à lire Virgile. Nous ne connaissons plus que des spécialistes, et jusque dans notre système d'éducation, où ils sont le plus nocifs. On pousse la crainte de l'influence que pourrait exercer un homme total jusqu'à empêcher celle des auteurs classiques, en généralisant l'usage des « morceaux choisis ». Les cerveaux ne sont plus que des mosaïques, qui ne font pas même de dessins.

Est-il besoin d'insister sur les conséquences spirituelles et sociales de ce dérèglement? Il est clair qu'aucune vue adéquate des choses n'est possible, si on n'en juge, dans l'assemblage des pièces, leur valeur respective. Puisque tout est dans tout, il faut connaître le tout pour saisir jusqu'au fond la partie. La poésie ignare est fausse. La science limitée à elle-même est hors nature. L'une et l'autre tuent l'imagination, sans laquelle il n'y a pas de progrès; et leur isolement interdit l'ordre, hors duquel il n'y a que pénombre. La malformation du cerveau qui résulte de l'exclusivisme ne peut pas manquer de retentir sur l'organisme social. Grosso modo, et autant que ces approximations ont un sens, la culture trop littéraire, trop oratoire des classes dirigeantes sous l'ancien Régime a provoqué l'irréalisme révolutionnaire.

La culture trop scientifique des actuelles classes dirigeantes est la cause des troubles sociaux où nous sommes entrés. Si les patrons des grandes industries avaient fait et entretenu leurs « humanités », ils se seraient mieux rappelé que leurs ouvriers étaient des hommes. Impossible de diriger un peuple sans une connaissance générale de tous les besoins de la nature, connaissance impossible pour qui ne s'est façonné l'esprit qu'à la seule et sèche discipline d'une spécialité scientifique. Les bourgeois d'aujourd'hui et d'hier ont oublié les grands axiomes éternels qu'Erasme leur eût si bien enseignés. S'ils avaient toujours eu devant les yeux, tracées en tubes éblouissants de néon, les règles de bon sens éternel, telles que l' « Homo sum... », la « mediocritas aurea », le « ne quid nimis »... et tous ces aphorismes qui devraient imprégner les méninges au lieu de dormir inertes dans les pages roses du Larousse, nous ne devrions avoir ni ces foules prolétaires abandonnées aux primaires et aux démagogues, ni ce machinisme meurtrier et égoïste, ni ces villes tentaculaires, étouffantes, et peut-être un jour prochain étouffées, ni cette surproduction, mystère de folie, génératrice de misère. Le monde a été livré à l'appétit de plaisir et à la volonté de puissance, l'un ne connaissant que l'immédiat, l'autre fruste et aveugle. La nécessité d'harmonie et de beauté, la faculté compréhensive qui organise et prévoit ont été laissées dans un terrifiant oubli, parce que personne, parmi les régents du monde, n'avait plus la perception totalitaire des choses divines et humaines. La sagesse antique a été complètement rebutée, cependant que la charité chrétienne devenait anachronique. Deux sources de vie et de joie qui pourtant dans l'histoire ont rejoint leurs eaux, qu'Erasme avait recueillies et presque confondues dans le même flot synthétique.

« Je rencontre, dit-il, dans un de ses colloques, dans l'étude des auteurs païens, voire chez les poètes, des maximes si pures, si saintes, que je suis persuadé que c'est l'esprit divin qui les a inspirées. » Mais notre siècle ignore aussi bien Socrate que Jésus, et nous tâtonnons

dans la moite et glissante incertitude des lendemains.

Voyons au contraire, à quelques signes topiques, comment un esprit lucide, parce qu'il aimait les panoramas et se tenait sur les sommets, savait deviner dans les lointains les routes futures de l'humanité. Ces maîtres de la Renaissance ont été d'étonnants précurseurs. La langue morte dont ils usaient est une des causes du silence qui s'est fait autour d'eux. On les a pillés sans le dire. N'est-il pas frappant de trouver dans Erasme, à propos des nourrices, la thèse que Rousseau devait développer dans l'*Emile?* Notre Hollandais avait une passion de la propreté, un sens de l'hygiène, qui ne devaient reparaître que plus de trois siècles plus tard. Tout le colloque sur le mariage célibataire est une pressante exhortation à la prophylaxie antivénérienne, tout à fait d'actualité en son temps et qui ne l'est pas moins en 1936. Il contient les principes qu'on développe aujourd'hui sous le nom d'eugénisme, et il annonce même les stérilisations hitlériennes! Bien avant l'excellent Dr Carton, Erasme était un fervent du naturisme. Il fait dire à un des personnages de ses colloques : « Je n'ai rien de commun avec les médecins. Je ne me suis jamais fait soigner; je n'ai jamais avalé de pilules ni bu de potions. Si j'éprouve de la lassitude, je chasse le mal par la sobriété ou par la vie des champs. » Erasme railla les Diafoirus de son temps. Il fut plus juste et plus compréhensif que l'Arnolphe et le Chrysale de Molière à l'égard des femmes : plusieurs de ses colloques, tels l'Abbé et la Savante, le Petit Sénat, montrent qu'il avait pressenti le féminisme moderne. Il serait encore édifiant de voir combien son système d'éducation a été copié par la suite, combien il fut un initiateur en pédagogie : on a pu faire de lui le père de l'éducation moderne, le créateur de l'instruction secondaire en Occident. Mais ce qui fut vraiment une des passions d'Erasme, ce fut la haine de la guerre. Il y consacra quatre de ses ouvrages; mais un peu partout, chaque fois qu'il en a l'occasion, il fonce contre les sophismes dont se parait la brutalité de son temps. Il serait vraiment excellent que de l'autre côté

du Rhin Erasme revienne à la mode. Voici comment l'Eloge de la Folie stigmatise « certains évêques allemands : ils ne portent point sur eux toutes ces décorations épiscopales; ils ne s'amusent point aux bénédictions et autres cérémonies de cette espèce; mais ils s'habillent et se conduisent en vrais satrapes, croyant même qu'il est honteux et indigne d'un évêque de rendre à Dieu son âme forte et courageuse *ailleurs que sur le champ de bataille* ».

Ce ne sont plus en 1936 des évêques qui donnent dans cette folle croyance, mais toute une jeunesse fanatisée. Le réquisitoire d'Erasme contre la guerre (*Querela pacis*) a été réimprimé de nombreuses fois jusqu'à ces temps derniers, car il n'a guère perdu de son à-propos et de son mordant. C'est lui qui le premier a soutenu la thèse, d'ailleurs en partie paradoxale, que la guerre appauvrit aussi bien le vainqueur que le vaincu, thèse qui fit avant 1914 la célébrité de Sir Norman Angell. On ne devrait pas oublier le sage de Rotterdam, en tête de Sully et de Henri IV, de Leibniz, de Grotius, de William Penn, de l'abbé de Saint-Pierre, pour ne rien dire des plus modernes, sur la liste de ceux qui employèrent leur éloquence ou leur imagination à démontrer aux hommes que la paix est préférable à la guerre, axiome dont l'évidence n'a d'égale que l'inutilité, et qui, non moins inutilement, cherchèrent les moyens d'abolir celle-ci à jamais. Quand, moins de vingt ans après une tuerie démente, on est obligé d'en craindre une nouvelle encore plus insensée, avec quel frémissement nous rejoignons par-dessus les siècles les invectives de l'écrivain qui le premier comprit que l'ère de la chevalerie était close! Hélas! il n'avait pourtant rien vu.

III

Le caractère de profonde et intégrale humanité de cet humaniste ne s'expliquerait pas entièrement si, comme il arrive pour d'autres personnages des siècles antérieurs au XIXe on perdait de vue sa condition religieuse. Un de

ses biographes français, qui écrivait il y a un demi-siècle aux années où fleurissait chez nous l'anticléricalisme, abusé par les critiques parfois acerbes qu'Erasme dirigea contre toute la hiérarchie ecclésiastique, en a conclu qu'il était libre-penseur. Luther également, dès 1517, le trouvait trop tiède : « Je lis Erasme, mais tous les jours ma confiance diminue à son égard... Je crains qu'il ne fasse pas assez sentir le Christ et la grâce divine qu'il entend peu. L'humain en lui domine le divin. » Ce dernier trait est exact; mais il ne faudrait pas en conclure que le divin ait disparu. Erasme avait été moine, il restait prêtre, et, sans le moindre doute, croyant. Le pape Léon X le jugeait correctement quand il écrivait à Henri VIII d'Angleterre : « Je vous recommande mon cher Erasme : j'ai toujours aimé les bonnes lettres... J'ai remarqué que ceux qui les cultivent sont attachés de cœur aux dogmes de notre foi. » Ces derniers mots impliquent la restriction qui s'impose à propos d'Erasme : les pratiques du culte n'étaient pas son fort. Ce point marque la différence considérable qui s'est établie entre la façon de vivre la vie religieuse en son temps et celle d'aujourd'hui.

Il existe aujourd'hui comme toujours, dans le passé et dans l'avenir, un problème religieux. Le nôtre consiste essentiellement en ce que les classes populaires se sont déchristianisées et que rien ne s'est substitué à la foi disparue. Depuis Erasme, le protestantisme, parti de la révolte luthérienne et du sectarisme genevois, s'est comme étalé dans les pays où il règne en une nappe tranquille faite de conscience mystique et de largeur libérale. En pays réformé, un congrès socialiste peut commencer par une invocation à la divinité. Oxford fut un des foyers de l'antipapisme : la Bodléienne arbore cette année un grand portrait du pape Pie XI. Par contre les pays du plus séculaire catholicisme, France, Espagne, Belgique, sont en proie à des convulsions révolutionnaires, et l'Eglise hésite et louvoie entre la complaisance ou l'hostilité à ces mouvements de foules.

A cheval sur le Moyen-Age qu'il termine et sur les

temps modernes qu'il inaugure, Erasme peut servir de terme de comparaison et nous faire mieux comprendre où nous en sommes nous-mêmes. Nous n'évoquerons pas ici le rôle historique qu'il a joué dans la Réforme. On lui a reproché d'avoir « pondu l'œuf que Luther a couvé ». D'autre part, ce biographe germanique déjà signalé — c'est la dernière estocade qu'il recevra — a voulu ramener l'histoire d'Erasme à une joute avec Luther, dont celui-ci est d'ailleurs sorti vainqueur. Le reproche ancien et le raccourci moderne sont l'un et l'autre excessifs et n'intéressent que le tribunal platonique de l'histoire. Mais la figure qu'a réalisée Erasme, les couleurs dont l'humanisme a revêtu chez lui les vieux dessins chrétiens pourraient, par contraste, faire mieux saillir certaines particularités de notre époque, et nous faire sentir ainsi que ce sont seulement des particularités, qui peuvent disparaître avec nous.

Neuf ans après la mort d'Erasme se réunit le concile de Trente. Il affirma les dogmes rejetés par les réformateurs et fut le point de départ d'une réorganisation solide de l'Eglise. En même temps se fondait l'ordre des Jésuites, lequel recueillit en somme tous les éléments assimilables de l'humanisme après les avoir passés au crible. La puissance qu'ont acquise, par leur discipline, les soldats d'Ignace de Loyola, sans parvenir à la popularité, est un des traits dominants de l'Eglise moderne. Erasme, féru d'indépendance, les eût cordialement détestés. Le concile de Trente avait prescrit la création de séminaires, qui se généralisa surtout au XVII[e] siècle. La formation du clergé s'opéra dès lors en vase clos, à l'abri des éclaboussures et des courants d'air de la vie universitaire. Deux siècles de jansénisme ont introduit dans l'âme catholique, tout au moins en France, des scrupules mystiques et des subtilités insoupçonnées vers l'an 1500. Enfin s'est établie l'hégémonie romaine, qui depuis un siècle n'a cessé de progresser. Erasme avait écrit : « On ne va généralement à Rome que pour en revenir plus perverti », et bien d'autres gentillesses qui seraient inconcevables de nos jours! Il fallait rappeler ces étapes

pour expliquer l'anachronisme du portrait religieux d'Erasme. Déjà, tout au long du moyen-âge, il arrivait aux moines d'écrire en latin des vers légers imités d'Ovide. Au XVIIIe siècle encore, de savants bénédictins écrivaient des ouvrages pieux et des grivoiseries. Erasme proclama son amour du vin et de la bonne chère. Il prend un vif plaisir, dans sa trentaine, aux baisers des Anglaises. Jamais, quoi qu'aient prétendu ses détracteurs, il ne fut un débauché. Il disait même des Luthériens : « Ils ne veulent que deux choses : de l'argent et une femme. C'est leur façon de dompter la concupiscence. » A propos du mariage d'Œcolampade : « Il a épousé une belle jeune fille, sans doute pour mortifier sa chair. On parle de la tragédie de Luther : il serait plus juste de dire « comédie », puisque tout finit par un mariage. » Erasme néanmoins goûta à tous les plaisirs de la vie. Il savait par la pratique comment vivent en ce bas monde les hommes et les femmes. Le langage de ce prêtre n'était châtié qu'au point de vue du style, comme celui d'Horace. Huysmans, lui aussi d'origine batave, n'a-t-il pas, à grand renfort de qualificatifs pittoresques, déploré la fadeur, l'eau de guimauve de la littérature pieuse depuis le XVIIe siècle? Quant à la liberté d'allure, à cette façon de vivre en marge de toutes les disciplines canoniques, il va de soi qu'elle serait à notre époque impossible, tout comme ces critiques virulentes ou moqueuses décochées à tous les échelons de la hiérarchie cléricale. Loin de cette spontanéité de vie et de pensée, qui n'est pas celle d'un modèle, qui est loin de la sainteté, mais simplement humaine, ou trop humaine, la religion apparaît aujourd'hui au peuple comme la spécialité d'une caste. Elle a un vocabulaire particulier, un appareil administratif, des règles rigoureuses et minutieuses. La vie religieuse, dans la croyance du peuple, est celle que mènent les prêtres. S'ils faillent eux-mêmes aux règles qu'ils prêchent, ils font figure de parjure et perdent tout crédit, alors que pendant des siècles tous les vices des moines ne nuisaient en rien à la foi des peuples. Depuis la Restauration surtout, le sacerdoce catholique, par le

fait même de sa dignité de vie et de sa discipline sévère, s'est éloigné de la vie courante. En même temps, les progrès de la démocratie et du bien-être matériel répandaient dans le peuple le besoin de jouissance. Entre l'ascétisme que lui proposait un clergé puissant et les plaisirs que la civilisation et les démagogues lui promettaient, il a choisi ceux-ci et renoncé à la foi qui les interdit ou déconseille. C'est désormais le matérialisme qui règne sans partage.

On en viendrait presque à regretter le temps où, aux dires d'Erasme, on rencontrait des moines partout, dans les auberges, dans les coches de terre, dans les coches d'eau. Ils promenaient leur saleté et leur paillardise, mais aussi parfois l'esprit du Poverello d'Assise. Mieux vaut peut-être pour les hommes voir un idéal mal réalisé — c'est le sort d'un idéal — que de le croire irréalisable et fait pour d'autres dont c'est le métier. Ces considérations laissent entendre assez comment la vie d'Erasme propose, non pas un idéal, mais un moyen terme de divin et d'humain, loin du rigorisme calviniste ou puritain, comme de la roideur intimidante des attitudes rituelles, agrémenté de raison et de léger épicurisme, accessible à tous les sentiments terrestres sans intercepter les lueurs d'en haut. Un pape voulut faire de cet homme un prince de l'Eglise. Il n'eut donc rien de scandaleux et les croyants d'aujourd'hui ne sauraient le renier. Quant aux incroyants ou aux inquiets, que tracasse le problème religieux tant sur le plan politique et social que pour leur gouverne personnelle, il leur indique une voie possible. Vivant, il était, par goût, conciliateur. Dans notre atmosphère de guerre civile latente, son témoignage peut être un guide vers la paix et l'union.

La France a vraiment frappé cet homme d'un oubli indécent. Nos scolaires peuvent parler de Rabelais, de Montaigne, de saint François de Sales, sans même une allusion à ce que ces auteurs, le premier surtout, doivent à l'initiateur batave. Tout notre XVIe siècle a vécu de lui. Le XVIIe l'a souvent démarqué sans le dire. Le

XVIIIe, par beaucoup de traits, le répète. C'est presque un lieu commun de souligner les ressemblances physiques et morales d'Erasme et de Voltaire. Pour notre temps, aussi troublé que le sien, comme le sien époque de transition et donc pleine d'énigmes, il peut être un riche sujet de réflexions, une féconde source d'enseignements. Plus mêlé au mouvement des idées et des choses que nos humanistes français, moins confondu avec la gangue des événements que des hommes d'action comme Luther, Erasme est de ces hommes qui dominent un monde mais où ce monde se retrouve tout entier. Un des Oxoniens qui l'ont le mieux étudié l'a appelé « a many-sided man », un homme aux nombreuses faces, avec les divers éclairages du jour. Polyédrique comme un diamant des tailleries néerlandaises, il en a la fermeté et l'éclat. Son rayonnement marque pour nous un signal, un point de repère. Il ne serait pas inutile, pour nous mieux comprendre, de nous mettre un peu à son école. L'itinéraire de demain dépend aussi du chemin parcouru. C'est plus encore quand la tempête souffle qu'il est nécessaire de faire le point. Tout voyageur doit retourner la tête vers les horizons bleus, même depuis longtemps dépassés. Le sage de Rotterdam fait partie des horizons de l'Europe.

GAUTIER-DAUVERNAY.

L'APPROBANISTE

CHAPITRE I

La classe de rhétorique était, comme celle de philosophie et d'humanités, située sous les épaisses arcades de brique et de pierre qui, sur un des côtés de la cour de première division, restait le dernier vestige d'anciennes constructions remontant au règne d'Henri IV. Comme d'habitude, les trois « apostoliques » rhétoriciens, Feuvée, Klein et Schmitt, sortirent de classe les derniers. Ce n'était pas par commodité, mais par effacement et en vertu d'un principe d'ascétisme et d'humilité qui mettait à part, au collège de la Providence, les élèves de la section spéciale dite Ecole apostolique. Eduqués et instruits gratuitement par la Compagnie pour devenir missionnaires, ils passaient en toute occasion après les élèves payants du collège; plus exactement, ils ne comptaient pas.

Feuvée était mince et blond, avec une marche irrégulière et un peu dansante. Une cravate lavallière, qui flottait entre les revers de sa veste d'uniforme à boutons dorés, lui donnait on ne savait quel air d'élégance frivole et nonchalante qui surprenait de la part d'un apostolique. Schmitt, brun, les joues colorées et pleines, les épaules musculeuses, plus grand de la moitié de la tête que Feuvée, faisait de larges enjambées qui obligeaient ses deux condisciples à courir pour le rattraper. Klein n'offrait de remarquable qu'un visage blême et bouffi et une allure générale dénonçant de l'apathie, du lymphatisme. Pour regagner leur salle d'étude, ils traversèrent la cour des grands en longeant la balustrade qui l'isolait des autres

cours situées en contrebas, puis ils suivirent un corridor que décoraient des gravures en couleur d'Alphonse de Neuville et de Detaille : *Le Cimetière de Saint-Privat, Le Salut aux blessés.* Dans la salle d'étude, les autres « apostos », revenus de classe avant eux, attendaient qu'on fût au complet pour descendre en récréation. L'Ecole n'avait pas de surveillant, elle pouvait s'en passer, il y régnait une sagesse exemplaire; un des élèves de philosophie, désigné du nom de règlementaire, représentait l'autorité parmi les élèves. Cette année-là, il s'appelait Waldmetz, il était, comme Schmitt, originaire des environs de Mulhouse. En bordure de l'allée centrale, il occupait la première place du rang de pupitres dont Feuvée occupait la dernière, du côté du mur.

Leurs regards se croisèrent. A la lueur qui brillait dans celui de Waldmetz, Feuvée aurait pu comprendre que quelque chose de désagréable lui arrivait, et, en effet, son pupitre était ouvert! Il eut l'impression de recevoir un soufflet. Rouge jusqu'aux oreilles, il se hâta de rabattre le couvercle, mais toute l'Ecole avait eu le temps de voir le dérangement de ses livres, de ses cahiers, de ses instruments de travail, des bibelots de piété qu'il possédait en grand nombre.

Quelque temps auparavant, le P. Pétrus, directeur de l'Ecole, lui avait dit en l'abordant à la fin d'une récréation :

— Mon pauvre enfant, je crains fort que le désordre de vos affaires ne soit une triste image de celui qui règne dans votre âme. J'ai visité votre pupitre. S'il m'arrive encore de le voir dans le même état, je le laisserai ouvert et tout le monde saura comme vous respectez peu vos livres. La négligence poussée à ce point constitue un péché grave. Quel est votre défaut dominant?...

— J'en ai deux, mon Père.

— Vous ne pouvez donc rien faire comme tout le monde... Et quels sont ces deux défauts?

— La distraction et la moquerie.

— Eh bien, ajoutez-y la négligence. Cela fera trois.

Feuvée avait eu beau faire porter sur la négligence

son examen particulier de tous les jours, il avait fini par laisser le désordre envahir de nouveau son pupitre. La punition ne s'était pas fait longtemps attendre.

Le cœur battant, les joues en feu, il dissimula de son mieux sa confusion en feignant de remettre ses dictionnaires en place sur la planchette du dessous. Son voisin, Ollivier, le meilleur élève d'humanités, affectait par charité de n'avoir rien vu. Il se tenait debout, immobile, les bras croisés, les yeux levés et fixés sur le crucifix qui dominait la chaire vide.

Waldmetz fit tinter sa clochette et les élèves se mirent en marche sur deux lignes. Comme Feuvée s'apprêtait à suivre le mouvement :

— Pour ranger votre pupitre, vous êtes dispensé de récréation, lui dit Waldmetz avec son fort accent alsacien.

A l'Ecole apostolique, le tutoiement était interdit.

Resté seul dans la salle d'étude, Feuvée commençait de vider son pupitre dont il étalait le contenu sur celui d'Ollivier quand un soupçon tardif le traversa. D'une main fébrile, il fouilla là où il savait devoir trouver le beau cahier à couverture grise et à tranches rouges que sa mère lui avait envoyé pour la Toussaint : le cahier n'y était plus! Cette fois, c'en était trop, les larmes lui jaillirent des yeux : « Un rhétoricien qui pleure! C'est honteux », songeait-il. Il était seul, heureusement. De la cour montaient jusqu'à lui les cris de ses camarades jouant aux barres. On entendait aussi, plus lointain, le bruit que faisaient dans leurs cours les quatre divisions du collège, rumeur à laquelle il prêtait souvent l'oreille comme à celle d'une contrée, plus libre, où tout n'était que luxe, indulgence, facilité...

Quand la cloche sonna les « huit », huit minutes avant la fin de la récréation, le pupitre de Feuvée était en ordre et une résolution virile durcissait son cœur. Il irait parler au P. Pétrus, il lui réclamerait son cahier gris, et si le Père refusait de le lui rendre, eh bien... Eh bien, il verrait ce qu'il devrait faire.

Dès que les élèves furent remontés en étude, il ins-

crivit donc son nom sur une feuille de copie pliée en quatre à l'extérieur de laquelle il traça le nom du P. Pétrus, et l'alla remettre à l'élève portier. Personne n'eut l'air de remarquer sa démarche, mais à travers les cils baissés tous l'épièrent et devinèrent qu'il demandait à parler au Père directeur.

La première partie de l'étude s'écoula pour lui sur un poème d'Horace. Il lui arrivait souvent de faire sa version sans dictionnaire. Cette fois, il dut le compulser plus de vingt fois; son esprit épointé, émoussé, ne réussissait pas à faire sauter l'épais ciment des mots latins imbriqués, aurait-on dit, tout exprès pour résister à ses efforts. A six heures, alors que, sous les larges abat-jour de tôle des manchons à incandescence, les têtes commençaient de s'agiter et que certains élèves quittaient déjà leur place pour aller choisir sur les rayons garnissant les murs un livre récréatif de Gustave Droz, d'Edmond Biré, d'Alexandre de Lamothe, de Raoul de Navery, d'Eugénie de Guérin, de Louis Veuillot, de René Bazin, il restait encore à Feuvée trois vers d'Horace à traduire. A ce moment, l'élève portier vint déposer discrètement près de lui l'*admittatur* du Père directeur. Il se leva, déposa l'*admittatur* sur le pupitre du règlementaire, sortit de l'étude, descendit l'escalier de fer qui conduisait dans la cour de récréation et la traversa ainsi que l'autre petite cour qui précédait le bâtiment de l'Ecole. La chambre du Père Pétrus était située au premier étage.

Feuvée frappa :

— Entrez, répondit le Père qui allait et venait en lisant son bréviaire dans le douteux éclairage d'une petite lampe placée sur son bureau. Ah! c'est vous, Feuvée!

Et, fermant son livre, il considéra en silence son visiteur.

De petite taille, il avait la poitrine plate, le dos rond et, sous sa soutane luisante d'usure, ses omoplates faisaient deux bosses. Des bras trop longs, des pieds trop grands, un nez pointu et busqué, une bouche mince, serrée sur de mauvaises dents et formant un arc dont les deux extrémités se prolongeaient par deux rides de part et d'autre

d'un menton en galoche. Sous la barette qui découvrait un front bizarrement bosselé, trois touffes de cheveux frisottants, l'une au milieu du crâne, les deux autres au-dessus des oreilles rouges et minces, donnaient au Père un air clownesque, démenti par des lunettes d'acier, de derrière lesquelles ses yeux jaunes dardaient le feu d'une lucidité redoutable.

— Approchez-vous, dit-il. Si vous n'aviez pas demandé à me voir, c'est moi qui vous aurais appelé.

Feuvée aperçut alors, posé dans le rond lumineux de la lampe, son cahier gris. Le regard qu'il eut de ce côté n'échappa pas au Directeur.

— Votre cahier? Je vais vous le rendre, rassurez-vous. J'ai déjà eu le temps de lire vos vers. Ils ne sont pas mauvais, ils révèlent des dons... Des dons dangereux peut-être, et des influences plus dangereuses encore... Je sais d'où cela vient. J'ai beaucoup hésité à laisser le P. de Maulny inscrire au catalogue ces *Chefs-d'œuvre de la poésie romantique* sur lesquels il était à prévoir que vous vous jetteriez tout de suite. L'effet ne s'en est pas fait attendre... Dites-moi, Feuvée, ces poèmes que contient votre cahier, sont-ce vos premiers vers?

— Non, mon Père.

— Où sont les autres?

— Je les ai déchirés.

— Pourquoi?

— Ils ne me plaisaient pas.

— De quoi y traitiez-vous?

— Il y avait un sonnet sur la mort de saint François Xavier. Sur la fête des Adieux de l'été dernier, j'avais fait aussi un poème...

— Quelqu'un a-t-il lu tout cela?

— Non, mon Père.

— Pas même le P. de Maulny?

— Non, mon Père.

— Je suis sûr qu'ils l'intéresseraient. Je me propose de lui en parler. Il est votre confesseur, il saura discerner mieux que moi l'importance qu'il convient d'attacher à vos tentatives. D'autant plus qu'il a été professeur de

lettres, il a fait des vers... Vous ne le saviez pas? Le Père de Maulny a été un excellent poète, affirma le P. Pétrus avec une componction où entrait une imperceptible ironie. Je m'en remettrai à lui du soin d'apprécier vos chefs-d'œuvre, poursuivit-il et son intention de raillerie devint évidente. Tenez, je vous rends votre cahier...

Il le tendit à l'adolescent qui balbutia un remerciement.

— Je ne vous cacherai pas cependant que l'inspiration de deux de vos poèmes au moins m'a rempli d'épouvante par son pessimisme, sa tristesse, qu'aucun élan de foi, qu'aucun acte de confiance en Dieu ne vient corriger. Ces vers auraient pu être écrits par un incroyant. Cela est affreux. Cela est très grave, si ce n'est pas de votre part une simple pose imitée de Musset ou de Vigny. Voyons, mon enfant, voyons, fit le Père en s'animant tout à coup, est-ce une simple pose ou non?

Feuvée se tut.

— Laissons cela, reprit le religieux après avoir fait quelques pas à travers la pièce au milieu de laquelle le jeune poète se tenait sans bouger, son cahier serré sous le bras et la tête baissée dans une attitude de soumission, je vous avais conseillé de faire porter votre examen particulier sur la négligence. Vous ne l'avez pas fait.

— Je vous demande pardon, mon Père, je l'ai fait, mais je ne sais comment vous expliquer...

— Qui est votre ange gardien? Krankenfuss, je crois. Je le chargerai de veiller sur votre pupitre. Il est inadmissible, vous entendez, inadmissible qu'un apostolique fasse preuve d'une telle incurie! Si cela devait se prolonger, je ne me croirais pas autorisé à vous garder dans cette maison. Ce n'est pas tout. Je vous ai déjà fait observer que vous portiez les cheveux trop longs, vous n'en avez tenu aucun compte; qu'il était malséant pour un apostolique de donner à votre casquette ce pli, ce coup de poing, cette pince, je ne sais comment dire, qui constitue le grand chic au collège, et vous avez continué de déformer votre casquette de la même façon; que votre faux-col n'était pas du modèle en usage ici... Vos condisciples portent des cols droits; pourquoi portez-vous un col rabattu? Et

pourquoi cette cravate qui serait du meilleur effet à Paris, dans les brasseries du Quartier Latin? Il faut réformer tout cela, mon enfant, vous m'entendez?

— Oui, mon Père.

— Allez, maintenant, et priez, priez, priez! Vous en avez besoin! En vous dispensant plus largement qu'à d'autres les dons par lesquels on réussit dans le monde, Dieu vous a rendu les voies de la perfection plus difficiles. Vous jouissez de certains privilèges dans cette Ecole. Votre mère vient vous voir souvent. L'autorisation vous a été accordée l'année dernière de faire partie de l'Académie d'humanités. Cette année, vous êtes de l'Académie de rhétorique. Ce sont des faveurs ordinairement refusées aux apostoliques. Je crains malheureusement qu'au lieu de vous stimuler à mieux faire et à vous distinguer par une meilleure conduite, elles ne vous aient entraîné à plus de relâchement. Priez, mon pauvre enfant, priez pour que Dieu vous aide à surmonter vos défauts, mais priez également pour qu'Il nous éclaire tous, le Père de Maulny et moi, et vous-même, sur ses intentions. Je garde encore l'espoir qu'elles s'accordent avec celles que le P. d'Erlincourt et votre digne mère ont conçues à votre égard. Allez, retournez en étude, mais auparavant passez par la chapelle pour y réciter une dizaine de chapelet et demander à la sainte Vierge d'intercéder en votre faveur auprès de son divin Fils!... A ce propos, Feuvée, pourquoi ne m'avez-vous pas encore demandé d'être de la Congrégation?

Cette question prit Feuvée à l'improviste.

— Je ne sais pas, mon Père.

Mais s'étant ressaisi aussitôt :

— C'est que je ne m'en sens pas digne...

Le Père le scruta de son œil perçant :

— Nous verrons cela, dit-il, et il le congédia définitivement.

Dans la chapelle déserte, éclairée seulement par la petite lampe rouge du sanctuaire, Feuvée s'agenouilla et tira son chapelet de sa poche.

C'était un lieu fort modeste, à peine plus vaste qu'une

grande pièce bourgeoise et qui, au rez-de-chaussée de l'Ecole, faisait pendant au réfectoire. On y pénétrait par une sorte d'antichambre où était placé l'harmonium. De simples fenêtres aux carreaux dépolis, un chemin de linoléum entre les bancs, un autel et un tabernacle de chêne, relevés de quelques moulures tout unies, auxquels on accédait par deux marches sonnant le creux, une statue de saint Joseph, patron de l'Ecole, les portraits encadrés de noir des principaux saints jésuites, ne favorisaient guère les distractions. Cependant, Feuvée avait toujours un grand effort à faire pour s'isoler dans la prière. Son esprit rêveur, quand il ne s'appliquait pas à l'étude, se détendait dans une sorte de mélancolie vague et morose qui n'était au fond qu'une immense et inconsciente envie d'être ailleurs. Ce n'est guère que lorsqu'il chantait qu'il ne s'ennuyait pas à la chapelle. Il s'y tenait mal, il s'y déhanchait. L'agenouillement prolongé lui était pénible, car l'usage des petits tapis utilisés au collège était prohibé à l'Ecole apostolique. Il lui était quasi impossible de tenir la tête immobile, il la penchait, il la bougeait, il la tournait de droite et de gauche au lieu de se recueillir comme ses camarades. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire douter de sa vocation quelqu'un qui, comme le Père Pétrus, l'observait avec la constante préoccupation de deviner les vues réelles de Dieu sur lui.

Il récita sa dizaine de chapelet machinalement, le désarroi où il était lui rendant la prière encore plus difficile que d'habitude, et il sortit avec empressement de la chapelle. Comme il passait de la petite cour dans la grande, il croisa le Père de Maulny, son confesseur.

Les pénitents de celui-ci étaient peu nombreux, à peine une dizaine sur soixante ou soixante-cinq élèves que comptait l'Ecole, et tous avaient ceci de commun qu'ils n'étaient pas les mieux notés pour la discipline et la piété. On eût dit que, sur un mystérieux mot d'ordre, les élèves les moins exemplaires avaient, au début de l'année, choisi le Père de Maulny pour directeur de conscience, ce qui s'expliquait en partie par l'apparence qu'il avait d'un confesseur peu exigeant. A la suite d'une maladie ner-

veuse qui avait duré un an, l'obligeant à interrompre son enseignement au juvénat de Saint-Acheul où il était professeur de première année, il avait été placé à l'Ecole par le *status* du mois de septembre précédent. Il y remplissait, avec le titre de sous-directeur, un rôle effacé qui se réduisait à s'occuper de la chapelle et de tout ce qui se rapportait aux offices, à la sacristie, aux chants. Ses loisirs, il les occupait à des promenades solitaires soit dans le jardin des Pères, soit dans les deux cours de l'Ecole. Il avait également la haute surveillance des jeux, mais dans cette tâche le règlementaire et les questeurs le suppléaient avantageusement. Sa physionomie était charmante. Sous des cheveux plats et argentés, dont sa mince et vive silhouette démentait la blancheur et que surmontait une barrette placée en avant, un peu de travers, comme prête à perdre l'équilibre, s'arrondissaient son visage clair et ses yeux bleus, étonnés, candides, des yeux d'enfant. Une réserve attentive le tenait ordinairement silencieux, les mains enfoncées dans les manches, les épaules rétrécies sous le camail.

— D'où venez-vous? demanda-t-il à Feuvée.

— De chez le Père Pétrus, mon Père.

— Vous avez là un bien beau cahier... Peut-on le voir? Malgré l'obscurité de ce soir de décembre, le Père avait distingué sous le bras de l'élève les tranches rouges et la couverture de toile grise.

Il ajouta en prenant le cahier :

— Je viens justement d'avoir à votre sujet un entretien avec M. Lecleck... Oh, mais, qu'est-ce que je vois? Des vers? Des vers de vous? *Sainte-Hélène!* Tiens! Tiens!

Il s'était rapproché de la grosse lanterne à réflecteur, accrochée près de la porte par où communiquaient les deux cours. Le poème ne le fit point sourire, il le lut jusqu'au bout avec un profond sérieux. Ces strophes étaient suivies de cinq pages d'alexandrins intitulés *Les ruines de Picquigny*. Le Père les parcourut du regard, referma le cahier, le tendit à Feuvée, détourna la tête et il se fit entre le prêtre et l'élève un court silence. Feuvée s'était attendu à de l'ironie, à des critiques, et le visage du

Père n'exprimait que de l'étonnement et de l'indécision.

— Je ne savais pas que vous fissiez des vers, dit enfin le jésuite.

Et changeant de ton :

— Oui, j'ai parlé de vous à M. Lecleck...

M. Lecleck, prêtre séculier, exerçait au collège de la Providence les fonctions de professeur de solfège, d'organiste et de maître de chapelle, il dirigeait la tribune. Il était au collège ce que le Père de Maulny était à l'Ecole apostolique, il avait la haute main sur la musique.

— M. Lecleck se plaignant de ne pas avoir un baryton convenable pour l'oratorio de Noël, je lui ai proposé de vous mettre à sa disposition. Cela ne vous déplairait pas, je suppose, de chanter à la chapelle du collège?

Mais avant de vous envoyer à M. Lecleck pour qu'il vous entende, nous aurons besoin de la permission du P. Pétrus et peut-être de celle du P. Recteur. Le P. Recteur, je m'en charge. Je suis moins sûr du P. Pétrus... Qu'a-t-il dit de vos vers? Qu'est-ce qui vous a amené à les lui montrer?

Feuvée mit le Père au courant de ce qui s'était passé.

— Le P. Pétrus a eu raison de vous infliger cet affront public; vous ne prenez pas assez de soin de vos affaires. Je crois vous connaître. De votre part, c'est moins de l'indolence ou de la paresse qu'une sorte d'inaptitude à vous appliquer aux choses terre à terre. Il en est de votre pupitre comme de vos chaussures : toujours mal cirées! Corrigez-vous, je vous en prie! Le P. Pétrus va me parler de vous et ce ne sera pas pour me féliciter de mon pénitent. Je ne pourrai qu'abonder dans son sens. Une des premières qualités d'un jésuite est la tenue. Puisque vous ambitionnez d'entrer au noviciat, il faut vous réformer sur ce chapitre. Quant à vos vers, nous en recauserons... Consentiriez-vous à me les laisser?

— Oh! oui, mon Père! Mais je sais qu'ils ne sont pas bons...

— Ne faites pas le faux modeste, Feuvée.

— Mon Père, est-ce vrai, ce que m'a dit le Père Pétrus : que vous avez été poète?

A la lumière de la lanterne, le rhétoricien vit se troubler le visage de son confesseur.

— Le P. Pétrus ne sait pas, Feuvée... Le P. Pétrus est un saint... J'emporte votre cahier... Bonsoir, mon enfant!

— Bonsoir, mon Père! répondit le jeune homme, décontenancé.

De retour dans sa cellule, le prêtre s'agenouilla sous une gravure du Sacré-Cœur encadrée d'une baguette de bois noir, et d'un élan rapide se mit en présence de Dieu. La question se posait pour lui de savoir s'il encouragerait ou non Feuvée à faire des vers. Il était encore temps d'obtenir à peu de frais un sacrifice qui risquerait de devenir plus tard très douloureux. Il le savait par expérience, il avait passé par là! Ç'avait été pour lui, durant ses quatre années de théologie faites à la maison de Jersey, une véritable agonie dont il ne se souvenait encore qu'en tremblant. Cette vie sensible, cette vie de l'imagination, cette vie de l'art à laquelle il se sentait appelé, cette éloquence, cette chaleur des mots, ce chant qui se formait en lui et débordait de son cœur au moindre prétexte, comment les concilier avec la pratique parfaite du renoncement? Comment être poète avec toute la liberté de comportement intellectuel et moral que le mot implique, sans sortir du retranchement nécessaire, sans enfreindre jamais la règle de discipline, de surveillance et d'austérité? Comment développer, alimenter les facultés sensibles que Dieu lui avait départies afin qu'il les utilisât pour sa plus grande gloire, et en même temps refréner jalousement ses impressions, imposer à ses sens une macération de tous les instants? L'esprit apostolique n'était pas incompatible avec la culture des dons littéraires, parfois même il la demandait, l'exigeait, mais c'était dans des cas bien rares, et qu'il était donc difficile d'y garder une parfaite modération, cette condition essentielle de la sainteté! Combien cette modération était plus malaisée, plus pénible que la privation absolue! Imposer de continuelles limites à des curiosités, à des lectures, à des démarches, à des méditations, à des rêveries, à des critiques qu'on sait légitimes, puisque commandées en leur principe par le service de

Dieu, quelle épuisante gymnastique pour l'âme! Quelle courbature, quel exténuement, quel risque incessant de relâchement et de chute! Ah! le sacrifice complet était mille fois préférable! Oui, mais alors, accordée aux conseils de son P. Spirituel, une autre voix s'élevait dans la conscience du P. de Maulny. Si le sacrifice complet, le refoulement définitif lui paraissait préférable, n'était-ce pas parce qu'il le trouvait plus facile? De ce fait, n'était-il pas moins méritoire? Ces facultés qu'on méprise peut-être à tort, n'ont-elles pas l'avantage d'augmenter notre capacité de souffrir, nos possibilités de perfectionnement et de sanctification, nos chances de salut? Ne rendent-elles pas plus douloureux notre contact avec les petits devoirs quotidiens, d'autant plus importants qu'ils sont plus médiocres et plus humbles? Une des tentations auxquelles le Père avait été le plus gravement exposé en ce temps-là, ç'avait été de reprocher à Dieu les faveurs dont il comblait, dans l'ordre de la sensibilité artistique comme dans celui de l'intelligence, tant de méchants dont, avec tant de réelles beautés, les œuvres charriaient tant de blasphèmes! Et pendant ce temps Dieu laissait les siens dans un affreux sentiment d'impuissance, submergés, anéantis pas ce déluge d'œuvres élaborées en haine de Lui, et pourtant triomphantes et rayonnantes à jamais, puisqu'elles participaient de ce qu'il y a de divin dans le génie des hommes! Cette tentation-là où entrait le vertige du plus épouvantable péché, le P. de Maulny avait dû lutter de longs mois pour la vaincre. Il n'y était parvenu qu'à la fin de la plus douloureuse retraite qu'il eût suivie depuis son entrée au noviciat. Un jour, à bout de courage, il avait demandé qu'on l'envoyât aux missions.

— Votre vocation particulière requiert le plein exercice de vos talents, lui avait répondu le P. Spirituel. Dieu a de puissants et habiles ennemis; il lui faut de puissants et habiles défenseurs. En Chine, vous feriez moins de bien qu'ici.

Ordonné prêtre, le P. de Maulny s'était résigné dans un grand calme à s'en remettre aux lumières de ses supérieurs. Après une quatrième année de théologie, il avait

été renvoyé comme professeur de littérature au juvénat de Saint-Acheul où il avait exercé pendant trois ans avant ses études de théologie. En compensation, et pour expier ce sort trop doux, il avait offert à Dieu le sacrifice de cette verve poétique qui lui avait valu des succès flatteurs à l'occasion des fêtes et des séances théâtrales et académiques. Amère privation durant les premiers temps! Il lui semblait qu'au fond de lui une âme étrangère, qui était toute amour et toute joie, continuait à vouloir chanter. Et puis, peu à peu, cette autre âme, plus ardente et plus libre, s'était tue, comme étouffée!

Ayant achevé son oraison, il baisa le Christ de cuivre qui ne quittait pas la tablette de son prie-Dieu, se releva pour aller s'asseoir à sa table de bois noir, frotta une allumette, alluma sa lampe et dans un geste machinal de correcteur de copies, ayant débouché sa petite bouteille d'encre rouge, il commença la lecture du cahier gris.

CHAPITRE II

Le lendemain était un mardi, jour de promenade. Le mardi et le vendredi, après le déjeuner, les élèves de l'Ecole, revêtus d'une pèlerine à capuchon et coiffés de la casquette à bandeau de velours bleu que Feuvée bosselait de façon si scandaleuse, se formaient par rangs de trois, les petits de la classe de sixième en tête, les philosophes les derniers, dans une troisième cour donnant, par la porte cochère d'un vieil hôtel du XVIIIe siècle, sur la rue de Beauvais et, conduits par les deux réglementaires, se dirigeaient vers la campagne. En ville, la consigne était d'observer le silence et de prêter le moins d'attention possible à tout ce qui pouvait frapper la vue, étalages, affiches, statues, passants et passantes, incidents de la circulation. Bien qu'il ne fût pas obligatoire de tenir les yeux baissés, les élèves les plus pieux adoptaient ce parti; les autres gardaient une attitude presque aussi édifiante, détournant rarement la tête et marchant d'un pas égal. Loin de se faire remarquer par les éclats de rire, et les brusques écarts dont s'accompagne toujours une troupe de collé-

giens, la petite colonne des apostoliques se signalait par son silence, son bon ordre, son rigoureux alignement. Rien qu'à les voir défiler, on avait l'impression d'enfants marqués par une destinée d'exception. Parfois, ils allaient jouer sur la contrescarpe de la citadelle. Le plus souvent, ils gagnaient ces vastes plateaux qui dominent les marécages de la Somme. Sur des routes rectilignes bordées de peupliers mélancoliques et séparant d'immenses étendues de labour, ils allaient, ils allaient dans le vent ou dans la brume, le long des ornières boueuses, croisant des carrioles cahoteuses ou de grands chariots chargés de fumier, aux roues encroûtées de glaise. Le froid rougissait les nez et les oreilles, les cache-nez étaient interdits, les gants aussi, et si, sous la pèlerine, le réglementaire s'apercevait que vous teniez les mains dans les poches, il vous en faisait reproche comme d'une défaillance indigne d'un futur martyr.

Ce mardi-là, Feuvée se trouva encadré dans la colonne par Schmitt et Ollivier. Jusqu'à l'extrémité du faubourg de Beauvais, ils n'échangèrent que quelques mots, mais quand les maisonnettes de brique aux toits d'ardoise s'espacèrent, découvrant la plaine et son horizon livide sur lequel des raffineries, des distilleries, des fabriques d'engrais, dressaient leurs hautes cheminées, Schmitt ouvrit la conversation en tirant de sa poche une lettre reçue de son ancien professeur de quatrième, actuellement à Chandernagor où il enseignait la philosophie à de jeunes Anglais et à de jeunes Indiens de bonne famille. Il lut cette lettre à Ollivier et à Feuvée qui ne l'écouta que d'une oreille distraite, absorbé qu'il était par les strophes de *Sainte-Hélène* qu'il refaisait de mémoire, vers par vers, car il s'était aperçu qu'elles abondaient en imperfections et se proposait d'en soumettre au P. de Maulny une version meilleure. Soudain il se sentit touché au bras; c'était Krankenfuss, venu du dernier rang pour lui parler.

Krankenfuss était, depuis l'été précédent, l'ange gardien de Feuvée. Il avait la mission de l'observer, de le surveiller discrètement et d'avoir tous les dimanches avec lui un entretien d'un quart d'heure portant sur ses défauts

dominants. A vrai dire, Krankenfuss n'apportait qu'un zèle des plus tièdes à tenir ce rôle pour lequel le qualifiaient cependant les trois ans qu'il avait de plus que Feuvée. Avec son air de maturité précoce, c'était un étrange garçon, au sourire aigu et triste, dont les cheveux crépelés et le long nez, joints à son nom, le faisaient soupçonner d'être juif. Il était originaire de Metz. A son propos, il arrivait qu'on discutât à mi-voix le point de savoir si les Juifs étaient admis dans la Compagnie de Jésus. Les uns tenaient que non, les autres que si et s'appuyaient sur l'exemple du Père Ratisbonne, mais personne n'aurait osé poser la question à Krankenfuss. Il ne cachait pas son intention d'entrer au noviciat de Saint-Acheul où de temps en temps le P. Pétrus lui donnait la permission d'aller rendre visite à d'anciens apostoliques. En dépit de son sourire sceptique et de son allure détachée, la piété de Krankenfuss était vive, surtout à l'égard de la Sainte-Vierge : elle édifiait les congréganistes eux-mêmes et lui avait valu d'être nommé au commencement de l'année scolaire leur préfet.

— Le P. Pétrus m'a parlé de vous, il m'a fait des reproches, dit-il à Feuvée. Il paraît que je ne suis pas assez sévère. Il tient absolument à ce que je jette tous les jours un regard dans votre pupitre. Cela m'ennuie. Ne croyez-vous pas que votre intérêt serait de choisir un autre ange gardien? Que penseriez-vous de Waldmetz?

— Non, dit Feuvée, pour rien au monde je ne voudrais de Waldmetz! Il me déteste.

— Vous vous trompez, Waldmetz ne demanderait qu'à vous témoigner de l'amitié, mais il a la passion de la discipline et vous représentez pour lui l'insubordination, la révolte... Il y aurait aussi Becquaing.

Becquaing était un autre philosophe, très pieux lui aussi, dont le fort accent roubaisien, l'air dégingandé et le visage constellé de boutons prêtaient à rire. Il ne passait pas pour un aigle. Son nom amena une moue sur les lèvres de Feuvée. Krankenfuss n'insista pas.

— Il paraît que vous faites des vers, ajouta-t-il, le le P. Pétrus les a trouvés bons.

— Je les ai remis au P. de Maulny, dit Feuvée. Quand il me les aura rendus, je vous les montrerai, mais vous serez déçu...

— Le P. Pétrus aime surtout ceux que vous avez faits sur les ruines de Picquigny. Je serais content d'en avoir une copie.

— Je vous les copierai.

— Merci, dit le préfet de congrégation, et si vous voulez me faire plaisir, ne m'obligez pas à m'occuper de votre pupitre. Maintenez-le en ordre sans moi! Et puis, faites-vous donc couper les cheveux! Autre chose encore : le P. Pétrus s'est demandé pourquoi vous n'êtes pas de la Congrégation. Il m'a demandé mon avis à ce sujet. Naturellement, je lui ai répondu que, pour ma part, je serais ravi que vous fussiez des nôtres et que je croyais pouvoir me porter garant de votre désir de mériter cette marque de confiance. Est-ce bien cela qu'il fallait dire?

— Oui, répondit lâchement Feuvée que désolait la perspective d'être astreint à plus de rigueur, à plus de dépouillement, à plus de piété.

Tout ce qu'on exigeait de lui dans ce sens dépassait déjà tellement ses forces!

Quand il rejoignit Schmitt et Ollivier, ceux-ci étaient engagés dans une discussion sur les mérites comparés de la Compagnie de Jésus et de l'Ordre des Frères Prêcheurs auquel Ollivier se destinait, les préférant aux Jésuites à cause de la vie de chœur, de la liturgie, des prières en commun qu'ignorent les disciples de saint Ignace et qui, sans constituer d'empêchement à l'apostolat, sont d'un si grand secours pour les âmes.

— Pour les âmes faibles, fit Schmitt avec véhémence.

— Il se peut, répliqua l'humaniste; je ne voudrais pas me donner pour plus fort que je ne suis. J'ai besoin de me sentir soutenu, encadré, réchauffé, par le contact de mes semblables. Ici, à l'Ecole apostolique, je trouve qu'on est un peu seul. Qu'en pensez-vous, Feuvée, vous qui avez été au séminaire?

Au petit séminaire de N.-D. de Liesse où, avant d'entrer à l'Ecole apostolique, Feuvée avait fait ses classes de

grammaire, régnait un tout autre esprit. Il s'agissait là-bas de former, non des religieux et des missionnaires, mais des prêtres diocésains. Sa mère l'y avait mis quand, obligée de le retirer du lycée où il était externe, elle avait dû elle-même quitter Saint-Quentin pour aller gagner sa vie à Paris. M. Feuvée possédait une fabrique de broderie genre Saint-Gall, fondée par son beau-père. L'affaire avait périclité, la ruine était venue et M. Feuvée était mort d'humiliation et de chagrin. Son visage commençait à s'estomper dans la mémoire de son fils, mais celui-ci gardait des souvenirs de linge fin, de chocolat crémeux, de chambres tièdes, de visages rieurs, de réunions de famille encombrées de friandises et de jouets. A N.-D. de Liesse, parmi des fils d'agriculteurs et de petits artisans, son épreuve s'était trouvée adoucie du fait que sa mère, après un infructueux essai d'établissement dans la capitale, était venue habiter une petite maison proche de l'église. La cure était tenue par des jésuites. Au bout de trois ans, sur la recommandation de la supérieure du couvent où elle avait été élevée, Mme Feuvée avait enfin trouvé à Paris une situation à sa convenance : la direction d'une maison d'objets de piété, rue Saint-Sulpice. A la même époque, Guillaume achevait sa cinquième au séminaire et la question se posait de savoir s'il irait poursuivre ses études à Soissons, au séminaire Saint-Léger. C'est alors qu'était intervenu le P. d'Erlincourt, attaché à la petite communauté des jésuites de Liesse, mais souvent en voyage et presque toujours occupé à prêcher des retraites, des avents, des carêmes, religieux d'une grande distinction et que Mme Feuvée admirait beaucoup. N'ayant pu en raison de ses fréquentes absences le prendre comme directeur, elle se rattrapait lorsqu'il était à Liesse; le voisinage de la petite maison et de la cure dont, de sa fenêtre, la pieuse femme surveillait aisément la porte, facilitait leurs entrevues. Comment naquit dans l'esprit du Père le projet d'envoyer Guillaume à l'Ecole apostolique? Il est certain que Mme Feuvée connaissait mal les vraies inclinations de son fils; l'enfant se livrait peu. Au surplus, l'éducation du séminaire ne laissait pas d'être assez rus-

tique. Enfin, le mince capital que Mme Feuvée avait sauvé s'épuisait. Bien que la pension du séminaire ne fût pas coûteuse, le peu qu'elle coûtait était encore trop. Comment assurer à Guillaume la continuation de ses études? Sa mère s'ouvrit de ses inquiétudes au P. d'Erlincourt à qui vint l'idée de faire admettre l'enfant à l'Ecole apostolique. Là, plus de trimestres à verser, et quant à l'éducation, la réputation des jésuites n'était plus à faire! Au lieu d'être curé, Guillaume ferait de la prédication, c'était plus relevé! Si les Jésuites de Liesse avaient vécu en bonne intelligence avec le séminaire, le P. d'Erlincourt aurait sans doute pris la précaution de questionner le directeur de cet établissement sur les probabilités de vocation offertes par Guillaume, mais la cure et le séminaire s'ignoraient. Du reste, le Père eût-il osé avouer aux prêtres d'en face son intention de leur prendre un de leurs meilleurs élèves? Pendant les vacances, Guillaume avait servi plusieurs fois la messe au P. d'Erlincourt et l'avait favorablement impressionné par ses allures d'enfant sage. Le religieux n'éprouva pas le besoin d'en savoir plus sur son compte. Ayant, avec de suffisantes garanties, trouvé une recrue possible pour la Compagnie et orienté une vocation que rien ne paraissait démentir, il s'en rapportait pour l'avenir aux Pères d'Amiens.

On raconte que le fondateur des Ecoles apostoliques, le P. de Foresta, d'une santé trop délicate pour se dévouer en personne à l'apostolat lointain, chercha un dédommagement à son inaction en créant une œuvre dont le but était de recruter des missionnaires.

Allez, s'écrie le prophète Isaïe, passez jusqu'à ces contrées lointaines qui m'attendent! Elevez mon étendard devant les peuples! J'enverrai, dit le Seigneur, ceux que j'ai choisis aux nations qui sont au delà des mers. Ils lanceront les traits ardents de leur parole vers l'Afrique, la Lydie, la Grèce, l'Italie, vers les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont point entendu parler de Moi, qui n'ont point eu Ma gloire, et ils annonceront Ma loi aux nations.

A la vérité, depuis l'institution des séminaires dioce-

sains, des séminaires affectés à la formation du clergé missionnaire existaient déjà : le Séminaire Anglais, le Séminaire Américain, le Séminaire Germanique, fondé à Rome par saint Ignace, le Séminaire de Sainte-Foi, fondé à Goa par saint François-Xavier, le Séminaire des Missions étrangères, fondé par le P. de Rhodes et le P. Bagot. Pourtant, le manque de missionnaires se faisant de plus en plus sentir, soit que les jeunes gens riches refusassent d'entendre l'appel de Dieu, soit que les pauvres qui n'eussent pas demandé mieux que d'obéir à la vocation ne fussent pas en état d'acquérir l'instruction nécessaire, le projet prit la forme d'écoles spéciales où des sujets, visiblement appelés par Dieu, recevraient la formation convenable sans qu'il en coutât à leur famille. La première de ces écoles s'ouvrit à Avignon, en 1865. Quatre années plus tard, elle comptait déjà une soixantaine d'élèves. Les demandes d'admission lui arrivaient de tous côtés. De pieux fidèles lui envoyaient de l'argent, des vêtements, des vivres. En 1869, une seconde Ecole fut créée à Amiens, une autre l'année suivante à Poitiers, puis à Bordeaux, à Dôle, à Turnhout, près d'Anvers, à Monaco.

A l'Ecole d'Amiens, Guillaume Feuvée souffrait beaucoup d'être traité en enfant de pauvre. La discipline de l'Ecole était dure, d'autant plus qu'elle était assurée par les élèves eux-mêmes et que le moindre relâchement eût dans ces conditions risqué de dégénérer en dérèglement. D'origine alsacienne pour la plupart, les « apostos » n'étaient pas pour Feuvée des camarades plus affinés que les petits Picards du séminaire, loin de là ! Chaleureusement recommandée par le P. d'Erlincourt, Mme Feuvée, il est vrai, avait pour son fils et pour elle arraché au P. Pétrus quelques faveurs : elle venait voir Guillaume presque tous les mois, et l'on se rendra compte de l'importance d'une pareille entorse au règlement lorsqu'on saura que certains apostoliques, surtout de ceux qui venaient d'Alsace, vivaient toutes leurs années d'école sans revoir une seule fois leur famille, leurs vacances se passant à la maison de campagne des jésuites, à Montières. Mme Feuvée avait demandé en vain que Guillaume lui fût rendu pour les mois

d'août et de septembre. Un autre privilège lui avait été refusé : celui de l'habiller à ses frais. Elle avait dû se résigner à ce que son fils fût, comme elle disait, « fagoté » sur le même modèle que les autres « apostos ». Elle n'avait obtenu gain de cause que pour le linge, la casquette et les chaussures.

Reconnu exceptionnellement avancé en latin et en grec, Feuvée avait sauté la quatrième. En troisième et en humanités, il s'était tenu au premier rang de la classe. Son année de rhétorique ne s'annonçait pas moins brillante, encore qu'un élève du collège, Hubert d'Arnery, qui se destinait à Saint-Cyr, se fût révélé un émule plus dangereux que ceux avec lesquels Feuvée s'était affronté depuis deux ans. En humanités, son professeur avait insisté pour que, contre l'usage de l'Ecole, il fût admis à l'Académie et participât aux séances littéraires de la grande salle. Feuvée n'était donc pas un « aposto » de strict modèle; par quelques petites particularités auxquelles on joindra le choix que tout récemment le P. de Maulny avait fait de lui pour chanter seul à la chapelle, il échappait à l'anonymat et au nivellement. D'où l'antipathie vigilante que lui marquait Waldmetz et une secrète délectation que l'incident du pupitre avait éveillée dans certains cœurs. Les « apostos » étaient dans leur immense majorité des enfants pieux et appliqués, et il y en avait parmi eux d'une réelle supériorité de caractère, mais l'envie, mais toutes les mesquineries qu'engendre la vie de communauté ne leur étaient pas plus épargnées qu'à leurs aînés, les religieux, jésuites et autres, plus avancés dans les voies de la perfection.

A Ollivier, qui lui avait demandé s'il ne se sentait pas plus seul à l'Ecole qu'au séminaire, Feuvée répondit qu'il lui était difficile d'avoir une opinion sur ce point, puisque, durant les trois années qu'il avait vécues à N.-D. de Liesse, il avait vu sa mère régulièrement tous les dimanches, parfois même en semaine, sans compter les vacances. Le fait que sa mère habitait à quelque cent mètres du séminaire lui avait rendu l'internat sensiblement plus doux qu'aux autres.

— Beaucoup plus doux qu'ici, ajouta-t-il.

Mais Schmitt s'écria :

— Qu'est-ce que c'est que ce sentiment de solitude dont vous vous plaignez, Ollivier, sinon le regret de ces affections charnelles auxquelles il nous est enjoint de renoncer par notre Père saint Ignace?

Ni Ollivier, ni Feuvée n'avaient lu les règles de la Compagnie de Jésus. Schmitt qui en possédait un exemplaire ancien, daté de 1610, leur promit de le leur prêter. La Compagnie n'avait pas de plus fervent apologiste. Le P. Pétrus lui-même souriait de l'entendre et le mettait en garde contre des désillusions trop probables. La vie de jésuite avait ses réalités, ses médiocrités, auxquelles il devait s'attendre sous peine d'un désenchantement qui mettrait sa foi et sa vocation à rude épreuve. Ainsi grondé, Schmitt se taisait et une expression d'enfant puni se répandait sur son visage rougeoyant et rebondi, qui contrastait de façon comique avec sa carrure de lutteur.

Au bout d'une heure environ, ayant atteint Dury, village isolé comme une île au milieu d'un océan de terres noires, on reforma les rangs et l'on pénétra dans l'église pour y réciter une dizaine de chapelet. Comme la petite colonne rentrait en ville, à la tombée du jour, elle rencontra la première division du collège, dont elle aurait barré la route si le second règlementaire marchant à la hauteur du premier rang, avec les petits, n'eût jugé bon de lui céder le pas : les « apostos » s'arrêtèrent pour laisser passer les collégiens qu'accompagnait leur surveillant, le P. Riquois, un ancien lieutenant de cuirassiers, réputé pour l'entrain qu'il apportait en récréation. A cet instant, il se mit à pleuvoir. Quelques-uns des collégiens ouvrirent leur parapluie. Ils n'avaient pas de pèlerine comme les « apostos »; ils portaient d'élégants pardessus bleus qui faisaient rêver Feuvée. Ah! comme il avait honte de sa pèlerine grossière et de ses brodequins à crochets!

Tandis que les derniers collégiens défilaient, il aperçut Hubert d'Arnery qui le cherchait du regard.

— Bonjour, Feuvée! Comment vas-tu?

Ce tutoiement, venu d'un élève du collège, fit dresser

l'oreille à Waldmetz. D'Arnery avait toujours tutoyé Feuvée dans les rares occasions où ils avaient pu causer tête à tête. C'était de sa part un signe d'estime, d'amitié, de courtoisie aussi, il entendait marquer par là qu'il ne le considérait pas comme d'une essence inférieure bien qu'il fût pauvre, et qu'il entendait le traiter en égal.

— Merci, d'Arnery! Et toi?

— Merci! A demain!

Au même moment, le P. de Maulny et le P. Pétrus avaient dans la chambre de celui-ci un entretien au sujet de Feuvée. Assis à sa table, le P. Pétrus se tenait retourné vers son visiteur et, le coude appuyé à sa chaise, dans une pose qui le faisait paraître encore plus bossu, il ne bougeait que pour rajuster de temps à autre ses lunettes sur son long nez. Le P. de Maulny était debout, les mains enfoncées au plus profond de ses manches, sous son camail. Leurs propos étaient empreints de circonspection et de douceur. Cependant le vieux manœuvrier des âmes qu'était le P. directeur n'abandonnait jamais rien de sa fermeté. Tout l'effort de son perfectionnement intérieur, depuis sa jeunesse, avait tendu vers la réalisation de ce qu'un grand moraliste jésuite appelle « l'incompréhensible familiarité de Dieu avec les âmes pures ». A cinquante ans, il avait enfin le sentiment d'y être parvenu, l'inspiration divine était devenue en lui, pour ce qui concernait ses responsabilités de directeur, une sorte de faculté supplémentaire toujours prête à intervenir. Aussi le péché dont il ressentait le plus constamment la menace était-il d'orgueil. Il appelait une humiliation éclatante qui l'eût abaissé à ses propres yeux et à ceux d'autrui. Hélas! Dieu s'obstinait à lui refuser cette grâce!

Le P. de Maulny venait de lui exposer son désir de prêter Feuvée à M. Lecleck pour la messe de minuit.

— Je n'ai aucune compétence, répondit le P. Pétrus, je ne puis juger que sur une impression, mais dans les accents de cet enfant je ne reconnais pas d'élan, de ferveur, son chant n'est pas une prière... Oh! je puis me tromper...

C'était vrai, la voix de Feuvée était agréable, il avait

l'oreille juste, mais sur ses lèvres les paroles des cantiques semblaient perdre leur sens, ce qui s'expliquait en partie, ainsi que le craignait le P. Pétrus, par la tiédeur de sa dévotion. Une autre raison en était qu'accentuer davantage son chant eût été pour lui se livrer, s'extérioriser, à quoi sa nature se refusait. Seulement, ni le P. de Maulny, ni le P. Pétrus n'étaient, pour s'en rendre compte, assez avancés dans la connaissance de cette âme timide et incertaine et qui, à seize ans passés, n'avait encore trouvé ni sa tendance ni sa forme.

Le P. de Maulny tenta de disculper Feuvée en arguant de l'excès d'expression que le chant avait souvent dans les chapelles de la Compagnie et qui le faisait comparer à de la musique de théâtre. Le *recto tono* du chant monastique s'accordait mieux avec la prière.

— En tout cas, reprit le P. Directeur, l'utilisation de Feuvée par la tribune du collège n'intéresse pas seulement l'Ecole. J'en référerai au P. Recteur, et je n'oublierai pas les nombreuses dérogations dont bénéficie déjà ce garçon. Il s'exhibe à la grande salle, il sort en ville avec sa mère, il porte du linge à lui. Et tenez, savez-vous ce que Mme Feuvée m'écrivait encore la semaine dernière?

Le Directeur ouvrit un tiroir et y prit une lettre qu'il parcourut rapidement des yeux comme pour rafraîchir sa mémoire :

— Mme Feuvée me dit qu'elle se propose d'offrir à son fils, pour ses étrennes, une montre en or qui lui vient de famille, et elle me demande si son cher Guillaume sera autorisé à se servir de cette montre! Que voulez-vous! J'ai bien été obligé de lui répondre non, à cette excellente dame!

La lettre remise dans le tiroir, le P. Pétrus allait parler au P. de Maulny du cahier de toile grise à tranches rouges, quand se fit entendre dans l'escalier le bruit des élèves qui, revenus de promenade, montaient aux dortoirs.

Un coup fut frappé à la porte. C'était Waldmetz, avec son air faraud de petit sous-officier plein de zèle.

— Quoi de nouveau, Waldmetz? Cette promenade s'est bien passée? Où êtes-vous allés?

— Jusqu'à Dury, mon Père.

— La route n'était pas trop mauvaise?

— Assez mauvaise, si, mon Père.

— Il faut veiller à ce que tout le monde change de chaussures.

— Oui, mon Père.

— Merci, vous pouvez nous laisser.

— Mon Père, j'ai un mot à vous dire de Feuvée.

Les regards des deux prêtres se rencontrèrent.

— Comme nous traversions le boulevard, nous avons croisé la première division du collège. Un élève de rhétorique qui s'appelle, je crois, d'Arnery, a, en passant, crié à Feuvée : « Bonjour! Comment vas-tu? » Et Feuvée lui a répondu : « Merci, et toi? »

Waldmetz se tut.

— C'est tout? fit le P. Pétrus en rajustant ses lunettes sur son long nez.

— Oui, mon Père, c'est tout.

Le Directeur joignit sur sa table ses mains noueuses, aux ongles courts et mats. Le P. de Maulny n'avait pas retiré les siennes de ses manches.

— Laissez-nous, mon enfant. Je vous remercie.

Waldmetz sortit.

— Ce Feuvée! soupira le P. Pétrus en hochant la tête. Il nous donne bien du mal! A propos, P. de Maulny, vous avez lu ses vers? Comment les trouvez-vous?

— Certainement dignes d'intérêt.

— Il a lu vos *Chefs-d'œuvre de la poésie romantique!* Mais ceci vous regarde au premier chef. Si vous estimez que Feuvée a des dons, je m'en voudrais d'étouffer dans l'œuf l'avenir d'un futur P. Longhaye!

Le P. Longhaye, critique et dramaturge célèbre dans la Compagnie, avait été professeur de juvénat du P. de Maulny.

— Toutefois, poursuivit le P. Pétrus je ne pourrais pas garder ici un enfant qui, de toute évidence, n'aurait pas la vocation religieuse. Nous avons peut-être besoin de vrais poètes, je ne sais, mais nous avons plus encore besoin de missionnaires. Son sonnet intitulé *Tristesse* m'a

effrayé par son pessimisme. Il me paraît difficile que l'auteur de vers aussi désespérés ait l'étoffe d'un prêtre. Je vous demande donc de faire tout ce qu'il sera en votre pouvoir pour obtenir qu'il se sente avec vous en confiance et vous fasse apparaître ce qu'il a de bon... et de moins bon. Il existe entre vous et lui un terrain d'entente tout trouvé : la poésie. Son intérêt est que vous en usiez pour entrer plus avant dans son intimité et vous rendre compte de ses vraies dispositions. Si je ne m'en rapportais qu'à mes impressions personnelles, je l'aurais déjà renvoyé l'année dernière, mais le P. Lourmat, son ancien directeur, m'a conseillé de ne rien brusquer. Et puis le P. d'Erlincourt s'est montré tellement désireux de le voir persévérer! Le P. d'Erlincourt a pour Mme Feuvée beaucoup d'estime et d'attachement... Je m'en rapporte à vous, Père de Maulny, tout en me permettant d'attirer votre réflexion sur un point : un bon moyen de stimuler la piété de Feuvée, de déterminer de sa part une réaction décisive, ne serait-il pas de faire de lui un congréganiste? Pensez-y, voulez-vous?

Ils se firent une inclination de la tête et se séparèrent en se souhaitant le bonsoir.

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTERATURE

Edouard Dujardin : *Trois Poèmes en prose mêlés de vers,* Librairie Messein. — Edouard Dujardin : *Mallarmé par un des siens,* Messein. — Gustave Kahn : *Les Origines du Symbolisme,* Messein. — Aristide Marie : *La Forêt Symboliste, Esprits et Visages,* Firmin-Didot. — Eugène Montfort : *La véritable histoire de Louise Lalanne ou le poète d' « Alcools » travesti en femme,* Les Marges.

En l'année 1936 où tant de catastrophes fondent sur les hommes, où l'avenir, au dire de beaucoup, se présente lourd de terribles menaces, on a fêté, cependant, le cinquantenaire du symbolisme. Il faut se réjouir qu'en ces temps accablés, il y ait encore quelques hommes qui aient assez de ferveur et de courage pour songer à autre chose qu'aux réalités implacables de l'instant. Et Dieu sait la manière dont elles s'imposent à nous les réalités de l'instant que nous traversons!

M. Edouard Dujardin fut « l'une des figures marquantes de la brigade symboliste », nous dit M. Jean Cassou dans les pages riches de suc où il nous présente **Trois poèmes en prose mêlés de vers** qui furent publiés par M. Edouard Dujardin en 1886, 1888 et 1892. M. Jean Cassou, dès qu'il s'agit du symbolisme, voit se poser le problème de son langage qu'il définit curieusement « une sorte d'argot quintessencié » et qui correspond à une tendance qui reparaît de temps en temps dans l'histoire des littératures. Les tentatives symbolistes du côté de la langue procèdent de plusieurs raisons qui ne sont pas toutes condamnables. La plupart du temps, ces recherches tombèrent dans un visible excès. Au fond, l'écrivain symboliste fut amené trop souvent par son désintéressement même à supprimer trop complètement de son

esprit l'image du lecteur éventuel. A trop pratiquer cette vertu de pur artiste, il se priva d'un frein au goût de raffiner, qu'on ne peut abandonner tout à fait. Convenons que la littérature d'aujourd'hui tend plutôt vers l'excès contraire. Les proses de M. Edouard Dujardin méritent de rester comme un des plus significatifs témoignages d'une époque bien curieuse et qui mérite la sympathie, même dans ses méprises. « Ces proses subtiles, frissonnantes, semées de soupirs et de trouvailles » nous dit M. Jean Cassou de façon fort juste. Des sentiments complexes, diaprés et délicats soutiennent ces proses aux harmonies riches et nuancées. Pour les goûter, il faut les aborder avec une âme en état de grâce qui écoute chanter les mots et s'attarde avec délices parmi les floraisons bigarrées de sensations. La prose consacrée *A la gloire d'Antonia* nous dit de cette jeune fille qu'elle est une âme « d'une préciosité suprême, répugnant aux banales expansions », une âme qui n'est point ange, ni astre, ni rose, « mais exotique floraison de subtils marécages aux haleines subtiles »... La langue est en harmonie avec cette âme, on ne saurait mieux dire. En vérité, document très curieux, l'un des plus curieux même sur une très curieuse époque.

« Ô vous plus royalement belle qu'aucune songée jamais. » Ainsi M. Edouard Dujardin abordait-il cette Antonia sur qui tremblent des reflets de l'Hérodiade mallarméenne et cette phrase elle-même possède une résonance mallarméenne. De fait, M. Edouard Dujardin fut un fervent disciple de Mallarmé. Cette pieuse vénération, il ne l'a jamais reniée, il la garde comme une suprême raison de vivre. Dans la dédicace de **Mallarmé par un des Siens,** il lui attribue « la suprême intelligence avec la suprême bonté » ! Il ne voit pas seulement en lui le poète unique, mais celui qui lui a permis de conserver, « à travers les affres de la vie, quelque amour des choses héroïques ». Ainsi pour M. Dujardin, Mallarmé fut tout autre chose que le poète savant et subtil qui vous détourne de la vie par de merveilleuses incantations; il fut pour des âmes vivantes un maître d'héroïsme. Voilà pourquoi ses disciples le vénèrent à l'égal d'un « fondateur de religions ».

Tout dernièrement je feuilletais le *Racine* de Jules Lemaître et je tombai sur les pages d'ailleurs fort plaisantes où il pré-

sente les Messieurs de Port-Royal qui servirent de maîtres au jeune Racine. A propos de l'un des plus singuliers, M. Hamon, Lemaître citait quelques lignes de Sainte-Beuve sur le personnage : « Il avait le don de la spiritualité morale, le sens des emblèmes » et il marchait dans le monde « comme dans une forêt enchantée, où chaque objet qu'on rencontre en recèle un autre plus vrai et cache une merveille ». — En lisant le livre de M. Dujardin sur Mallarmé, je tombe sur ces lignes : « Pour Mallarmé, les réalités n'ont d'intérêt qu'en tant qu'elles sont les signes, les symboles d'autres réalités d'un ordre supérieur, de l'ordre idéal. » Telle serait d'ailleurs « la caractéristique du symbolisme ». Ce rapprochement entre la forme d'esprit de M. Hamon de *Port-Royal* et celle de Mallarmé me paraît assez suggestif. A la suite de Remy de Gourmont, M. Dujardin met en jeu l'idéalisme philosophique que l'illustre critique appelait une vérité toute jeune, « puisqu'elle n'a qu'un siècle ». Entendons-nous. Le principe des *Correspondances* donné pour base à la poésie par Beaudelaire est une des plus vieilles inventions de l'humanité. On le considéra longtemps comme une méthode capitale de connaissance de l'Univers, — on l'abandonna par la suite comme instrument authentique de savoir et de recherche, — il persista chez les Mystiques et Beaudelaire le reprit d'une certaine manière qui, en pleine époque moderne, en fit l'agent actif d'une Révolution esthétique. Il m'est arrivé de montrer une savoureuse ironie dans le fait qu'un vieux principe de connaissance abandonné dans cet ordre ait pu retrouver par la suite une vie prodigieuse comme moyen capital de rénovation poétique. Pour M. Dujardin, la conquête durable, voire définitive du symbolisme, c'est le droit d'entrée pour la poésie « dans tous les domaines de la littérature ». Grâce au symbolisme, le droit serait acquis pour les genres les plus divers d'accueillir quand elle monte de l'âme une « bouffée de musique » ! Il y a du vrai, mais ce droit, il était arrivé à quelques prosateurs d'avant le symbolisme de le prendre tout naïvement parce que leur nature les y portait. M. Edouard Dujardin insiste sur ce point, sur cette conquête majeure du symbolisme, ce qu'il appelle « ces brusques montées de la poésie au milieu de la prose ». Si féru que soit M. Dujardin du symbolisme et de l'exemple

mallarméen, il écrit cependant des pages pertinentes sur les éléments caducs des recherches symbolistes.

Gustave Kahn qui nous a quittés, en l'année même où le symbolisme fut commémoré, réimprima à cette occasion sous le titre **Les Origines du Symbolisme,** la préface de son livre **Symbolistes et Décadents,** paru en 1900. Le problème du langage et la quête de nouveaux moyens d'expansion intéressaient vivement Gustave Kahn, et en cela il restait bien un homme des temps symbolistes : « Y aura-t-il trois langages littéraires : les vers, gardant son allure parnassienne, éternellement, sur la chute des sociétés et des empires, puis le poème en prose et la prose, ou bien le vers libre, englobant dans sa large rythmique les anciennes prosodies, voisinera-t-il avec le poème en prose baudelairien, et la prose propre? » Vous savez que le nom de Gustave Kahn reste associé au vers libre. Il nous expose dans ce livre l'histoire de ses recherches. Lui aussi se sentit, et l'un des premiers, porté vers Mallarmé et il nous conte sa première entrevue avec lui. Mallarmé lui parla de Villiers, d'Aloysius Bertrand, de Dierx et de Verlaine. « Je lui parlais de la nécessité de desserrer l'instrument, il me répondit qu'il fallait, à son sens, resserrer l'instrument jusqu'aux dernières possibilités... » Qu'ils semblent loin ces temps où la question de savoir s'il fallait desserrer ou resserrer l'instrument poétique faisait battre les cœurs dés jeunes gens dont beaucoup se consumaient sur les problèmes que l'*e* muet pose à notre poésie! Voici de M. Kahn une parole bien symboliste : « Le premier critérium, le seul, était de me satisfaire moi-même! » A noter que Gustave Kahn n'aimait pas Huysmans. Il nomme *A Rebours* « une grosse lanterne foraine » !

La Forêt symboliste, quelle est-elle? La forêt de Fontainebleau, tout simplement. M. Aristide Marie avec un ton familier et insinuant, se plaît à évoquer quelques physionomies qu'il associe au charme de la célèbre forêt. A lire ces pages qui se déroulent sur le ton d'une conversation sans apprêt, il semble qu'on voit d'illustres physionomies s'imprégner de fraîcheur sylvestre et de rosée rustique. C'est d'abord Mallarmé qui s'évoque dans sa vie agreste de Valvins et cela ne va pas sans quelques remarques judicieuses sur son art. M. Dujardin

discute subtilement sur l'effort de Mallarmé pour se passer du mot *comme!* A ce propos, M. Aristide Marie cite un mot très curieux d'une lettre de Mallarmé : « L'exclamation de M. Prud'homme : *Ce sabre est le plus beau jour de ma vie,* m'avait toujours paru infiniment grotesque; voilà quinze jours que je la trouve fort naturelle, c'est-à-dire mienne. » Qui l'eût cru que la célèbre phrase de M. Prud'homme était d'authentique forme mallarméenne! Certes il ne se doutait pas qu'en éliminant de manière si décidée et si peu préméditée le mot *comme,* il ouvrait de telles voies à une nouvelle esthétique! Elles sont bien émues les pages consacrées à Elémir Bourges, à sa tristesse, à ses déboires et à la composition de l'ample *Nef* qui, proposée à la *Revue des Deux Mondes,* fut taxée par Brunetière d'obscurité et d'incohérence! J'ai tout particulièrement goûté le chapitre consacré à M. André Billy et je le recommande à ceux qui aiment son esprit alerte, ouvert et incisif. Ils le verront à Barbizon, ami de la forêt, peut-être consolatrice d'une âme qui n'est pas sans connaître l'amertume liée au fait de voir clair dans ce qui est pour parler de façon stendhalienne. Je n'oublierai pas cette vision :

Rendu à la solitude, la copie achevée, il incline quelque peu à la mélancolie. Il aime alors s'enfoncer dans la forêt, en compagnie d'un ami, mais le plus souvent seul, avec un chien, un superbe bouvier des Flandres, fauve, énorme, tenant à la fois de l'ours et du lion. L'hiver, par la pluie ou le vent, en sabots et la cape rustique aux flancs, il s'égare parmi les broussailles, dans une illusion de vie primitive. Car plus que la sylve vernale, chère aux jeunes amants, la forêt d'hiver s'offre, confidente, aux âmes rêveuses ou désabusées.

Dans **La véritable histoire de Louise Lalanne ou le poète d'« Alcools » travesti en femme,** Eugène Montfort, qui vient de mourir, conte une assez bouffonne histoire dont Apollinaire fut le héros. Sous le pseudonyme d'une Louise Lalanne, invisible et pour cause, il se chargea aux *Marges* d'une critique de la littérature féminine. Cette Louise Lalanne avait de temps en temps la main un peu rude et maniait parfois sa férule de critique à la manière d'une matraque. N'empêche qu'on trouvait à Louise Lalanne des qualités authentiquement féminines! Elle envoya même des vers aux *Marges* et Roinard les fit dire aux Indépendants où ils eurent du succès.

La collaboration de Louise Lalanne dura jusqu'au jour où elle fut « enlevée par un officier de cavalerie », — destin dont rêvent beaucoup de jeunes femmes!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jean Lebrau : *D'une Amère Flore*, libr. Peyre, libr. du Phare. — Armand Bernier : *Le Sorcier Triste*, Corrêa. — Mélot du Dy : *Signes de Vie*, Denoël et Steele. — Gabriel-Georges Gaulier : *Les Plénitudes*, « La Caravelle ». — Note pour quelques-uns.

Des fleurs, des oiseaux, des arbres, la garrigue, l'automne et ses flammes suprêmes, un espoir tendu doucement vers le sourire assuré du printemps, des nostalgies de paysages, des lacs, des recoins de montagne, le charme éprouvé en traversant des villes, en parcourant des provinces, en franchissant la Méditerranée, des souvenirs attendris où passent avec nonchalance ou avec gaîté de frais visages et des gestes de jeunes filles attardées au bord de quelque fontaine, c'est dans son ensemble le thème sans cesse renouvelé, souple et enchanteur des poèmes de Jean Lebrau. Un peu de tristesse s'introduit, en dépit qu'il en aït, dans ces tableaux aisés de vie simple, songeuse et rustique; pour cette raison, je suppose, il dit, au titre, qu'il chante, cette fois, **D'une Amère Flore,** mais elle demeure douce à l'esprit du lecteur, alerte souvent par ses rythmes aériens et légers, tout pensifs et tout caressants. Quelque regret, peut-être, s'insinue dans ces évocations familières de la maison et du jardin de son enfance :

Rose demeure à mi-colline quelles mains
Relèvent désormais tes vertes jalousies
Quand au matin les sauges et les tanaisies
Embrument le jardin mouillé? Par les chemins

Les soirs de juin voient-ils comme aux belles années
S'amuser de baisers des enfants de quinze ans,
Jeux des oiseaux parmi les grappes du printemps?
Je vois des oiseaux morts et des grappes fanées...

Quelquefois il n'y a dans un poème de Jean Lebrau rien de plus que la notation colorée et lumineuse d'un site qui arrête au passage son attention, et l'ébauche est nette et rapide comme d'un Corot ou d'un Sisley :

D'une feuille à l'autre feuille,
Il pleut, il pleut, goutte à goutte;
Dans le bois qui se recueille,
Ecoute...

Il n'est plus douce élégie,
Confidence plus secrète,
C'est une plainte assagie,
Discrète,

Et tous ces pleurs sur la mousse
Posent de brillants silences,
Sur la mousse bleue et rousse,
Cadences...

Tout cela est transparent et pur comme l'âme de l'exquis poète et est, à bon droit, dédié « à Madame Gérard d'Houville, dans l'amitié des oiseaux et des fleurs ».

Triste, le sorcier, pourquoi triste? Le poète Armand Bernier, à qui, Belge, fut naguère attribué le Prix Verhaeren, publie sous ce titre **Le Sorcier Triste**, une suite absolument remarquable de poèmes d'introspection, conçus, si l'on veut, plus ou moins à la manière de Jules Supervielle, mais, en réalité, dégagés d'influences et fortement teintés d'une originalité saine et assurée. Le sorcier ne m'apparaît point triste qui, par le prestige de vocables dépouillés, moins choisis pour le pittoresque d'un effet extérieur que pour susciter nostalgiquement une harmonie précieuse de signification dans l'absolu, abat, par la puissance contrôlée de son verbe, la barrière des sens qui nous sépare du monde, nous situe dans le temps, nous plonge en une ambiance de vie universelle, non plus disjoints de ce qui nous entoure ou de ce qui par nous est né, mais liés par tout un jeu magique de correspondances et de rapports à l'ensemble solennel de ce qui perdure et s'éternise.

Ainsi se justifie et s'impose l'abrogation des ornements ou des supports trop apparents, l'immémoriale mesure du vers français, la rime, et autres moyens « voyants », même l'image, du moins exprimée formellement, par les pratiques habituelles. Au fond, tout cela, inconsciemment, subsiste par allusions pâlies et lointaines, sensible à des perceptions exer-

cées et subtiles, mais se nie ou se dérobe à l'analyse, peut-être même de l'enchanteur. Seul le rythme, qui n'est point un artifice, mais une nécessité ou le nœud même de structure à quoi se subordonne l'identité de l'univers, détermine et conduit le poème, et le poème n'est plus une réussite plus ou moins flatteuse, plus ou moins efficace, mais il constitue la mise en relief, à son plan, d'une nécessité, une révélation, un reflet exact où chaque chose extérieure ou interne apparaît, conditionnée à son plan.

J'ai l'impression que, moins systématiques, moins attachés à des méthodes mécaniques de répudiation et de brutale ironie que les surréalistes, des poètes tels que Jules Supervielle, et, dans le cas présent, Armand Bernier, ont écouté la leçon de Rimbaud, et, entraînés à l'exemple qu'a donné en ses bonnes heures Paul Claudel et que continue Patrice de la Tour du Pin, ils réalisent pour une part la tentative de Mallarmé dans *le Coup de Dés*... Il est bon de constater chez Armand Bernier la prédominance du vers nombré comme est le vers régulier, bien qu'il admette et, dans son intéressant essai *Destin de la Poésie* (que devrait lire quiconque est curieux des métamorphoses non tant du métier que de l'*expression* poétique), il prône le rejet de la mesure comme de la rime. Qu'importe? Un scrupule de conformité ne l'arrête pas; le poète chez lui parle avant le métricien, et plus haut :

Et voici que mes mains, calmes comme des branches,
Et voici que mes mains ont cessé d'être aveugles,
Et voici que mes mains se mettent à parler,
        Et que les choses leur répondent,
        Et que la douce pluie qui tombe
        Leur promet l'éternité.
Et voici que mes mains retrouvent la mémoire
        De ce qu'elles ont été
        D'argile et de feuillage
        Et de lumière et d'eau.
Et voici que mes mains, calmes comme des branches
        Ne font plus peur aux oiseaux.

Le poète, au surplus, modeste à l'excès, n'étale point la forfanterie familière aux novateurs. « La poésie d'aujourd'hui, — a-t-il écrit, — ne nous suffit pas parce qu'elle est

encore au stade de l'expérience. Elle cherche, elle donne des coups de sonde. Elle est souvent dupe de ses découvertes... Nous voudrions... qu'elle fasse progressivement la part plus belle aux spéculations de l'intelligence, et ensuite, pour reprendre une expression heureuse, qu'on lui rende un cœur. » Je crois qu'elle est entrée dans la bonne voie, et qu'elle tend heureusement à son but.

Signes de Vie par Mélot du Dy n'est pas un recueil d'ambition aussi haute. Ironie, désinvolture à la face des spéculations et des attitudes trop pensives et solennelles; une diction souple, de l'esprit, tant d'aisance destinée à charmer et qui, je n'en doute pas, y parvient. Des intervalles de pensive songerie :

> Suis-je encor cet enfant qui naissait pour la terre
> Et, sur le sable humide appuyant son pied nu,
> Pleurait, tremblait devant un espace inconnu?...

Il semble que le poète, déçu par quelque épreuve secrète, se méfie de ces mouvements de lyrisme désintéressé, et ait trop bien compris que ce n'est pas en s'y livrant qu'on parvient à séduire et à retenir l'attention sans la troubler.

Je crains qu'en Gabriel-Georges Gaulier, auteur du recueil intitulé **Les Plénitudes,** la plénitude du lyrisme essentiel ne soit obtenue que par la tension d'une volonté et non atteinte d'un coup par la révélation. Les images simples et parfois douloureuses, généreuses et tendres, se présentent avec plus d'aisance que d'originalité. C'est un travail d'écolier assidu et sensible; le poète apparaît un homme à qui l'on doive sa sympathie; l'originalité ou la hardiesse d'invention qui fait le poète n'est point, dans ce recueil, très marquée.

Note pour quelques-uns. — Plusieurs poètes, des lecteurs aussi, m'a-t-il été rapporté, s'étonnent que j'aie pu laisser passer un certain nombre de recueils de vers, récemment publiés, sans en rendre compte. C'est, je l'ai souvent dit, que le nombre en est considérable, et que je me trouve contraint d'en rejeter de ma chronique, et non seulement de ceux à qui je refuse toute valeur. Autant qu'il est en mon pouvoir, j'omets de préférence les ouvrages de poètes dont l'effort honorable et parfois audacieux n'aboutit pas, à mon gré, au

résultat qu'ils ont désiré, les ouvrages de poètes dont j'ai fréquemment parlé, ou de débutants incertains que j'espère toujours retrouver quand ils produiront des poèmes où leur personnalité s'affirmera. J'attends. Mais je tiens à assurer ceux qui doutent, que ce n'est nullement par mépris ou par négligence que je n'ai pu trouver le loisir de parler de poètes pour qui j'ai, je crois, à plusieurs reprises, manifesté de l'estime, ou dont les essais m'ont plus ou moins intéressé. Les livres ne cessent d'arriver, de s'entasser. Je n'ai d'autre ressource que d'offrir mes excuses à plusieurs, et notamment à MM. François Bernouard (*la Franchise Militaire*), Léon Bocquet, de qui le livre au beau titre, *la Lumière d'Hellas*, est une réédition, Paul Eluard, un maître parmi les surréalistes (*Facile*), Ivan Goll, Léon-Gabriel Gros (*Raisons de Vivre*), René Lacôte, Guy de la Vaissière, Henri de Lescoët, Wilfrid Lucas (avec son essai d'épopée *les Cavaliers de Dieu*), Alain Messiaen à qui récemment j'ai pu rendre hommage, et Jean Royère qui peut se passer de mes éloges et n'ignore pas ce que je pense de lui. Ai-je cité les noms de tous les auteurs de qui je n'ai pas parlé ou dont mes chroniques à venir ne s'occuperont pas? Non, assurément; mais je réserve la place à des décisions que l'occasion m'amènera à prendre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Monique Saint-Hélier : *Le cavalier de paille*, Grasset. — Antonine Coullet-Tessier : *Défense de vivre*, Editions Montaigne. — André Gide : *Geneviève*, Gallimard. — Jacques Decrest : *L'oiseau poignard*, Gallimard. — Raymond Escholier : *Au pays de Cantegril*, Férenczi. — Nicolas Ségur : *La fleur du mal*, Tallandier. — Alex Alexis : *Amours à Montparnasse*, Ferenczi. — Magali : *Pour devenir lady*, Tallandier.

Le cavalier de paille, par Mme Monique Saint-Hélier, fait suite à *Bois-mort*, qui fut si remarqué l'an passé. Mais peut-on parler de suite dans un récit dont l'incohérence ou l'illogisme fait, peut-être, le plus grand charme! Nous retrouvons, ici, le beau Guillaume Alerac, et le riche Jonathan Graew, qui s'est fiancé à la petite Catherine. « Beau cadeau à faire à une jeune fille », lui dit Mme Vauthier, une nuit qu'il est rentré ivre-mort. Mais d'*intrigue véritable*, et qui se développe selon une *logique* plus ou moins rigoureuse, de *sujet* même, point, dans le livre de Mme Saint-Hélier. C'est une manière de

poème, d'inspiration réaliste, mais singulièrement halluciné, et où l'auteur fait entrer tous les souvenirs, toutes les images qui la sollicitent. On la dit malade, alitée... C'est dans la fièvre, sans doute, qu'elle écrit; et, peut-être, demande-t-elle l'apaisement de celle-ci à la fraîcheur de ses visions de neige...? Il n'est que de vivre enfermé pour se faire du monde une évocation exaltée et pour imaginer féériquement la nature, avec son mystère, l'épaisseur de ses horizons ténébreux, les formes fantomatiques des êtres et des choses... Il y a, aussi, la séduction des lumineuses fêtes, qu'embellit l'absence...; l'horreur des spectacles de la souffrance; spectacles où l'on se substitue à ceux qu'elle torture... Et l'on trouve dans le roman de Mme Saint-Hélier la description délicieuse d'un bal; la peinture poignante d'une agonie. Ces deux morceaux-là, si différents l'un de l'autre, attestent la diversité des dons de cette femme extraordinaire, qu'on ne saurait comparer à personne, qui est, peut-être, l'enfant spirituelle de Rilke et de Mme Rosamond Lehmann, et dont l'art peut aussi bien étonner que ravir. Le sentiment du monde, de Mme Saint-Hélier est triste, ou désabusé. Il est, surtout, d'essence rêveuse. Au point où son esprit chimérique, mais riche d'observations, porte cette romancière, on ne saurait parler de joie ni de peine positives. Tout se pare d'une idéale gratuité, en se faisant allusion, illusion, symbole, reflet... Mais quelle prodigalité! Toute valeur s'abolit dans la succession étourdissante de ses inventions. *Le cavalier de paille*... Le feu a pris à cette fragile figure; elle brûle, et c'est comme une masse d'étincelles dans l'obscurité, qui se réduit en cendre chaude et douce...

C'est une œuvre bien noire, et qui répond à son titre, — **Défense de vivre**, — que le nouveau roman de Mme Antonine Coullet-Tessier. La généreuse fondatrice du Prix populiste, en se penchant sur les déshérités, a découvert, autant leur misère morale que leur misère matérielle, l'une dépendant de l'autre, sans doute; et il me semble qu'elle ait pris un amer plaisir à en souligner le caractère désespérément morne. Les moins déshérités, en apparence, comme Adrien, qui possède une petite « villa » au bord de la Seine (ah! comme il y fait triste, en hiver!) quelque part dans la banlieue, sont

des automates, à qui toute joie est interdite ou refusée... L'amour, chez ces êtres sans élan ni espoir quelconques, ne se réduit même pas — du moins, du côté des femmes — à un grossier plaisir; il est une chose routinière, une servitude. Fleurit-il, par hasard, dans un jeune ménage, la pire des prostitutions (celle de l'homme) en corrompt, bientôt, la fraîcheur... Les maladies le guettent, la saleté l'entoure, l'ennui le ronge. Et malgré tout cela, qui est probablement vrai, l'amour est l'amour, autrement dit une illusion dont rien n'est venu à bout, depuis qu'il y a des sexes, et qui sont faits pour se perpétuer... Le nihilisme de *Défense de vivre* ne détruit rien, et les preuves sont vaines (Mme Coullet-Tessier le sait bien!) qu'il accumule avec une cruelle obstination. Mais non; elles ne sont pas vaines, puisqu'elles attestent le talent de cette romancière, ses dons d'observation, et ses dons d'artiste, d'artiste impressionniste, à la Goncourt, pour préciser. Mme Coullet-Tessier excelle à peindre les choses et les gens, et ses dialogues sont criants de vérité. Elle répand une poésie sombre à travers son réalisme. La mort plane sur son récit, qui débute, symboliquement, d'ailleurs, dans un cimetière, et qui est tout imprégné d'odeurs affreuses. On le sait : les odeurs sont ou divines ou diaboliques, suaves ou immondes, selon le *sentiment* qu'elles éveillent en nous, et Mme Coullet-Tessier ne nous fait grâce d'aucun des relents qui s'élèvent partout des profondeurs de l'*Infernum*. A-t-elle pitié de ses damnés — « damnés de la terre » ? Certes! mais il s'en faut que sa pitié soit tendre. Elle a trop de lucidité pour n'être pas implacable.

Fruit du ménage dont M. André Gide nous a révélé, naguère, l'antagonisme, dans *Robert* et *l'Ecole des femmes*, **Geneviève** s'éprend, au lycée, d'une jeune juive, Sara, qui récite du Baudelaire dans la perfection. Passion innocente, mais que la sensualité nourrit, à son insu. Si positive qu'elle soit, Geneviève est pure, parce que saine; mais son horreur du conformisme risquerait de la perdre, si elle ne tombait, par la suite, sur un homme de l'honnêteté du docteur Marchant... L'idée lui est venue, un jour, il est vrai, de demander à cet excellent homme de la rendre mère (souvenir de ses conversations féministes avec Sara et une autre camarade de lycée).

Comment tournera-t-elle? On l'ignore; mais la question n'a pas la même gravité de nos jours qu'il y a seulement vingt-cinq ans. Elle sera peut-être sous-secrétaire d'Etat à l'Education ou à la Santé Nationale... Mais elle est de la race spirituelle de l'écrivain à qui elle est censée adresser ses confidences, aussi hardies dans le fond que modérées dans la forme... Furieusement éprise, comme lui, de vérité, elle n'aura de cesse qu'elle n'ait découvert, au moins, à défaut de celle de ses sœurs, la sienne propre... Que fait la femme, ici-bas, quel est son destin? Quels sont ses possibles? Autant de questions qui la tourmentent, et qu'on peut dire parallèles à celles qui ont préoccupé toute sa vie M. André Gide, lequel, hier encore, cherchait en Russie la réponse à son inquiétude; mais qui est revenu, déçu, de son voyage. Poursuite de Dieu, sans doute; du dieu, du moins, que la reconnaissance de son cœur lui « fait inventer chaque jour ». Il y a un grand moraliste chez cet écrivain dévoré de jeune sensualité, épris d'équilibre, et si classique, n'est-ce pas? en dépit de son instabilité même et de son amour du risque. Cet amour, Geneviève le partage. Comme son maître, elle ne se perdra, j'imagine — car elle ne rencontrera pas toujours des docteurs Marchant sur sa route — que pour se sauver. C'est la récompense de la sincérité.

Roman policier? Non. **L'oiseau-poignard** est mieux que cela, qui fait partie de la série intitulée « Les Enquêtes de Monsieur Gilles », où M. Jacques Decrest a créé, à son tour, un Maigret, mais du genre Fantasio, jeune encore et moins positif ou plus poétique, conséquemment, que le célèbre commissaire de M. Simenon. Une jeune femme a été trouvée la gorge tranchée par un poignard malais, dans sa villa, près de Saint-Raphaël. Qui l'a tuée? Cette question sert à M. Decrest de prétexte pour composer une atmosphère de mystère, à la fois sentimental et psychologique, autour de la morte. Atmosphère ardente, où les réalités apparaissent indécises, mais enveloppées de suggestion, et qui exalte l'homme et le rend sinon plus intéressant, du moins plus sympathique qu'à la lumière crue de l'observation ordinaire. Point de laideur, ici. Nous sommes transportés dans un monde (où l'ivrognerie même est moins une tare qu'un vice bénin) et qui fait songer,

malgré le sang répandu, à celui du « théâtre bleu » de Shakespeare. La mère aveugle, la belle-mère sourde, le nostalgique Victor Lepage sont les personnages du chœur de cette tragi-féerie, où la morte et l'être exceptionnel qui l'aima, ont l'allure de héros byroniens retouchés par Musset.

Des contes, ayant pour cadre la Gascogne, composent le recueil que M. Raymond Escholier intitule **Au pays de Cantegril,** du nom de son héros, lequel lui valut le Prix Fémina, comme on sait. Deux de ces contes, le premier et le dernier, sont gaillards (*Le cochon, Les mouches*). *La Valse chez Monseigneur* est malicieuse, mais *Le chaudron de cuivre* est sinistre (du Zola, mâtiné de Maupassant) ; et *Le mari de Mademoiselle Aubintine,* d'une poésie mélancolique nuancée d'humour, avec une discrétion qui est proprement un charme. Le soleil, sur tout cela — à l'exception du *Chaudron* — et tout cela dans une langue drue et saine.

En mettant au singulier le titre du chef-d'œuvre fameux, M. Nicolas Ségur a voulu, sans doute, dans **La Fleur du Mal,** rajeunir un thème romantique : le crime d'un riche séducteur, aux dépens d'une humble fille, et son rachat tardif... Mais ce n'est pas tous les jours qu'un père se voit sur le point de commettre un inceste en découvrant dans sa fille (la fille de la malheureuse qu'il a prise par caprice) une prostituée... Il est vrai que Restif de la Bretonne, grand abatteur de bois, s'il faut l'en croire, a multiplié, dans son œuvre, les reconnaissances de ce genre : point de femmes dont il n'ait eu une fille; aucune de ces filles qu'il n'ait retrouvée, un jour... Mais il n'a pas pris ces rencontres au tragique. C'était un disciple de Rousseau, pourtant... M. Ségur a traité son sujet avec une émotion qui ne permet pas de mettre en doute sa sincérité.

Quelle différence entre les bohèmes d'aujourd'hui et les bohèmes du temps d'Henry Mürger! Ceux-ci étaient pauvres, ceux-là sont misérables, à en juger, du moins, par le récit, d'un réalisme sombre de M. Alex Alexis, **Amours à Montparnasse.** Plus rien de la bonne humeur de Rodolphe et de ses compagnons d'infortune, chez nos artistes de la rive gauche. (M. Roland Dorgelès qui vient d'écrire d'exquis souvenirs : *Du temps que j'étais Montmartrois,* pourrait nous dire s'ils

différent de ceux de la rive droite...) On appelle d'un vilain nom les « bombes » qu'ils font dans les ateliers, quand ils ont de l'argent; et l'amour de leurs amies n'y prend jamais la forme du dévouement d'une Musette ou des petites bonnes femmes de la jeunesse de M. Dorgelès... Ils sont aigris, désespérés... (Influence étrangère? Montparnasse est un mélange de tous les peuples, il est vrai...) La peinture de M. Alexis doit être exacte. Mais cette exactitude est triste comme la vérité que plaçait Renan dans l'ordre métaphysique.

Mme Magali m'a adressé son dernier roman : **Pour devenir lady.** Romancière abondante, et que ses succès populaires placent au-dessus des jugements de la critique d'une revue comme celle-ci, elle a bien voulu me faire, par là, un hommage désintéressé. Je l'en remercie d'autant plus qu'il m'a été donné de pouvoir me rendre compte, en lisant son récit, des éléments qui entrent dans la composition d'une œuvre destinée à plaire à un public étendu. « Vive le mélodrame où Margot a pleuré! » s'est écrié Musset. Et il ajoutait que « Margot s'y connaît... ». Je gage, cependant, que les descendantes de cette Parisienne ignorent les raisons du plaisir que leur cause un roman comme *Pour devenir lady*, et qui conte l'histoire d'une fille du Midi, quittant son mari — un médecin — pour faire du cinéma; mais revenant, bientôt, à ce brave et fier garçon, en même temps qu'à une saine compréhension du devoir conjugal, — et à l'amour, tout court. En effet, *Pour devenir lady* fait appel aux sentiments de l'Eve éternelle. Ce roman excite la curiosité de Margot pour le monde brillant des « stars »; il émeut son cœur passionné et vertueux, néanmoins; et en rendant hommage à la science, génératrice du progrès, il flatte les sentiments républicains de cette sœur de Mimi Pinson... Margot est toujours Margot. Le mérite de Mme Magali est de l'avoir compris.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Juives, tragédie en cinq actes de Robert Garnier, au Théâtre de l'Odéon. — ***Christian***, comédie en trois actes de M. Yvan Noé, au Théâtre des Variétés.

Comme préface aux représentations cornéliennes qu'il songe à donner au théâtre de l'Odéon en l'honneur du tricen-

tenaire du *Cid*, M. Abram a eu l'excellente idée de remettre à la scène **Les Juives** de Robert Garnier. Le meilleur moyen de faire en effet sentir ce que fut au juste Corneille, quelle puissance novatrice il y avait en lui et quelle est l'importance de la révolution qu'il effectua, c'est de montrer ce qui se voyait au théâtre avant qu'il y parût. Ce dont on se soucie le moins lorsque l'on considère Corneille, c'est de le replacer dans l'atmosphère où il débuta. On récapitule distraitement le répertoire. Des titres et des noms reviennent en tête. On nomme Racine et Corneille pour chercher lequel des deux l'emporte sur l'autre comme si c'était deux contemporains : on oublie que lorsqu'il existe entre deux hommes une différence d'âge de plus de trente ans, ce ne sont pas des contemporains. On cite le *Cid* et *Andromaque* comme si l'une de ces deux pièces n'était pas de trente ans antérieure à l'autre et l'on ajoute à ce début de liste *Hernani*, peut-être même *Cyrano de Bergerac*, et le *Mariage de Figaro*, et le *Jeu de l'Amour et du Hasard* (car c'est une liste de chefs-d'œuvre que l'on est en train de dresser), sans se soucier des intervalles de temps qui séparent ces productions. Ne sont-elles point contemporaines dans l'immortalité des Dieux. Cependant avant d'atteindre cette qualité divine, elles dépendirent d'hommes, et qui furent mortels?

En tant qu'hommes il faudrait considérer leur groupe successif... vous savez, ces photographies qu'on regarde dans un stéréoscope, comme l'espace qui s'étend entre leurs plans successifs y devient perceptible. Il faudrait qu'on sentît de même l'espace de temps qui sépare les faits historiques. Celui des faits qu'aucun autre de sa classe ne précéderait prendrait alors une valeur singulièrement éminente. Si Corneille est si grand, c'est qu'il est précisément celui qui a ouvert les voies et que nul autre n'a précédé. Car enfin l'art de Garnier, puisque c'est lui qui provoque ces réflexions, est d'une telle sorte que l'on ne saurait y voir un prédécesseur de celui de Corneille.

Les Juives furent représentées en 1583, cinquante-trois ans avant le *Cid*, c'est-à-dire que Corneille, s'il vit cette tragédie, se trouvait séparé d'elle à peu près par ce qui nous sépare de la *Denise* de Dumas fils. Il n'en était donc pas fort éloigné.

Et cependant Robert Garnier n'était que de dix ans plus jeune que Ronsard. Il en reçut des éloges et des encouragements. La mode du temps — et cette mode était encore en vigueur au temps de Corneille — voulait que lorsqu'un écrivain publiait un ouvrage, ses amis lui offrissent quelques pièces d'hommage que l'on réunissait comme une préface de louanges en tête du volume. Pour ce prédécesseur de Corneille, ce sont les hommes de la *Pléiade* qui composent ces pièces de circonstance. Ronsard, Rémy Belleau, Antoine de Baïf, et Robert Estienne aussi — qui lui offre un sonnet qu'il traduit en latin et en grec. Il est fort impressionnant de toucher pour ainsi dire les chaînons qui relient les époques littéraires entre elles, mais, l'impression une fois sentie, avouons que Garnier est bien plus près de Ronsard qui le précède que de Corneille qui le suit. On voit en lui un auteur qui ne songe qu'à imiter l'antiquité, mais chez qui cette imitation est un calque assez gauche plutôt qu'une libre interprétation.

Le théâtre antique s'est vu librement interprété chez nous quand le mouvement scénique est venu animer des compositions qui en avaient fort peu, si elles en avaient. Le caractère liturgique du drame grec suffisait à l'agiter d'un puissant intérêt pour les auditeurs à qui il était destiné. Mais ce ne pouvait être qu'une satisfaction d'érudit que l'on prenait à des compositions qui le reproduisaient avec fidélité. Assurément, le public de la Renaissance était guidé par des érudits. S'il était érudit lui-même, c'est le signe qu'il n'était pas bien nombreux. Et par conséquent, à mesure qu'il s'augmenta, il lui fallut autre chose. Les prédécesseurs de Corneille le sentirent bien. Ils cherchèrent en effet à faire autre chose — par exemple à prendre des sujets tirés de l'écriture sainte pour bâtir des drames à la grecque. C'est précisément ce que l'on voit dans *Les Juives* de Garnier. Mais il fallut attendre Corneille pour que fût réellement inventée la formule du théâtre moderne, la formule sur laquelle nous vivons depuis trois cents ans. Trois cents ans ne sont pas grand'chose dans la vie d'une nation ni dans les limites d'une civilisation; c'est cependant quelque chose. Peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir bâti pour trois cents ans, — en quelque domaine que ce soit.

Voici les réflexions que peuvent inspirer les représentations des *Juives.* Soyons reconnaissants à ce qui nous fournit l'occasion de les faire. A M. Abram qui a fort bien vu l'intérêt instructif d'une telle exhumation. Aux comédiens qui ont eu la vertu d'apprendre les épuisants discours de Robert Garnier, où étincellent parfois de fort beaux vers, dignes de leurs premiers successeurs comme de la plus longue postérité.

§

M. Yvan Noé vient de donner aux Variétés un assez agréable ouvrage, qui en évoque d'autres de lui-même et de quelques-uns de ses confrères. C'est une petite comédie d'une irréalité chimérique où l'on voit un fonctionnaire modeste mener une double vie, où plutôt s'évader parfois de la médiocrité de ses mœurs et coutumes pour s'installer une soirée durant dans le faste et dans le plaisir. Dans la réalité on a connu quelques caissiers indélicats qui réussissaient de pareils tours. Mais **Christian** n'est pas un caissier indélicat, et je ne vous dirai point en détail à quels moyens il recourt pour satisfaire certains des besoins de son âme inassouvie.

Où je veux en venir, c'est à l'étrange erreur de distribution que l'on a remarquée dans cet ouvrage et qui a failli lui être néfaste. Le personnage de Christian, je l'ai dit, est improbable. C'est une sorte de Fantasio qui réussit à se mettre de temps en temps dans la peau de « ce monsieur qui passe ». Or, on l'a confié à M. Harry Baur, qui est aussi peu improbable que possible, qui existe le plus sérieusement du monde, tant par son volume que par son talent, considérables l'un et l'autre. M. Harry Baur est plutôt fait pour étrangler que pour sourire. Il est plutôt fait pour le répertoire de Bernstein que pour celui de Marcel Achard, et c'est du répertoire de Marcel Achard que *Christian* a l'air issu. Quand le poing de M. Harry Baur s'abat, tout tremble autour de lui; il est terrible et non pas gracieux; il effraie et ne badine point. En le voyant dans cette œuvrette fragile, on a l'impression d'un marteau pilon dont on se servirait pour briser une noisette. Il faut être bien adroit pour n'en pas écraser l'amande.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Histoire générale publiée sous la direction de G. Glotz. *Histoire romaine*, par G. Bloch et J. Carcopino, tome II; *Histoire du moyen-âge*, tome III, par C. Diehl et G. Marçais; les Presses universitaires. — *Clio*, introduction aux études historiques, 8. L. Villat : *la Révolution et l'Empire*, I; les Presses universitaires. — *Peuples et civilisations*. 14. G. Lefebvre : *Napoléon;* Alcan. — *Archivum Europae centro-orientalis*, I-II; Budapest, Muzeumkorut. — Barbagelata : *Histoire de l'Amérique espagnole;* Colin. — *Neue österreichische Biographie*, I, 8; Wien, Amalthea-Verlag. - A. Tibal: *l'Autrichien;* Berger-Levrault. — Durtelle de Saint-Sauveur : *Histoire de Bretagne*, I-II; Rennes, Plihon. — Crozet : *Histoire de l'Orléanais;* Boivin. — E. Pépin : *Histoire de Touraine;* Boivin. — H. Gerlinger : *Molsheim;* Strasbourg, libr. de la Mésange. — R. Cohen : *Nouvelle Histoire grecque;* Hachette. — R. Forrer : *L'Alsace romaine;* Leroux. — A. Heschel : *Maimonide;* Payot. — G. de Lagarde : *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge*, I-II; St-Paul-Trois-Châteaux, éditions Béatrice. — Duc de Lévis Mirepoix : *Philippe le Bel;* les éditions de France. — H. Vielstedt : *Cola di Rienzo;* Berlin, S. Fischer. — P. Ballaguy : *Bayard;* Payot. — F. Ambrière : *Le Favori de François Ier, Gouffier de Bonnivet;* Hachette. — Stickelberger : *Calvin;* Berger-Levrault. — L. de Gérin-Ricard : *Henri III le Méconnu;* les Presses de France. — P. Erlanger : *Henri III;* Gallimard. — A. Martin et G. Walter : *Catalogue de l'histoire de la Révolution française*, tome I, Abassal-Debry; Bibliothèques nationales. — Albert-Clément : *La vraie figure de Charlotte Corday;* Emile-Paul. — C. Desmoulins : *Le Vieux Cordelier*, édition Mathiez et Calvet; Colin. — J. Hanoteau : *Les Beauharnais et l'Empereur;* Plon. — L. Garros : *Le général Malet conspirateur;* Plon. — C.-H. Pouthas : *La Jeunesse de Guizot;* Alcan .— De Saint-Aulaire : *Talleyrand;* Dunod. — J. Garsou : *Le général Belliard;* Centre d'éditions, 1, rue Basse-des-Carmes. — P. Ordioni : *Pozzo di Borgo;* Plon. — E. Krakowski : *Adam Mickiewicz philosophe mystique;* Mercure de France. — J. Maurain : *Baroche;* Alcan. — Galtier-Boissière : *Histoire de la IIIe République;* le Crapouillot. — R. Recouly : *François-Joseph;* les Editions de France. — Mémento.

La si remarquable **Histoire générale** publiée sous la direction du regretté Gustave Glotz s'est enrichie du tome II de son **Histoire romaine**, allant *de 133 à 144 avant J.-C.* Commencé par Gustave Bloch, il a été terminé par M. Jérôme Carcopino. On conaît la science et l'ingéniosité de M. Carcopino. S'inspirant des travaux récents, il est arrivé à faire de cette période un récit qui sera une révélation pour la plupart des lecteurs. C'est justement dans une œuvre comme celle-là, où l'historien moderne n'a guère d'autres renseignements à sa disposition que ceux fournis par ses prédécesseurs de l'antiquité, que l'on peut le mieux apprécier la différence entre l'histoire narrative telle qu'on l'écrivait jadis et l'histoire critique telle que les bons historiens l'écrivent aujourd'hui. Ce gros volume place M. Carcopino au premier rang de ceux-ci.

L'Histoire du moyen âge de la même collection a vu aussi

paraître son tome III : *le monde oriental de 395 à 1081;* la partie relative à Byzance est l'œuvre de Charles Diehl; celle relative au monde musulman est due à M. G. Marçais. Ces noms sont une garantie de la valeur de ce volume.

L'*Introduction aux études historiques* intitulée **Clio** s'est aussi enrichie de la première partie de son tome VIII. (**La Révolution et l'Empire**). Elle est due à M. Louis Villat, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse et comprend les années 1789-1799. On connaît le plan de cette excellente collection; chaque chapitre est divisé en deux parties : 1° le récit des événements; 2° l'indication des sources. C'est donc un ouvrage spécialement destiné aux étudiants.

D'une autre histoire générale, celle intitulée **Peuples et civilisations,** un volume a aussi paru : **Napoléon,** par M. Georges Lefebvre, professeur à la Faculté des lettres de Paris. C'est une excellente synthèse, écrite par un historien bien renseigné.

L'**Archivum Europae centro-orientalis** est une revue paraissant à Budapest et qui contient des articles en français ou en allemand. Les plus importants des tomes I et II sont ceux de M. Tamas sur l'origine des Roumains; il cherche à prouver qu'ils ne descendent pas des colons de Trajan et naturellement n'y arrive pas, car aucun texte n'existe sur ce problème.

L'**Histoire de l'Amérique espagnole** de M. Barbagelata est un excellent résumé qui se lit avec un intérêt soutenu.

La **Nouvelle Biographie autrichienne** s'est enrichie d'un nouveau volume; il forme le tome VIII de la 1re partie de ce bel ouvrage et dans ses 203 pages contient 18 biographies. Citons parmi elles celle du général de cavalerie Ludwig von Gablenz (qui a pris une part importante aux événements de 1864-1866).

M. André Tibal a écrit un gros livre sur **l'Autrichien :** c'est un recueil d'*essais sur la formation d'une individualité nationale (du* XVIe *au* XVIIIe *siècle*). L'auteur étudie successivement l'humanisme viennois, le catholicisme et le drame jésuite, l'opéra italien, Leibnitz et la maison d'Autriche, Mozart et l'opéra allemand, l'Autriche et la philosophie des lu-

mières. C'est une série de dissertations très érudites et cependant d'une lecture agréable.

L'**Histoire de Bretagne** de M. Durtelle de Saint-Sauveur est un véritable monument. En l'écrivant, le savant professeur de l'Université de Rennes a doté cette province d'une œuvre à la fois très lisible et à la hauteur des exigences de la critique historique.

La collection *Les vieilles provinces de France* s'est enrichie de deux excellents volumes : 1° une **Histoire de l'Orléanais** de M. R. Crozet; 2° une **Histoire de Touraine** de M. Eugène Pépin. Des illustrations bien choisies rehaussent l'intérêt du récit dans ces deux volumes.

M. Henri Gerlinger a résumé l'histoire de **Molsheim** dans une publication superbe intitulée : *Une page de l'histoire d'Alsace.* On sait quelles œuvres remarquables ont produites les artistes alsaciens et rhénans. Les fac-similés qui enrichissent l'ouvrage de M. Gerlinger à eux seuls devraient assurer le succès de ce bel ouvrage.

La **Nouvelle Histoire grecque** de M. Robert Cohen est naturellement uniquement consacrée à l'antiquité. C'est en quelque sorte le tome II d'une histoire universelle intitulée *L'Histoire racontée à tous.* Passionné pour son sujet, M. Cohen a écrit une œuvre fort intéressante, mais on peut souvent lui reprocher de s'exagérer la possibilité pour un historien de conjecturer. Quand par exemple on le voit s'imaginer qu'il a deviné ce que « cachait » la légende de Thésée, on regrette qu'il ne se rende pas compte que les conjectures historiques sont toujours plus ou moins fausses, et que par conséquent conjecturer en histoire, c'est se tromper.. L'historien, quand il ne sait pas, doit le dire; chercher à deviner, c'est une façon de romancer.

Le livre de Robert Forrer sur **l'Alsace romaine** est le premier d'une collection d'*Etudes d'archéologie et d'histoire* publiées par M. André Piganiol. C'est un excellent résumé de ce qu'on sait sur ce sujet. L'auteur y a naturellement fait largement appel à l'archéologie pour suppléer aux lacunes des sources.

Le **Maimonide** de M. Abraham Heschel est une œuvre écrite avec enthousiasme. Elève des maîtres arabes de Cordoue et

de Fez, Maimonide représente l'assimilation de la civilisation arabe par les Juifs. M. Heschel a utilisé avec soin les travaux récents sur cet auteur célèbre dont l'œuvre, qui n'est plus accessible directement qu'à quelques linguistes, mérite cependant d'être connue.

M. Georges de Lagarde, dans un travail où il déploie sa grande érudition, a étudié **la Naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge.** Son tome I est consacré au *Bilan du* XIII[e] *siècle,* son tome II à *Marsile de Padoue, le premier théoricien de l'Etat laïque.* C'est une œuvre remarquable, où l'auteur fait preuve d'un esprit équitable et judicieux.

Le duc de Lévis Mirepoix, dont le *François I[er]* avait obtenu un certain succès, a donné à cet ouvrage comme pendant un **Philippe le Bel.** C'est un livre s'adressant au grand public (l'auteur s'abstient de toute indication de sources et de toute annotation), mais sagement pensé et d'une lecture agréable. C'est d'ailleurs un panégyrique : l'auteur compare Philippe le Bel à une « statue de fer ».

Le **Cola de Rienzo** de M. Herbert Vielstedt s'adresse aussi au grand public. Il raconte d'une façon vraiment intéressante l'histoire prodigieuse de cet étonnant tribun.

Le **Bayard** de M. Paul Ballaguy est un excellent livre, fruit d'une idée juste réalisée grâce à un travail intelligent. Bayard est une figure éminemment populaire. Il l'est devenu grâce à ses exploits, mais aussi parce que son Loyal Serviteur (un anonyme que l'on croit être son secrétaire Jacques de Mailles) les a racontés comme Bayard les racontait lui-même. Seulement, les inexactitudes abondent dans cette chronique et de plus les anecdotes qui la constituent sont généralement dépourvues d'un cadre les mettant en valeur. Le travail de M. Ballaguy constitue donc en quelque sorte le rhabillage moderne d'un livre célèbre.

Le livre de M. Ambrière sur **le Favori de François I[er],** *Gouffier de Bonnivet, amiral de France,* traite en partie, des mêmes événements que le précédent. M. Ambrière, qui s'est livré pour l'écrire à des recherches étendues, a malheureusement cru devoir éviter de donner à son livre la forme — et les qualités — d'un ouvrage d'érudition.

Le **Calvin** de M. Stickelberger est la traduction d'un ouvrage

allemand. C'est un panégyrique soigneusement documenté et de lecture très instructive.

Henri III a été l'objet de deux monographies s'adressant l'une et l'autre au grand public et essayant de réhabiliter sa mémoire; l'une est de M. L. de Clérin-Ricard et est intitulée **Henri III le Méconnu,** l'autre, plus détaillée, de M. Erlanger, est intitulée simplement **Henri III.** Les arguments des deux auteurs sont les mêmes : Henri III, a écrit M. Erlanger, était « brave, séduisant, généreux, libéral, doué de tous les dons de l'esprit, grand orateur, soldat valeureux, diplomate incomparable, profondément attaché à sa patrie »; il veut bien reconnaître tout de même qu'il avait « des mœurs bizarres et un caractère étrange ». Je dirai simplement que la vérité reste évidente : le vainqueur de Jarnac avait une certaine capacité, mais insuffisante dans les circonstances difficiles où il était placé.

MM. André Martin et Gérard Walter ont rendu aux chercheurs un service signalé en publiant le tome I d'un **Catalogue de l'histoire de la Révolution française.** Il contient la 1re partie des *écrits de la période révolutionnaire* (*de A à Debry*), et quoique n'indiquant que les ouvrages possédés par la Bibliothèque Nationale, énumère plus de 50.000 titres. La bonne disposition de cet immense travail en facilite l'utilisation. Il fait grand honneur aux deux infatigables érudits qui l'ont exécuté et à l'Administration éclairée qui l'a publié.

M. Albert-Clément a essayé de faire revivre **la vraie figure de Charlotte Corday.** Il a dans ce but dépouillé les 45 cartons contenant les documents sur cette héroïne recueillis par Charles Vatel et légués par lui à la Bibliothèque municipale de Versailles. Sur Charlotte, l'histoire romancée avait laissé son apport de mystifications. M. Albert-Clément a fait justice de ces impostures. Il montre aussi que rien ne prouve qu'elle ait adhéré à la Gironde.

M. Henri Calvet a donné une édition complète et critique du **Vieux Cordelier** de Camille Desmoulins; le travail avait été préparé par le regretté Albert Mathiez et M. Calvet publie les nombreuses notes de celui-ci. M. Calvet, bon robespierriste, est d'ailleurs véritablement haineux contre Desmoulins. « Pouvait-il comprendre la Terreur? » demande-t-il. Si

M. Calvet croit la comprendre et l'approuve, il a une singulière mentalité.

M. Jean Hanoteau dans son livre sur **Les Beauharnais et l'Empereur,** a publié, en général d'après les archives du duc de Leuchtenberg, ce qui reste des lettres de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense au prince Eugène. C'est une correspondance intéressante, qui en somme fait honneur au cœur et à l'intelligence de ses auteurs. Ajoutons que M. Hanoteau a enrichi cette publication d'intéressantes notes qui font admirer sa grande érudition.

Le livre de M. Louis Garros sur **le Général Malet conspirateur** est intéressant et pas mal fait. M. Garros a su éviter l'écueil de romancer un sujet qui y invitait, en quelque sorte. Grâce à d'opiniâtres recherches, il a élucidé maint détail de la conspiration. Je ne lui reprocherai que son inclination à attribuer à l'abbé Lafon une grande part « dans la préparation du mouvement » et à croire qu'il avait « partie liée avec les cardinaux italiens détenus à Vincennes ». Ce sont des suppositions que rien n'appuie : la conspiration Malet de 1812 est la reprise de celle de 1808, conspiration républicaine où Lafon et les cardinaux n'étaient pour rien.

Un beau et bon livre est celui de M. Pouthas sur **la Jeunesse de Guizot (1787-1814).** L'auteur avait à sa disposition des matériaux de premier ordre qui lui furent fournis par les archives de la famille Guizot. Mais ce n'est qu'une partie du mérite de son livre qui doit ses autres qualités à l'érudition, au talent d'écrivain et à la probité historique de l'auteur. M. Pouthas n'a rien romancé et cependant son travail est d'une lecture aussi captivante qu'un roman..

Une autre œuvre remarquable est le **Talleyrand** du comte de Saint-Aulaire : l'ancien ambassadeur de France y fait preuve de beaucoup d'esprit, d'une grande finesse et d'une profonde connaissance de son sujet. C'est un résumé concis, brillant et remarquablement raisonné.

Le gros livre de M. Jules Garsou raconte minutieusement l'ambassade du **Général Belliard** en Belgique en 1831-1832 et la fondation de ce royaume. Il est basé sur des recherches étendues dans les archives belges, françaises et anglaises et fort intéressant.

M. Pierre Ordioni a retracé avec verve la vie de **Pozzo di Borgo, diplomate de l'Europe française.** Pour l'écrire, il a eu à sa disposition les papiers possédés par le duc Pozzo di Borgo, M. Jean Chiappe et le commandant de Limperani. Son travail est donc établi sur des bases solides.

M. Krakowski a dépeint **Adam Mickiewicz philosophe mystique.** Ce grand poète avait été séduit par la propagande d'André Towianski pour le retour du christianisme à sa pureté primitive. La réforme à laquelle il visait trouvait les esprits déjà préparés par les sociétés secrètes et gagnés à un messianisme européen. M. Krakowski, documenté par ses immenses lectures et par d'heureuses découvertes dans les archives, raconte d'une façon captivante ce que l'on sait sur ces aspirations qui, de 1830 à 1848, contribuèrent à la fermentation des esprits.

M. Jean Maurain, qui a eu à sa disposition les papiers de **Baroche, ministre de Napoléon III** a écrit de la façon la plus heureuse la biographie de ce « bourgeois français ». Son livre est une importante contribution à l'histoire du Second Empire.

L'Histoire de la IIIe République de M. Galtier-Boissière est un ouvrage illustré avec profusion et dont le texte est intéressant, mais souvent fort partial; c'est ainsi qu'il réédite les calomnies contre Poincaré...

Le **François-Joseph** de M. Recouly est une très intéressante histoire du règne de ce monarque. On peut différer d'opinion avec M. Recouly sur bien des points, mais on doit reconnaître qu'il s'est documenté aux meilleures sources.

Mémento. — R. Cuzacq et J.-B. Detchepare : *Bayonne sous l'ancien régime*, III; Saint-Sever-sur-Adour, I. Glize (lettres missives de rois et reines de France).

E. Gachot : *La Dispute du Rhin de Jules César à Foch;* Payot (résumé à l'usage du grand public; il est heureusement parsemé d'observations intéressantes et d'anecdotes curieuses).

E. van Gelder : *Histoire des Pays-Bas;* Colin (excellent petit livre).

Joseph de Maistre : *Considérations sur la France, publiées d'après les éditions de* 1797, 1821 *et le manuscrit original par René Johannet et François Vermale;* Vrin (excellente édition critique).

I.-S. Emmanuel : *Histoire de l'industrie des tissus des Israélites*

de Salonique; Lipschutz (importée par des Juifs chassés d'Espagne, à la fin du XVIe siècle, elle se développa grâce à la protection des sultans Sélim Ier et Soliman le Magnifique, mais dès la fin du XVIIe siècle, la concurrence des tisserands européens [et particulièrement de ceux de France] la ruina).

Jacob Reznik : *Le duc Joseph de Naxos;* Lipschutz. (C'était un rescapé de l'inquisition portugaise dont le nom était Joseph Nassi. Après avoir traité d'importantes affaires avec Charles-Quint et Henri II, il s'établit à Constantinople et y devint très influent; il y portait les titres de « duc de Naxos et maître de la Méditerranée.)

Gabriel d'Aubarède : *La Prisonnière de Madrid (Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne);* les Editions nationales, 10, rue Mayet. (Biographie basée sur des recherches assez étendues, mais très romancée sans que le récit y ait gagné en intérêt.)

Louis-Philippe May : *l'Ancien Régime devant le mur d'argent;* Alcan. (Exposé fort réussi des projets de réforme de l'Etat et des finances depuis Vauban jusqu'à Necker.)

Brémond d'Ars-Migré : *Un collaborateur de Buffon : l'abbé Bexon, aumônier de la princesse Anne-Charlotte de Lorraine, dernier chantre de la Sainte-Chapelle;* Champion. (Intéressante biographie qui utilise des documents inédits, mais que l'auteur a bien inutilement romancée.)

Warrington Dawson : *Les* 2.112 *Français morts aux Etats-Unis de* 1777 *à* 1783 *en combattant pour l'indépendance américaine;* la Société des Américanistes (liste nominative par régiment ou bâtiment).

Gaston Letonnelier : *Les Cahiers de doléances en Dauphiné;* Grenoble, Arthaud. (Etablis avec discrétion et sous une forme bénigne, ils réclamaient avant tout : 1° une constitution; 2° la réforme de la justice; 3° l'aliénation des domaines; 4° la suppression des entraves du commerce et de l'industrie.)

François Vermale : *Le père de Casimir Périer* (1743-1801); Grenoble, Arthaud. (Banquier à Grenoble, il échappa par suite d'un hasard et par protection à la guillotine, sauva sa situation financière en payant en assignats ce qu'il s'était engagé à payer en or et laissa en mourant 5.744.000 francs. Ses héritiers achevèrent de rembourser en or une partie de ce qui avait été remboursé en assignats à ses créanciers.)

J. Bainville : *Vie de Napoléon;* Flammarion. (Beau livre : texte captivant, illustrations nombreuses et bien reproduites.)

Lydie Adolphe : *Portalis et son temps : « le bon génie de Napoléon »;* Recueil Sirey. (Bon exposé de la vie, des doctrines et de l'œuvre législative de Portalis d'après les documents possédés par la baronne F. Portalis.)

R. Dartois d'Huart : *Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique;* Desclée De Brouwer. (Excellente petite biographie.)

Jocelyn-Emile Ollivier : *La Dépêche d'Ems;* Croville. (Plaidoyer pour excuser la faute commise par le père de l'auteur; celui-ci montre que Bismarck s'efforça d'amener la guerre, que la responsabilité de Guillaume fut au moins aussi lourde, que ce monarque prit la résolution de mobiliser avant même de connaître la dépêche d'Ems et que tout le monde [y compris Thiers] croyait à la supériorité de l'armée française. Il y a du vrai là-dedans, mais il n'en est pas moins certain que la déclaration de guerre fut une lourde faute couronnant une série de maladresses.)

EMILE LALOY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Rémy Perrier : *La Faune de France illustrée* (Coelentérés, Spongiaires, Echinodermes, Protozoaires), Delagrave. — J.-H. Fabre : *La Vie des Guêpes,* 8 planches en couleurs, Delagrave. — Maurice Thomas : *La Notion de l'Instinct et ses bases scientifiques,* Vrin. — Dr H. Glaser : *Le Mystère de la Vie,* le Roman de la Science, Hachette.

L'été dernier est mort le professeur Rémy Perrier, qui enseigna la Zoologie pendant près de 40 ans à la Faculté des Sciences de Paris. Ses élèves du P. C. N. ont gardé le souvenir des leçons si vivantes où il montrait avec beaucoup de conviction l'évolution des formes animales à partir de l'Amibe. Quand Georges Dumas a élaboré le plan d'un grand *Traité de Psychologie,* c'est à Rémy Perrier qu'il s'est adressé pour traiter la question de l'Origine de l'Homme; j'ai parlé de cette étude ici même. Mais l'influence de Rémy Perrier ne s'est pas limitée à Paris, elle s'est étendue à la province et à l'étranger, grâce à son Cours élémentaire de Zoologie, dont la 10e édition vient de paraître, et qui a été traduit ou imité dans plusieurs langues.

La Zoologie subit actuellement une crise : la Physiologie lui fait une concurrence redoutable. Pour faire de la Zoologie il faut avoir la vocation; or, celle-ci s'éveille chez l'enfant, chez le jeune homme, qui se plaît à l'observation des animaux vivants. Et c'est là que surgit une grave difficulté : l'absence de livres pratiques pour la détermination des animaux que l'on rencontre communément dans les jardins, les champs, les bois, dans les mares d'eau douce, sur le littoral

marin. De nombreuses Flores munies de clefs dichotomiques permettaient la reconnaissance des plantes; il n'y avait rien de semblable pour les animaux. Depuis longtemps, Rémy Perrier avait projeté de combler cette lacune. Et, après vingt années d'un travail assidu, il est arrivé à réaliser son projet. Sur les 11 tomes prévus pour **la Faune de la France,** 9 ont déjà paru. Celui qui aurait dû paraître le premier, consacré aux animaux inférieurs, vient de sortir des presses; il traite presque exclusivement d'animaux marins : Cœlentérés, Eponges, Echinodermes. L'observation de la plupart de ces animaux présente de réelles difficultés : lorsqu'on les retire de l'eau, beaucoup se rétractent au point d'être méconnaissables. Rémy Perrier indique les précautions qu'il faut prendre pour les observer sur le vivant, les conserver en aquarium, les immobiliser et les fixer; il donne également la liste des stations et laboratoires maritimes du littoral français, où on peut aller les recueillir et les étudier. Pour chaque espèce, l'habitat et les conditions de vie sont donnés.

Ce volume, auquel Rémy Perrier a consacré les dernières années de sa vie, achevé loin de Paris, dans une maison de campagne perdue parmi les bois de la Corrèze, sera accueilli, comme les précédents, avec reconnaissance par les jeunes zoologistes.

Rémy Perrier était naturaliste dans l'âme; il a poursuivi son œuvre inlassablement, vivant comme dans une tour d'ivoire dans son laboratoire, en dehors de toutes les compétitions.

De la *Faune de la France*, il ne reste plus à paraître que les Hyménoptères et les Diptères; des spécialistes éminents, L. Berland et E. Séguy, doivent se charger de ces deux groupes.

§

Depuis Fabre d'Avignon, **la Vie des Guêpes** passionne les observateurs des Insectes. Aussi doit-on féliciter la librairie Delagrave d'avoir réuni en un volume richement illustré les observations de Fabre sur ces Hyménoptères. Les planches et dessins de Mlle M. Vesque sont remarquables, tant au point de vue de l'exactitude scientifique que du cachet artistique,

§

Depuis trente ans, la Psychologie animale n'a pas fait grand progrès, et le problème de l'Instinct est encore loin d'être résolu. Je ne crois pas que la **Notion de l'Instinct,** de Maurice Thomas, fasse avancer beaucoup la question.

Un esprit pieux exprime l'opinion que l'instinct a été donné à l'animal par le Créateur en lieu et place des facultés supérieures de l'intelligence, du pouvoir de se représenter des concepts et de raisonner sur des abstractions, dont il a doté l'homme.

L'auteur se rallie-t-il à cette tentative d'explication spiritualiste, considère-t-il l'instinct comme un don de Dieu? Je ne saurais l'affirmer, car sa pensée n'est pas très claire. Qu'on en juge par la citation suivante tirée de la « conclusion ».

Par l'aspect particulier de ses manifestations, nous avons compris que l'Instinct traduit le vouloir, le savoir-vivre originel et universel des êtres vivants, et nous avons été conduit à le définir : la connaissance virtuelle héréditaire d'un plan de vie spécifique. Il se révèle par un ensemble de gestes dont la coordination vers un but que l'on peut prévoir montre une intention conductrice travaillant à réaliser une phase du plan, selon la méthode ancestrale connue de l'individu, que cependant aucun apprentissage, aucune expérience préalable n'ont renseigné.

§

Sous le titre **le Mystère de la Vie,** le docteur Glaser conte dans un style alerte des faits et réflexions sur la naissance et la croissance, « l'attrait du sexe », « l'estomac », « la société », « la psychologie biologique »...

Quelque bizarre que cela nous paraisse, l'Oie mérite une place à part dans la sociologie animale et est à mettre en tête des Oiseaux au point de vue moral. Elle fait preuve d'un sentiment de famille vraiment remarquable, elle est unique par sa fidélité, son amour conjugal, les soins qu'elle donne à ses petits, et elle évite les unions entre frère et sœur. Quand le jars a choisi son épouse et qu'elle l'a accepté, tous deux entonnent un chant de guerre et de triomphe; ils proclament pour ainsi dire leurs fiançailles et ne tolèrent pas qu'un couple manifeste sa tendresse en présence des autres, et pourtant, la jalousie ne peut être la cause de ce rigorisme. C'est donc bien à tort qu'on raille la bêtise des Oies; bien des Oiseaux sont plus bêtes qu'elles.

D'une façon générale, l'auteur envisage les actes des animaux du point de vue de la Morale. Il se réjouit que parmi les Poissons il y ait d'excellents pères de famille, et il s'efforce de donner une explication biologique de la coquetterie actuelle des femmes.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Alfred Dreyfus et Jean Calas. — Je garde le regret, maintenant qu'il me faut dire

Adieu le long espoir et les vastes pensées!

le regret de ne pas avoir écrit une *Histoire explicative de l'Affaire Dreyfus*. Je me figure, en effet, que personne n'en était mieux capable que moi. Connaissance de la matière; absence (dans la mesure, à peu près, où le phénomène est possible) de l'esprit de parti et même de l'esprit de parti pris; souci presque excessif de l'exactitude — avec un brin d'autres qualités moins rares, qu'est-ce qui m'eût manqué, je vous le demande? Il m'aurait intéressé de tirer au clair le mystère du lieutenant-colonel Henry, créateur mal aperçu, artisan insuffisamment constaté de l'Affaire; de dévoiler le dessous des cartes du jeu effroyable qu'il joua. Il m'aurait fait plaisir d'opposer au sot portrait d'un Dreyfus « peu sympathique », cliché que plus d'un croyant à son innocence eut le panurgisme d'utiliser, le vrai visage, le vrai corps de l'homme héroïque qui sut dominer le plus écrasant de tous les malheurs judiciaires que l'on connaisse. Ce regret, la lecture de l'*Alfred Dreyfus : Souvenirs et Correspondance publiés par son fils*, qui vient de paraître (Grasset, éd.), le ravive.

C'est un ouvrage pensé simplement, écrit clairement, de renseignement sûr, bref et complet, ferme comme il faut, modéré dans le ton autant que dans le langage, sans rien de polémique : digne en tous points de la haute figure qu'il expose. On y trouve nombre de lettres que le capitaine Dreyfus envoya aux siens au cours de sa détention, lettres qui n'étaient pas toutes connues; on y trouve une sienne relation, inédite, de la période qui s'étend entre le jugement du Conseil de guerre de Rennes (9 septembre 1899) et l'arrêt de Cassation du 12 juillet 1906. Le fils a relié ces documents par une bio-

graphie de son père avant l'arrestation (1859-1894) et après la réhabilitation (1906) jusqu'au 11 juillet 1935 et par un résumé des traits de la cause.

Il n'est nullement question de Calas dans cet ouvrage, et il n'avait rien à y faire. Mais dans une histoire de Dreyfus, il m'aurait été impossible de ne pas évoquer d'abord la mémoire de Calas. Expliquer l'Affaire Dreyfus sans se référer à l'Affaire Calas, c'est un peu comme si on voulait rendre compte du théâtre de Racine sans parler de celui de Corneille.

§

Sur la liste des victimes de l'Erreur judiciaire, liste courte, très courte, à condition qu'on n'y fasse pas figurer des « innocents » tels que Mme Lafarge ou le Bastide de l'affaire Fualdès, — le capitaine Dreyfus cède la première place au marchand lingier Jean Calas, si l'on tient l'existence au prix que le Mécénas du bon La Fontaine lui attache...

Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez!...

Car Calas a été roué; la proclamation de son innocence n'a profité qu'à ses mânes, tandis qu'à la proclamation de la sienne Dreyfus survivra dix-neuf années. Cependant, s'il me fallait choisir entre subir l'infortune de Calas ou l'infortune de Dreyfus, je ne choisirais pas la seconde.

Le supplice de Calas, après une dure détention de cinq mois, a pris six heures des plus atroces moralement et physiquement que l'on puisse imaginer : question ordinaire, question extraordinaire... j'en connais toutes les minutes, y compris les cent vingt qu'il subsista sur la roue après le brisement de ses membres, « la face tournée vers le ciel, pour y vivre en repentance de ses crimes et méfaits et servir d'exemple et donner de la terreur aux méchants », dit le procès-verbal de l'exécution.

Dreyfus, outre sa dégradation — supplice moral sans équivalent imaginable — a subi cinq années de geôle : une geôle plus dure pendant ses quarante-trois mois d'île du Diable que le bagne; un bagne que le Parlement créa spécialement

pour lui (1) et que l'administration pénitentiaire transforma en chambre de torture véritable, littérale (2).

Calas, comme tout le monde dans le monde de l'erreur judiciaire, n'a subi qu'une erreur judiciaire, laquelle deux ans après sa mort sera, sous la poussée de l'opinion publique, unanime derrière Voltaire, réparée sans difficulté. Dreyfus, lui, en a subi deux. Sa condamnation de 1894 poursuivie sans l'ombre d'une présomption tant soit peu valable, obtenue par la production du *dossier secret* (arsenal de pièces les unes fausses, les autres ne se rapportant pas à lui), cette condamnation navrante, mais qu'on ne saurait appeler absurde, vu les moyens employés pour l'obtenir, sera cassée cinq ans plus tard, contre le vœu de la majeure partie de l'opinion. Elle sera cassée surtout sur un chef de procédure, mais avec des attendus nettement libérateurs, à une époque où le vrai traître, Esterhazy, se trouve connu, avéré; où, bénéficiaire d'un acquittement qui le met pour toujours à l'abri, il reconnaît la paternité du *bordereau*. Elle n'en sera pas moins suivie d'une seconde condamnation absolument gratuite celle-là, d'une absurdité absolue, et cette sentence, qui ne sera pas exécutée parce que son absurdité la rend inexécutable, le malheureux devra mettre sept années pour en obtenir la cassation! Sept ans au cours desquels une grande partie de l'opinion continuera à le tenir pour un traître, une grande partie de la presse à publier qu'il en est un. Les choses iront de même après l'arrêt du 12 juillet 1906. Jusqu'en août 1914, un quotidien des plus en vue, chaque jour, avec une régularité mécanique, traitera impunément cet arrêt de forfaiture; et tandis que la

(1) Loi du 1er février 1895 déclarant les *Iles du Salut* (dont fait partie l'îlot ou île du Diable) lieu de déportation dans une enceinte fortifiée.

(2) Cette épithète vaut, tout au moins, pour les quarante-quatre nuits, du 6 septembre au 20 octobre 1896, que le condamné fut mis à la double boucle, parce que au début de septembre le bruit de son évasion, du reste aussitôt démenti, avait été publiée. « A dater du 6 septembre je fus mis à la double boucle de nuit, et ce supplice, qui dura près de deux mois, consista dans les mesures suivantes : deux fers en forme d'U furent fixés par leur partie inférieure aux côtés du lit. Dans ces fers s'engageait une barre de fer, à laquelle étaient fixées deux boucles. A l'extrémité de la barre, d'un côté un plein terminal, de l'autre côté un cadenas, de telle sorte que la barre était fixée aux fers et, par suite, au lit. Quand les pieds étaient engagés dans les deux boucles, je n'avais plus la possibilité de remuer; j'étais fixé au lit. Le supplice était horrible, surtout par ces nuits torrides. ». — (Alfred Dreyfus, *Cinq années de ma vie*).

devanture des libraires étale impunément des ouvrages affirmateurs de sa culpabilité, des orateurs l'affirment au Parlement où siège comme sénateur le général Mercier, ministre de la Guerre en 1894, Mercier, principal responsable gouvernemental de sa poursuite et de sa première condamnation, responsable principal de la condamnation seconde.

La Guerre, qu'Alfred Dreyfus fera comme commandant d'artillerie, d'août au début de 1918 (Fort de Douaumont, Chemin des Dames, Verdun), a interrompu cette campagne — spécifiquement française, car en aucun lieu du monde elle n'aurait pu, je ne dis pas se produire, mais seulement se concevoir. La Paix la fera renaître. Ce ne sera plus chaque jour cependant, y compris dimanches et fêtes, que Dreyfus entendra, lira, dénier ou contester sa qualité d'innocent, mais seulement chaque fois que l'occasion se présente. Par exemple en 1930-1931, lorsque les *Carnets de Schwartzkoppen* apporteront une confirmation éclatante autant que superflue de son innocence. Officiellement on ne répondra pas davantage à ses calomniateurs qu'il ne se faisait avant la Guerre. Des défenseurs, il n'en manquera pas tout à fait (3), mais ils combattront sans liaison, de façon passagère et sans écho. Resté pour tout un parti le dégradé de 1894, pour le gros du troupeau innocent ou coupable suivant la tendance politique, un remords pour certains de ceux qui savent à quoi s'en tenir sur son compte, un gêneur pour certains autres, pour beaucoup d'autres un insupportable cauchemar, le jour où cet homme qui alimenta la presse quinze ans de suite comme personne, en pareil laps, jamais ne l'a fait, cessera de vivre, c'est à peine si l'on signalera sa mort.

Entre ces deux martyrs sans rivaux de la Bêtise et de la Cruauté fanatisées, je vois encore une différence qui n'est pas à l'avantage de Calas.

Pour si innocent qu'il soit du meurtre d'un fils qui s'est suicidé hors de sa présence et sans qu'il pût s'y attendre, le malheureux vieillard a donné un motif, non pas certes à sa condamnation, mais à l'accusation portée contre lui. Ce fils

(3) V. au *Mercure* du 31 février 1931 mon étude *L'affaire Dreyfus : A propos des carnets de Schwartzkoppen,* et le compte rendu de l'ouvrage donné par M. E. Laloy. V. aussi l'excellent compendium de M. Alexandre Zévaès, *L'affaire Dreyfus* (Editions de la Nouvelle Revue critique, 1931).

qu'il trouva pendu et qu'il dépendit, il n'a pas déclaré qu'il l'avait trouvé pendu. A-t-il dit que Marc-Antoine avait été assassiné? — Non pas. A-t-il cherché à faire croire qu'il avait été assassiné? Pas précisément; il a laissé croire qu'il avait été assassiné, il l'a laissé croire d'une façon négative : en ne déclarant pas qu'il l'avait trouvé pendu. Oh! pas longtemps. Son attitude si naturelle (horreur religieuse que lui inspirait l'acte du suicide, répugnance à dénoncer un acte prohibé par la loi, crainte, à mon avis tout à fait fondée, qu'on ne le rendît responsable de cet acte) s'est produite à la première minute de l'enquête officieuse : nuit du 13 au 14 octobre (1761). Le 15 il dira la vérité et ne se démentira jamais; les détails précis qu'il donne, corroborés par ses deux co-accusés, son fils Jean-Pierre et Lavaysse fils, lesquels ont vu le pendu avant lui, qui est accouru à leur appel. Je sais tout cela, mais les historiens qui défendent ses juges et les défendent uniquement sur le terrain de ce qu'ils appellent le « mensonge » de Calas n'ont pas *complètement* tort de le déclarer responsable de ce qui lui est arrivé. Leur argumentation est complètement fausse, mais n'est pas *complètement absurde*.

D'autre part il n'est pas complètement absurde, et même ce n'est pas absurde du tout — il n'y faut qu'un grand parti pris — de penser que Calas a une responsabilité morale dans le suicide de son fils. Ce suicide, parmi ses causes, sur lesquelles nous sommes mal renseignés, évidemment, compte le dissentiment qui régnait entre le père et le fils. Déclarer que les torts en sont du côté du père et non du côté du fils, c'est aller contre la vraisemblance, mais enfin le fait du dissentiment est là, et savoir à qui en revient la faute, c'est une question d'appréciation. Tout ceci revient à dire qu'entre le fait incriminé : mort de Marc-Antoine et la condamnation de Calas, il y a un rapport, non pas de cause normale à effet normal, mais de circonstance à circonstance. Les circonstances, dans une très faible mesure, mais enfin dans une mesure certaine, sont responsables de la condamnation de Calas. Calas a été, minusculement, mais il a été la victime des circonstances.

Un rapport de ce genre, nous ne le trouvons même pas dans l'affaire Dreyfus. Le destin n'a pas joué ici, ce sont les

hommes qui ont tout fait. Avec les agissements incriminés : trahison, avec la pièce incriminée : bordereau, Dreyfus n'a absolument rien à voir, même de la façon la plus vague, la plus indirecte. Il est aussi étranger à la confection du bordereau, *dont l'écriture n'offrait aucune ressemblance avec la sienne* (4) que l'étaient les juges qui le condamnèrent. Et l'état-major de 1894 ne possédait pas un officier moins soupçonnable de trahison : plus honnête homme en son privé, plus patriote en son cœur, plus militaire d'esprit, de manière, de passé et de présent, plus *soldat,* au beau sens du terme, que lui.

Moins soupçonnable et, par conséquent, moins soupçonné. Jamais avant qu'on ait cru apercevoir une ressemblance, d'ailleurs imaginaire, entre son écriture et l'écriture du bordereau, — écriture courante d'Esterhazy — le plus léger soupçon ne s'était porté sur son compte. Cette prétendue ressemblance n'a été découverte que douze jours après que le bordereau circulait, soumis à l'examen de tous dans les bureaux du Ministère de la Guerre. Et pour qu'elle ait été découverte, deux conditions furent indispensables. Il y fallut :

1° La croyance, sans raison aucune, que le bordereau émanait d'un officier d'artillerie ayant passé par les quatre bureaux de l'état-major général, conséquemment stagiaire de 2e année : ce qu'était Dreyfus.

2° La croyance que, parmi les officiers de l'état-major, seul un officier juif pouvait être capable de trahir.

Alfred Dreyfus était le seul officier juif qui fût à l'état-major. Cependant l'auteur du bordereau, Esterhazy, n'était pas juif; c'était un officier non d'artillerie, mais d'infanterie, il n'appartenait point à l'état-major, et Dreyfus n'avait jamais eu avec lui le moindre rapport.

§

Cette absence *absolue* de présomptions fait de Dreyfus un phénomène unique dans l'histoire des erreurs judiciaires. Elle le place à l'antipode de Lesurques envers qui les présomp-

(4) C'est ce que j'ai montré dans deux études : *L'Affaire Dreyfus et la paternité du Bordereau* (Mercure du 1-3-31) et *L'affaire Dreyfus : l'Expertise Bertillon* (1-4-31).

tions sont si nombreuses que la certitude de son innocence reste presque en question (5).

Cette absence absolue de présomptions explique toute l'Affaire Dreyfus; elle la commande. C'est parce qu'il n'y avait aucune présomption contre lui qu'il a fallu en *créer de toutes pièces;* en créer pour le faire condamner : faux composant le dossier secret communiqué à ses juges de 1894; en créer pour empêcher que son procès ne se revisât; en créer encore pour obtenir sa seconde condamnation. A cette tâche Henry s'employa, dès la première heure, il y travailla jusqu'à ce que la découverte de l'un de ses forfaits entre vingt l'ait conduit à se couper la gorge; et il ne sera pas sans continuateurs.

Dès la première heure... C'est lui qui, sous-chef en principe mais chef, en fait, du Bureau des renseignements, reçoit en septembre 1894 le bordereau, où il ne peut faire autrement que de reconnaître l'écriture, patente, de son ami Esterhazy. Son premier mouvement est de le détruire; il le déchire; il se voit dans l'obligation de le conserver, d'en faire état, et il le reconstitue. Puis il invente, ou il provoque l'invention de l'idée que l'auteur du bordereau a des qualités essentielles qui ne sont pas des qualités d'Esterhazy : qu'il est un artilleur; qu'il est un officier attaché à l'état-major. A-t-il également aidé cette idée à se matérialiser sur Dreyfus? L'idée que, parmi les officiers de l'Etat-Major, seul un officier juif pouvait être capable de trahir, fut-elle provoquée par lui? Je pense que oui, mais la démonstration de la grande vraisemblance de cette hypothèse demanderait toute une étude. J'aime mieux cependant, au lieu de montrer ce que fut Henry, montrer un peu ce que fut Alfred Dreyfus.

MARCEL COULON.

(5) M. Gaston Delayen, auteur de *Le Courrier de Lyon : un Lesurques insoupçonné* (Albin Michel) seul ouvrage, à ma connaissance, qui permette de savoir comment l'énigmatique question de l'innocence ou de la culpabilité de Lesurques se pose, penche dans la seconde édition (1935) de ces ouvrages, pour sa culpabilité. Je ne partage pas son avis, mais il s'en faut de peu. Le certain, c'est que Lesurques, faussement représenté par sa légende (légende à tendance politique, jacobine) comme le modèle des époux, des pères et des citoyens, était loin de mériter cette qualification et que, s'il n'a pas participé matériellement au crime pour lequel il a été condamné, non pas d'ailleurs comme auteur, mais comme complice, il était en très suspects rapports avec plus d'un des auteurs de ce crime.

FOLKLORE

Geneviève Dévignes : *Douze chansons champenoises*, Paris, Bourrelier, pet. 4°, 34 p., mus. — Gauthier-Lurty et Vincent : *Trente-et-une chansons populaires dauphinoises*, Grenoble, Didier-Richard, pet. 4°, 66 p., mus. — Delarue : *Recueil de chants populaires du Nivernais*, 3e série, Nevers-Paris, Impr.-papet. Fortin, 8°, 63 p., mus. — *Bulletin de la Fédération des œuvres laïques scolaires, etc., de la Nièvre, ibidem*. — *Journal of the English Folk-Dance and Song Society*, vol. II, *International festival number*, London, Cecil Sharp House, 8° carré, 162 p., ill., mus. — E. Violet : *Les patois mâconnais... avec recueil de textes*, Mâcon, Protat, 8°, 198 p. — *Guide des Fêtes populaires de la Bourgogne*, Mâcon, Combier, pet. 8° ill. — Jean Seguin : *Corpus des inscriptions tumulaires du Mortainais et campanaires de l'Avranchin et du Mortainais;* chez l'auteur, Avranches; et Paris, Margraff, 8°, 95 p., ill. — René Hélot : *Canards et canardiers en France et principalement en Normandie;* avec 15 réimpressions de bois originaux; *ibidem*, 4°, 37 p., XIV pl.

En publiant ces **Douze chansons champenoises,** Mme Geneviève Dévignes contribue à la diffusion dans les écoles de vraies chansons populaires selon les directives de l'inspecteur général L'Hopital (mort récemment) et avec l'appui de l'inspecteur d'Académie de l'Aube, M. Longaud. Les textes sont accompagnés de commentaires explicatifs, avec indication des lieux et conditions de récolte. L'auteur, dans les reconstitutions scéniques, a ajouté un coup de pouce, par exemple pour la soyotte champenoise; très beau est le chœur des peleurs d'Argonne.

Les **31 chansons populaires dauphinoises** recueillies pour le texte par M. Vincent et pour la musique par P. Gauthier-Lurty complètent les collections antérieures de Tiersot (Oisans, Trièves, Mateysine), de Mlle Gauthier-Villars (Villard-de-Lans) et les miennes (surtout Valdaine) pour une région jusqu'ici délaissée, la vallée d'Allevard et la chaîne de Belledonne. J'ai *O que la chasse est belle* en Savoie (canton voisin de La Rochette). Les auteurs ont eu soin d'indiquer les parallèles connus ailleurs en Dauphiné et les conditions d'obtention. Cet ouvrage est lui aussi destiné aux écoles.

Il en est de même du 3e fascicule de **Chants populaires du Nivernais** établi par M. Delarue en prenant pour base les manuscrits laissés par Achille Millien. Comme les précédents, c'est une œuvre très érudite et en fait un véritable modèle à suivre dans nos autres provinces; les variantes sont données; chaque chanson est accompagnée d'un commentaire folklorique excellent, dont la chanson citée n'est souvent que

le prétexte. Celle de l'*Ane et du Loup* donne lieu à une étude sur le loup dans le folklore nivernais (pp. 15-20); voir aussi pp. 25-33 une vraie monographie du *tiaulage* ou chant de labour adressé aux bœufs et pp. 38-46, les pâtres dans le folklore nivernais, avec chansons particulières.

Il faut aider M. Delarue dans cette œuvre, parfaitement utilisable ailleurs que dans sa province; il est directeur d'école à Vauzelles, par Nevers; chaque fasc. ne coûte que 4 francs; on peut souscrire aux fascicules à paraître. Au surplus, on trouvera des renseignements sur l'œuvre projetée, dont l'ensemble constituera une monographie nivernaise de premier ordre, dans le *Bulletin* de la Fédération du département, où se publient aussi d'autres fragments de folklore local.

L'international festival number de la société anglaise de danse et de chansons populaires contient des communications de tous les pays européens... sauf de la France. L'intérêt s'est porté surtout sur les danses des épées ou des bâtons, dont nous avons un cas bien net dans le Ba-cubert (Bal couvert) des Hautes-Alpes et d'autres dans les Pyrénées. M. Wolfram, de Vienne, qui les étudie comparativement, a fourni au Congrès des données nouvelles. D'autres articles insistent sur le renouveau des danses rurales dans divers pays, en Hollande, en Suisse par exemple, ou sur leur maintien comme un bien national inestimable, comme en Roumanie.

Pour la théorie générale de la danse, il faut signaler l'article de Curt Sachs sur le symbolisme choréographique; et celui de Cesare Caravaglios sur « la collection et la transcription des danses populaires »; il considère que le meilleur procédé de fixation est le film sonore et regarde comme insuffisante la notation soit avec des schémas, soit avec des sigles, de la position des pieds. Mais, même en projetant au ralenti un film sonore, on n'a qu'un document insuffisant; d'abord tout le monde ne peut pas avoir de ces films spéciaux; et comment analyser les mouvements sans les réduire en schémas? Je ne comprends pas très bien où Caravaglios veut en venir, ni comment il différenciera les variations locales d'une danse spécialisée comme la tarentelle (cf. p. 133) sans donner de graphique; ni pourquoi (p. 135) « les mouvements mimés

seraient indépendants de la danse », alors que nous savons que les danses des Buschmen, des Australiens, de la plupart des Nègres, des Indiens de Californie, etc., sont des pantomimes et que toutes les danses sexuelles, même les plus modernes et les plus artificielles, le sont aussi. Otez d'une danse le mouvement mimé, il ne reste que de la gymnastique cadencée... Mais je suis d'accord avec l'auteur pour admettre que les danses ne restent pas stables ni fixes, qu'elles évoluent comme le reste; voir notre quadrille, nos valses et surtout nos steps et trotts. C'est, un peu, une vérité évidente.

§

M. Violet, qui a publié sur le Mâconnais divers ouvrages déjà signalés ici, a complété ses enquêtes par la linguistique : sa monographie des **Patois mâconnais,** situés sur la zone de transition entre le francien et le franco-provençal, nous intéresse par la partie qui est consacrée aux « légendes, contes et sujets folkloriques » (pp. 91-190, texte et traduction sur 2 col.). Proprement folkloriques ne sont que peu de ces contes; la plupart sont descriptifs, ou anecdotiques locaux, et tels qu'on pourrait les intercaler sans changements dans un roman régionaliste; c'est d'ailleurs ainsi qu'a fait Léon Gauthier dans le *Clos Mouron*. Il n'y a pas un seul conte merveilleux; comme contes d'animaux seulement celui du *Baptême* (le renard et le loup); une bonne description des veillées; une autre des bordes (feux de carnaval-carême); et surtout des histoires de soldats du temps de Napoléon; bref rien de particulier; dans tous les villages de France il y en a autant. Mais il est bon tout de même de recueillir ces récits sous le couvert de la dialectologie.

Le mouvement de renaissance des **Fêtes populaires et traditionnelles de la Bourgogne,** sous l'impulsion de MM. Mazenot et Jeanton, persiste. Peu à peu les organisateurs ont rétabli des feux cérémoniels ou en ont même importé dans des régions où on n'en faisait pas, quitte à les déplacer, les uns du cycle de carême-carnaval et les autres du cycle de la Saint-Jean. Le rapport pour 1935 est orné de bonnes photos, pas truquées; mais dans quelle mesure ces groupes costumés correspondent vraiment à ceux du XVIIIe et de la première moitié

du XIX[e] siècle, on l'ignore. Les étoffes déjà ne sont sûrement pas les mêmes. La coupe de ces vêtements est-elle correcte, ou arrangée comme chez les costumiers de théâtre? Ce mouvement est lié à la propagande touristique et à celle qui favorise les vins de Bourgogne; ce qui est louable doublement.

Dans le Cotentin, Jean Seguin, en étudiant les **Inscriptions tumulaires et campanaires,** commune par commune, fait connaître des documents de culte populaire importants; et ce même folkloriste, en prêtant ses bois de **Canards** (placards et feuilles volantes servant parfois d'affiches) au docteur Hélot a contribué à la connaissance directe d'une production populaire sortie de mode. Le bois I et le bois III sont étonnants comme modernisme cubiste, avec décomposition et superposition des plans, et enchevêtrement des gestes. Le classement de ces bois dans la production du même ordre est fait par le docteur Hélot avec son érudition coutumière, comparativement. C'est une contribution importante à l'histoire de l'imagerie populaire et du colportage; la difficulté consiste le plus souvent à déterminer le lieu d'origine de ces feuilles.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Yggdrasill : Elémir Bourges, M. Paul Claudel et la jeunesse littéraire de 1901. — Valère Bernard salué par Eugène Montfort. — *Revue des Deux Mondes* et *Revue de Paris :* l'empire à sa fin vu par des jeunes d'alors; Sainte-Beuve jugé par Albert Sorel. — Mémento. — Une lettre de M. de Fels.

Yggdrasill, le bel et vivant « bulletin mensuel de la Poésie », célèbre M. Paul Claudel dans son n° du 25 novembre. Une lettre d'Elémir Bourges, contemporaine de la publication de *L'Arbre* (1901) crie son admiration des tragédies : « C'est ce qu'on a fait de mieux en littérature française depuis les grands livres de Hugo. » L'auteur de *la Nef* ajoute :

Ne vous laissez pas rebuter par l'obscurité apparente. Ce n'est pas vrai. Dès qu'on regarde fixement, tout s'éclaircit. C'est d'une pensée forte, saine, solide et magnifique comme la charpente d'une cathédrale gothique (ce qu'on appelle la forêt). J'en suis tout possédé, et le claironne à tous mes amis, c'est-à-dire, hélas! à cinq personnes. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que, depuis que le volume a paru, il y a trois ou quatre mois, je n'ai pas vu un

article, pas un seul, dans les petites Revues. Ils ont inventé (à la suite des Allemands d'ailleurs) les hommes les plus surprenants, Ibsen, Björnson, un tas d'idiots, et de Claudel, pas un mot. Ah! elle en a du flair, la jeunesse littéraire! Et ils sont à éreinter, Sarcey, Fouquier, les gens des journaux.

Le cher Bourges qui, cependant, lisait tout et jouissait d'une mémoire très sûre, accusait là bien à tort « les petites revues » et la jeunesse littéraire. Je sais quelqu'un qui, dès 1892, donnait à *La Revue Indépendante,* alors dirigée par François de Nion, un article d'enthousiaste admiration sur *Tête d'Or* que venait de publier Edmond Bailly, à la « Librairie de l'Art indépendant ». Ce quelqu'un avait été averti par Marcel Schwob de la naissance de cette œuvre magnifique.

Ce petit point d'histoire littéraire fixé, rendons hommage au bel adieu d'Eugène Mortfort à Valère Bernard qui vient de mourir, fut un bon peintre de paysages et de portraits, un graveur de talent, et, poète de langue provençale, fut désigné par le grand Mistral pour l'élection à la dignité de capoulié du Félibrige.

Il y a des hommes pour lesquels la vieillesse est un affreux calvaire. Ce fut hélas! le lot de Valère Bernard. Petit à petit, il perdit la vue. Il n'y croyait pas, il ne voulait pas croire à ce malheur qui était le plus grand qui pût l'atteindre. Il lutta avec une patience, une énergie admirables, mais en certaines minutes, un immense désespoir l'envahissait, et c'était un tragique spectacle de le voir, une longue visière protégeant ses yeux, marcher de long en large d'un pas hésitant dans son atelier, en tâtonnant, dévoré par une rage impuissante.

Complètement aveugle, il ne pouvait plus peindre, mais il lui était encore possible d'écrire. Il s'était muni d'une planchette comme celle que possèdent les aveugles, avec des onglets mobiles, et il écrivait : des souvenirs, et des sortes de contes fantasmagoriques. Et il avait une fille, véritable Antigone, qui adoucit l'amertume de ses dernières années.

Il supportait son destin avec un stoïcisme sans pareil. Je veux recopier ici une lettre qu'il écrivit à l'un de nos amis communs, le Dr Veuve, qui le soignait :

Le 8 juillet 1933.

Mon cher ami,

Je suis honteux de mon silence épistolaire — mais je sombre dans l'inertie — mes yeux ne me permettent plus aucun travail.

Et je vogue dans mon atelier d'une chaise à l'autre. Je rêve. Je pense aux arbres qui vivent aveugles dans la lumière. Je traverse en imagination des contrées merveilleuses, j'invente des aventures fabuleuses.

D'autres fois je me prends à compter les secondes inlassablement, et il me semble être devenu le battant d'une horloge.

Personne ne vient me voir. Je ne sors plus qu'accompagné, car le brouillard s'épaissit autour de moi. Et je m'y habitue insensiblement. Je goûte davantage la musique, notre petit poste de T. S. F. est ma seule joie, avec les quelques heures de lecture que l'on me fait. J'écris, comme vous le voyez, pas longtemps à cause de la fatigue.

On s'adapte à tout, la personnalité se transforme, la psychologie n'est plus la même; j'éprouve du plaisir à imaginer des combinaisons géométriques d'ornements, des arabesques sans signification. Dans cette concentration de la pensée, le côté mathématique des choses m'attire.

Comme bien vous le pensez, je suis ponctuellement vos instructions. Ah! si la vue me revenait! Qui sait? elle reviendra peut-être. Je l'espère.

Si je pouvais reprendre le burin et le pinceau, quelles merveilles je ferais!

Toutes mes amitiés.

Où trouver une résignation, une abnégation de cette beauté? Cette lettre témoigne de la hauteur d'âme de Valère Bernard. Elle explique le grand poète et le grand artiste.

Montfort, qui écrivait ce bel adieu à un ami, vient aussi de mourir! C'était un écrivain de talent et d'une rare droiture de cœur.

§

Une rencontre assez piquante fait que la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* du 1er décembre publient des lettres de jeunes hommes écrites aux dernières années du second Empire et qui témoignent violemment contre le régime d'alors, contre Napoléon III, ses ministres et même sa famille. Les épistoliers devinrent : l'un, Albert Sorel, l'historien que l'on n'aurait pas cru si bouillant; l'autre, Allain-Targé, qui, parlementaire opportuniste, fut plusieurs fois ministre des Finances de notre République d'avant guerre.

Dès 1868, la mort du souverain semble à Sorel une éventualité imminente. Pour s'être « déguisée en Marie-Antoinette à un bal de cour », l'impératrice inspire au futur académicien cette remarque : « Ce sera le symbole et la vérité de sa vie. »

Mais, l'an d'après, d'une plume mordante, Albert Sorel trace ce portrait moral de Sainte-Beuve qui vient d'exécuter un pas remarqué vers la gauche, malgré son fauteuil au Sénat et malgré l'amitié protectrice de la princesse Mathilde :

« Quand la maison s'écroule, les rats déménagent. » Voilà ce qu'on dit de l'évolution Sainte-Beuve... L'homme est un vieux routier qui connaît plus d'un détour; il a toujours été courtisan de quelqu'un et n'avait dédaigné naguère la popularité que parce qu'elle était trop verte pour un renard de sa sorte. Peu après, il n'y eut plus même la popularité; faute de mieux, on se tourna vers la Cour, on chercha le succès des sourires, les triomphes des coteries et les approbations officieuses. La Cour, d'ailleurs, avait besoin d'un homme de talent à exhiber aux étrangers, l'homme de talent avait besoin d'argent : on le fit sénateur, cela dura douze ans; lui ou d'autres perdent leur indépendance et tombent dans la satisfaction contemplative. Notre homme reprit sa liberté de pensée et sa franchise d'allures; il échappa à la paralysie officielle et sortit retrempé du fleuve où aboutissent tous les ruisseaux, canaux, rivières et égouts, tous issus de notre monde administratif. Aussi bien le vieux Protée ne portait-il son bât que péniblement au *Constitutionnel*, et dans le *Moniteur* il se sentait gêné. Il mange du prêtre, comme un jeune de 1825; le ragoût pour lui a toujours de la saveur. Il est de mode à présent, le voilà donc qui se glisse par cette petite porte de derrière de la sacristie et qui se jette en pleine mêlée. Un libéral, c'est la seule chose qu'il ne puisse devenir, mais il déteste certains ennemis de la liberté, il les griffe comme personne n'avait fait depuis Voltaire; il les dévisage comme quelqu'un qui sait où se font les marques : cela suffit pour qu'on l'acclame; la foule est en quête d'idoles, il se trouve populaire, il peut mourir. Qu'il vive encore longtemps, car il devient de plus en plus exquis et profond : il a du regain de vie, il voit plus avant et il sent plus juste à mesure qu'il approche du trou où il faudra qu'il tombe. Un article plus qu'ordinaire d'un professeur de jeunes filles en Sorbonne a été l'occasion. Le *Moniteur* l'a refusé, on l'a porté au *Temps* qui s'est saisi de l'aubaine. Sainte-Beuve est là à l'aise : il va nous donner des choses excellentes et il a commencé avec Talleyrand. On lui disait : « Quel dommage que vous n'ayez pas été sénateur

douze ans plus tôt! Que de bons articles vous auriez faits et que de méchantes pages (et vous en avez) vous auriez évitées! »

Le critique mort, Sorel adoucit un peu le portrait qu'on vient de lire :

Je crois qu'il lui faut de l'indulgence; personne plus que lui n'était « ondoyant et divers ».

Son caractère était le revers de son esprit : ce qui faisait la qualité exquise de l'un, faisait la faiblesse de l'autre; il fallait de l'inconsistance pour changer comme il l'a fait de moule à tout propos et rapporter de chacun une empreinte si fidèle. Mais ce souci éternel de la mesure qu'il a conservé et qu'il portait au raffinement, cet art de deviner, de faire sentir, de faire admirer, ce sentiment de la beauté, prouvent qu'il était moins sceptique qu'il ne voulait le dire. Le scepticisme sans doute était le fond chez lui, mais par-dessus brochaient des saillies d'enthousiasme et des poussées de conviction. Bref, l'homme était sceptique, l'artiste ne l'était point. Et quand je dis sceptique, je l'entends au sens le plus large et dans les mauvaises acceptions aussi bien que dans les bonnes. Un épicurisme tempéré par une savante hygiène, une connaissance approfondie des hommes et un grand ménagement des dehors, c'était le fond de sa morale.

Personne n'a moins que lui donné la figure d'un sage : il mérite moins encore que Voltaire ce beau nom de philosophe que l'on prodigue si mal à propos.

Le jeune Allain-Targé, lui, écrit couramment Badinguet ou Sa Majesté Bobèche III, pour désigner l'empereur. Et cela, dès 1866. Et, on peut lire des incidentes de cette façon :

Badinguet, comme un homme de lettres qu'il est...

Ailleurs, le monarque sans génie devient, par énumération :

Jocrisse, Badinguet, Bobèche, Mandrin, Machiavellino, Borgia...

Et, enfin :

Bonaparte...

Ce misérable nous prépare le spectacle des plus odieuses trahisons, — mande Allain-Targé à son « cher papa ».

Pour lui, la mort du souverain « est une affaire peut-être de quelques mois ». Il est vrai qu'en même temps, il recueille cet autre bruit :

Bismarck est très malade : on parle de sa mort probable et surtout de l'impossibilité où il serait de reprendre ses travaux.

L'étonnant jeune homme s'enivre de nouvelles! Il cite l'éditeur Dentu qui doit lui publier une brochure. Alors pour renseigner son père sur l'homme, il accole au patronyme : « qui est de la police ». Et le futur élu du suffrage universel écrit, à sa mère cette fois :

Comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'*achever* la France, c'est d'élever par l'instruction, et surtout par la vulgarisation de la science politique, par la pratique quotidienne du droit de réunion, des fréquentes élections, par la suppression du fonctionnarisme dépendant du Pouvoir central, par la liberté illimitée de la Presse à bon marché, — élever les trente-cinq millions de brutes qui composent la nation au rang de citoyens actifs et de patriotes intelligents, éclairés, passionnés? Voilà une annexion qui nous fortifiera! à la bonne heure! et qui nous rendra bien plus grands et plus redoutables que l'annexion de six millions de sujets passifs de plus à la masse servile des sujets de Sa Majesté Badinguet. Cela n'est-il pas clair comme le jour?

Jusqu'au « petit » prince — à n'être pas épargné!

A « ma chère maman et mon cher papa », Allain-Targé apprend :

Il y a un enfant, prince héritier d'un empire qui crève de scrofules.

La politique rend bien déplaisante la passion.

MÉMENTO. — *Académie méditerranéenne* (cahier IV) : Rapport général de M. Jean Desthieux : « L'humanisme et la Méditerranée ».

La Revue de Madagascar (octobre) : de M. R. Decary : « Alfred Grandidier explorateur de Madagascar ». — « L'Emyrne immortelle », poème de M. Pierre Camo. — « Soir », poème en prose de M. G. Le Vilain.

France-U. R. S. S. (novemb.) : Témoignages de sympathie de divers à l'occasion du XIXe anniversaire de la Révolution russe. — M. L. Guilloux : « Reconnaissance à la Russie ». — « Un effort gigantesque », par M. le lieutenant-colonel P. Ducas.

Revue bleue (21 nov.) : M. Roger Martin du Gard : « L'assassinat de Jaurès ». — « Les écrivains de filiation symboliste », par M. de Gérin-Ricard.

Blois et le Loir-et-Cher (1er décem.) : « Passions suprêmes », un beau poème de M. Pascal Forthuny. — « Métamorphoses », poème de M. P. L. Andrieu. — « Origine de la Salamandre », par Mme Marthe Dupuy.

Revue des Poètes (15 nov.) : Fin de l'enquête de Mme A. Petibon sur « la Poésie spiritualiste ». — Poèmes de MM. E. Michaud, E. Prévost, A. Joussain, J. Prévost et Mme M. L. Dromart.

Les moins de Trente Ans (20 novembre), « le plus fort tirage des revues similaires », proclame la couverture. Elle met en vedette aussi MM. Philippe Henriot et Gaston Bergery traitant ce sujet : « Les jeunes et la politique. »

Visages du Monde (novembre) : « La Vaccine », par divers.

La Bouteille à la mer (oct.-nov.) : Poèmes : « Miniature », de M. P. Nadeau; « Monsieur Regret », par M. J. Béchade-Labarthe; « Paquebot » de M. J. Raphael-Leygues; « Il avait lu... », « Le Seigneur de Courlande » par M. Henri Sales; « La maison dans les prés » par M. Pierre Moussarie; « Ring » et « Pour prendre congé », de M. Huges Fouras.

L'Archer (novemb.) : Fin des lettres de Poulet-Malassis à Ch. Assolineau. — « L'Italie en auto » par M. Alex Coutet. — « Avec la 67e Division de Réserve », par M. le Dr Paul Voivenel. — De M. Touny-Lérys : « La poésie... le symbolisme ». — Campagnou écrit sur les discours prononcés à l'Académie par MM. Georges Duhamel et Henry Bordeaux.

L'Ordre Nouveau (15 novemb.) : Divers : « Un socialiste au pouvoir : qui fera la Révolution? »

La Revue Universelle (1er décemb.) : M. H. Ghéon : « Poèmes pour Notre-Dame ». — « Etat présent de l'U. R. S. S. » par M. Thierry Maulnier.

Etudes (20 novemb.) : « Mustafa Kemal » par M. Louis Jalabert. « M. Jules Romains et l'unanimisme » par M. A. de Parvillez. — « Y a-t-il une science athée? » par M. Ch. Fleury.

La Revue hebdomadaire (21 et 28 novemb.) initie ses lecteurs à la personnalité de Louis Rossel et de Vermorel, membres de la Commune de 1871. — Suite de la campagne de M. François le Grix pour un bouleversement du régime en France. — Suite du beau roman maritime de M. Jean Feuga : « l'Escadre noire ».

Cahiers du Sud (décembre) : « André Gaillard, vivant », belle évocation du poète mort, par Mme Georgette Camille. — « Décadence des lieux-communs » par M. Denis de Rougemont. — M. J. Audard : « Sur Rimbaud ». — De MM. Etiemble et Yassu Gauclère : « Sur Michel et Christine », le poème de Rimbaud. — « Baudelaire et le sens de la Nuit », par M. Rolland de Renéville.

CHARLES-HENRY-HIRSCH.

§

Une lettre de M. de Fels.

Monsieur le Directeur,

Je vous remercie de m'avoir spontanément exprimé vos regrets pour la publication dans le *Mercure de France* du 15 novembre d'un article fort inconvenant à mon égard, écrit par un de vos collaborateurs, sans votre agrément, à l'occasion d'une étude sur la question ouvrière que j'ai publiée dans la *Revue de Paris* du 15 octobre 1936.

L'opinion de votre collaborateur, qui paraît plus soucieux de diffamer un écrivain que d'étudier son œuvre, ne m'importe guère, mais sans entreprendre de réfuter toutes les erreurs qu'il a accumulées sur ma biographie, je ne puis laisser accréditer une légende mensongère au sujet de mon nom et de mes titres nobiliaires. Ce nom et ces titres sont inscrits sur tous les actes de mon état-civil et ne peuvent donc être sujets à aucune contestation justifiée, même de la part d'un confrère dont la haine qu'il témoigne à mon égard, sans motif et sans excuse, s'exprime par une diffamation dont je ne veux pas demander la répression aux tribunaux par égard pour votre éminente personnalité.

Je vous prie de vouloir bien insérer cette lettre rectificative à la place où a paru l'article de votre collaborateur.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.

COMTE DE FELS.

La lettre ci-dessus m'ayant été communiquée, je dédaignerais d'y répondre si son auteur ne m'attribuait un sentiment de haine à son égard. Il satisfait seulement ma curiosité d'observateur de mon temps. J'en juge le guignol du haut d'une existence dont je ne renie pas un seul acte. — CH.-H. H.

LES JOURNAUX

Chacun sa vérité (*le Figaro*, 10 décembre). — Voici l'amour (*Paris-Soir*, 7 décembre, *le Journal*, 7 décembre). — L'homme qui louait des places pour le ciel (*le Journal des Débats*, 28 novembre). — Nos paysans lisent-ils et que lisent-ils? (*le Coupe-Papier*, décembre 1936, *l'Humanité*, 10 décembre).

Pourquoi j'écris? Pourquoi écrit-on d'ordinaire? Besoin instinctif, d'abord? Oui. Désir d'argent? Non. Vivre de sa plume, à condition de ne la point prostituer, est une ambition légitime. Mais si

cela impliquait un renoncement à mon absolue liberté, j'aimerais mieux demander mon pain à mon métier d'avocat, pour pouvoir goûter encore ce bonheur inestimable d'écrice ce que je veux, et quand je le veux.

Ainsi s'exprime M. Maxence Van der Meersch, dans **le Figaro.**

Le grand mobile qui m'inspire n'est même pas ce désir de gloire, de renommée, si puissant au cœur de l'homme, poursuit le lauréat du *prix Goncourt*, mais bien plutôt la volonté d'être utile, de dire les quelques vérités que je pense entrevoir.

Nous sommes tous amoureux de liberté, nous voulons tous dire les vérités auxquelles nous croyons. Et il n'y a pas de main pour guider notre plume, hormis la nôtre. Le tout est de trouver la publication où avoir latitude de faire passer du manuscrit à l'imprimé notre pensée, sans modifications ni coupures. Pour moi j'en remercie le *Mercure*. Il y a toujours place ici pour les voix de M. Desmaisons, de M. Delarue. Un Louis Aragon exprime sa vérité, il écrit, il publie selon sa pensée, et l'accent diablement sincère qui nourrit *les Beaux quartiers* n'a pas échappé aux Renaudot. En décernant à Aragon le *prix Théophraste-Renaudot*, ils ont marqué que le talent est louable, où qu'il se manifeste. Au fait, le cher Théophraste avait-il toute facilité de rédiger sans fard *la Gazette?* Il est à remarquer que le premier journal français s'en tint pour commencer, prudemment, aux informations.

J'ai rencontré ces temps-ci un lecteur moyen bien heureux et bien malheureux à la fois. Non seulement il lit tous les journaux — ce qui représente des loisirs — mais encore il croit tout ce qu'il a sous les yeux. Comme j'osais avancer que s'il y a quelque chose de bon — et de pire — dans toute opinion, on ne saurait prendre celle-ci pour une absolue vérité, cette lapalissade l'ébranla un peu dans sa foi et il se rattrapa sur les informations : « Là, s'écriait-il, nous touchons les plaies de Notre-Seigneur ! » Et d'un doigt respectueux il palpait la pâte toute fraîche de deux journaux qui, parus à même enseigne, annonçaient — c'était au début de la crise anglaise — celui-ci : *Abdication du roi Edouard VIII*, celui-là : *Le roi Edouard VIII prendra prochainement sa décision.*

Quant aux raisons du Roi...

Cela se passait au royaume des demi-fous, écrit Bernard Shaw dans **Paris-Soir**. Le jeune prince, dès avant la très grave maladie du Roi, son père, avait choqué les sentiments d'un grand nombre de ses futurs sujets. Mais quand il eut accédé au trône, c'est à son cabinet et à l'Eglise qu'il se heurta.

Le nouveau Roi, à peine âgé de 40 ans, n'était pas marié. Comme il avait l'intention de mener une existence paisible qui pût servir d'exemple à son peuple, il se mit aussitôt en quête d'une femme gentille, douce surtout car il avait les nerfs très sensibles et les conversations avec les ministres n'étaient pas faites pour le calmer. Justement, il connaissait une dame qui possédait toutes les qualités rêvées. Son nom, autant qu'il m'en souvienne, était Daisy Bell. Américaine, elle avait déjà été mariée deux fois. Elle ne pouvait donc que faire une excellente femme pour le Roi qui, lui, n'avait jamais été marié.

(Ah! les personnes d'expérience!...)

Jusque-là, rien que de naturel et de simple. Mais, dans le pays des demi-fous, ce serait folie d'escompter que quelque chose pût se terminer tranquillement.

On sait comment se termina la chose... Se rappelle-t-on quelle sorte d'inclination il était de bon ton d'attribuer au Prince de Galles? Ce n'est pas à ses chutes de cheval, autre sujet bien fait pour passionner l'opinion publique, vraiment, que je pense : le pays des Houyhnhms est aussi celui du procès d'Oscar Wilde. Inspiration née d'une cabale, d'un refrain de café-concert, de l'art qui passe, et dont le Monsieur-qui-croit-à-tout-ce-qu'-il-lit faisait son Evangile. L'attachement du Roi pour sa maîtresse proteste là contre, et c'est piquant, tout de même, et de nature à démentir une imprudente calomnie, que le premier souverain qui, de notre temps, préfère Eve au Paradis, le lit plein d'odeurs légères au trône, les fêtes galantes, intimes, aux fêtes du couronnement, soit l'ex-Prince de Galles... Notre temps, disais-je! Nous l'a-t-on assez dénoncée, « la faillite du cœur »? Nous l'a-t-on assez répété, qu'à notre époque d'affairistes et d'affairés, il n'y avait plus de place pour l'amour? Avec le Roi d'Angleterre le cœur a fait sa rentrée, voici enfin un homme, et lequel! pour apporter, entre les deux actuelles préoccupations touchant la révo-

lution et la guerre, une histoire d'amour. Autour de lui on était matériel, les visages montraient les dents, la vieille Europe se préparait à creuser sa tombe; enfin, le prince, le Roi charmant parut, indifférent aux remontrances de son premier ministre empressé à jouer les pères nobles, aux homélies du Dr A. W. Brunt, évêque de Bradfort. Edouard ne voulait de règne que le règne du cœur. Canons, par-ci, fusillades par-là, crimes crapuleux et campagnes sans grâce, on étouffait... L'amour, enfin! Bravo! petit!

Dieu sauve le Roi de Baldwin! portaient les pancartes que les sujets d'Edouard VIII promenaient au fil des rues. Le soutien qu'il a rencontré dans une partie de l'opinion n'est pas de tradition. Si M. André Maurois, dans **le Journal,** invoque des précédents à l'aventure, et si

depuis des temps fort lointains, le peuple anglais s'est cru en droit de donner son avis sur les mariages de ses rois.

M. André Maurois rappelle, aussi, que les rois n'avaient pas l'homme de la rue pour eux :

Au seizième siècle, lorsque le terrible Henry VIII se préparait à répudier Catherine d'Aragon pour épouser Anne de Boleyn, la foule, dans les rues, l'arrêtait pour lui conseiller de n'en rien faire et les femmes injuriaient l'usurpateur.

Au demeurant le cas est fort différent. Edouard VIII aurait été embarrassé de répudier une Catherine. Mistress Anne Simpson de Boleyn ne dérangeait personne.

Elle dérangeait bien des choses, à la vérité, et si nous écartons toute sentimentalité pour nous en tenir au nœud, tout politique, du drame, nous voyons bien qu'il était dangereux pour la vieille Angleterre que le Roi s'appuyât sur tel parti enclin à favoriser des vues d'un caractère démocratique, mais si épris de démocratie précisément que ce parti n'eût pas tardé peut-être à muer la Reine en Madame la Présidente. Cela eût fait mauvais effet, que le Roi se mariât au cri de *Vive la République!*

§

Qu'en pense-t-on là-haut? Les morts ont toute possibilité de dire leur mot, qui ne perdent rien du spectacle. Le spec-

tacle dont la Terre est le théâtre. Du moins on peut le supposer, quand on sait que les sièges célestes sont courants.

La police vient d'arrêter à Kiszyniev, en Bessarabie, un prêtre qui ne manquait pas d'ingéniosité, lisons-nous dans **le Journal des Débats.** Il vendait des places au paradis.

Il avait sur sa table une « carte du ciel », mais une carte qui, n'entretenait que des rapports lointains avec les cartes dressées par les astronomes. Elle ressemblait plutôt au plan de la salle des théâtres que les contrôleurs ont devant eux. Le mauvais prêtre recrutait sa clientèle parmi les paysans d'esprit simple qui venaient chez lui choisir une place pour la « carte du Ciel ».

Rien des *prix uniques*. Une place valait un peu plus de cent francs. Mais :

les sièges qui se trouvaient près de Dieu coûtaient le double du prix normal. Ceux près de l'archange Gabriel coûtaient moins cher.

Et le succès fut tel auprès des bonnes gens de Kiszyniev, que le lait vint à manquer. Pourquoi le lait?... Bien des paysans vendaient leur vache pour obtenir une place au Paradis. Notre Francis Jammes ira au Paradis avec ses ânes, les Bessarabiens lâchent leurs vaches pour faire le voyage. Et en chœur :

L'ingénieux escroc avait déjà vendu plus de cents places.

Il en aurait vendu mille sur les Boulevards. Le Monsieur-qui-croit-tout-ce-qu'-il-lit se serait précipité. Il aurait insisté pour qu'on hâtât le départ.

Je ne sais rien de gai comme un enterrement

disait Verlaine dans ses *Vers de jeunesse.* Surtout si le Paradis est au bout, dûment assuré, avec place numérotée et à la droite de Dieu. Ces beaux vers, alors, prendraient tout leur sens :

La Mort? C'est, par-delà les Colonnes d'Alcide
Et la mouvante horreur des gouffres blanchissants,
Un ciel nouveau, le clair verger des Hespérides,
Le clos aux pommes d'or et l'éternel printemps.

M. Edouard Marye, leur auteur, m'excusera si j'ai choisi le début du *Chant des Hespérides* — que *les Nouvelles Littéraires* ont publié, lors d'une page vouée aux Poètes de la

Mort — pour illustration d'un Paradis à la portée de toutes les bourses. Comme il est beau poète, l'auteur de *Dédale* est homme d'esprit, et je le vois qui sourit, de penser que les clients de l'habile Bessarabien pourraient lui reprocher, à lui la poésie faite honnête homme, d'avoir cru à l'éternel printemps à fonds et à vache perdus.

Un Pirandello, un Halpérine-Kaminsky, à des titres divers ont bien gagné leur Ciel. Le premier qui a doté le théâtre d'un « frisson nouveau », le second à qui on doit pour une part de lire chez nous l'œuvre de Tolstoï. Quelle place occuperait Tolstoï dans la Russie des Soviets? **Le Coupe-Papier,** journal d'une maison d'édition qu'il faut louer de nous faire connaître, tantôt les livres d'un Georges David — on a lu l'an passé *Passage à Niveau,* où admirer un type de jeune fille malade si douloureusement humain qu'au sens réel du mot il tire les larmes — tantôt, dans la traduction de Jean Cassou et Jean Camp, — *Font-aux-Cabres,* l'œuvre de Lope de Vega — *le Coupe-Papier,* disais-je, cite ces lignes, signées Lénine et que nous reproduisons à titre documentaire :

Vivre dans une société et ne pas en dépendre est impossible. La liberté de l'écrivain bourgeois, de l'artiste, de l'actrice, n'est qu'une dépendance masquée (ou qui se masque hypocritement), dépendance du sac d'écus, dépendance du corrupteur, dépendance de l'entreteneur.

Et nous, socialistes, démasquons cette hypocrisie, nous arrachons les fausses enseignes, non pour obtenir une littérature et un art en dehors des classes (cela ne sera possible que dans la société socialiste sans classes), mais pour opposer à une littérature hypocritement prétendue libre et en fait liée à la bourgeoisie, une litérature réellement libre, ouvertement liée au prolétariat.

Quelle serait, demandais-je, la place de Tolstoï dans la Russie nouvelle? Et quelle serait son attitude? Pouchkine serait comme chez lui, si on en croit M. J. E. Pouterman, qui note :

L'on constate aujourd'hui que Pouchkine est devenu l'auteur le plus aimé des millions de paysans et d'ouvriers qui, avant la Révolution, ignoraient jusqu'à son nom.

Autant de lecteurs qui célébreront en février 1937 le centenaire de la mort de Pouchkine, de pair avec le vingtième anniversaire de la fondation de l'U. R. S. S.

Nos paysans, et plus spécialement ceux du Périgord, lisent-ils beaucoup Eugène Le Roy, dont c'était le 29 novembre le centenaire de la naissance? Nos ouvriers lisent-ils beaucoup Céline, dont l'œuvre, dans la traduction de Mme Louis Aragon, fait là-bas le maximum? L'auteur de *Jacquou le Croquant*, en tous cas, a partout ses aises. Il a eu les honneurs de la commémoration dans les salons de Mme Germaine Kellerson, sous les auspices de la sociétés des *Amis d'Eugène Le Roy*, dont M. Yvon Delbos, ministre des Affaires Etrangères, est le président, et il a inspiré un « rez-de-chaussée » à M. René Garmy, qui dans **l'Humanité** écrit de son œuvre :

Celle-ci est beaucoup plus que le miroir d'une province, elle fixe un moment de la paysannerie française et là est sa vraie grandeur.

Mais décidément je voudrais savoir où nos paysans en sont de leurs lectures. L'escroc bessarabien qui trouverait à vendre partout des places pour le Ciel, aurait-il le placement de livres qui ne seraient ni des almanachs ni la clef des rêves? La T. S. F. est volontiers bien accueillie, qui a rénové les veillées des chaumières, qui a ouvert aux auditeurs les portes d'un monde invisible. Mais les livres laurés, quel laboureur de chez nous échangerait contre eux son bétail?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Centenaire de la mort d'Antonin Reicha. — Première audition du *Christophe Colomb* de M. Darius Milhaud.

En 1794, lorsque les Français entrèrent à Bonn, l'orchestre de cette cité, qui comptait parmi ses membres L. van Beethoven, altiste, et **Antonin Reicha,** flûtiste, se dispersa. Beethoven se rendit à Vienne. Reicha gagna Hambourg, puis, après un court voyage à Paris, il rejoignit Beethoven à Vienne, où il fut l'élève d'Alberchtberger, de Salieri et de Haydn. Né à Prague le 25 février 1770, Reicha appartenait à une famille de musiciens tchèques et son père, Joseph Reicha, violoncelliste distingué, était venu à Bonn en qualité de concertmeister du Prince Electeur en 1785. Le jeune Antonin profita de ce séjour à Bonn pour acquérir une vaste culture en suivant les cours de la célèbre Université. A Vienne, la rencontre

de l'illustre violoniste français Baillot, venu en Autriche pendant l'occupation française, le décida à suivre son nouvel ami en France. Baillot le recommanda à l'Empereur, puis à Louis XVIII, et, en 1818, Reicha obtint une chaire de contrepoint au Conservatoire. L'influence qu'il y exerça fut si considérable que l'on peut dire qu'elle dure encore.

Dans son beau livre sur *César Franck* (collection Laurens), M. Maurice Emmanuel a montré, en effet, tout ce que lui doivent non seulement ses élèves immédiats, mais encore toute l'école française. D'abord Reicha se fit au Conservatoire une situation tellement exceptionnelle que l'on vit des artistes accomplis, des professeurs ses collègues, réclamer ses leçons et suivre ses cours, au grand scandale de Cherubini, son directeur :

Si l'on veut, écrit M. Maurice Emmanuel, avoir une idée de la doctrine très remarquable de Reicha, il faut lire son *Traité de Haute Composition musicale*. On y trouvera magistralement présentés des types de fugue dans les divers modes ecclésiastiques, qui sont aussi les modes de la chanson populaire. Reicha, qui connaît ces deux sources, et qui en sait la valeur, préconise la polymodie diatonique, les trois modes majeurs, et les trois modes mineurs qu'elle offre aux musiciens, et auxquels, par une simplification systématique, ils ont renoncé vers 1700, au profit d'un mode majeur unique et d'un mineur bâtard.

Cherubini, tout miel en apparence, n'appelle Reicha que « la Bohême ». Les exercices de « polyrythmie » et de « polytonie » auxquels « la Bohême » astreint ses élèves font tenir le professeur pour un parfait hérésiarque par M. le Directeur. Mais parmi ses disciples, il y a César Franck. Peut-être le jeune Liégeois ne fut-il pas immédiatement sensible aux exhortations philosophiques d'un maître qui, fort d'une vaste culture, appelle à son aide Kant et Aristote. Mais M. Maurice Emmanuel a montré péremptoirement que, sans Reicha, Franck n'eût pas été le musicien qu'il fut. Ni Debussy. Car le flambeau se transmet ainsi, mystérieusement :

Franck, disciple de Reicha, avait agrandi le cercle tonal et modulé avec une hardiesse qui lui avait valu l'aversion des conservateurs... L'émancipation que le musicien de *Pelléas* devait accomplir, et dont les conséquences sont incalculables, il en avait appris la possibilité

dans les œuvres de Franck... Musiciens dissemblables, Franck et Debussy, celui-ci aiguillonné par celui-là, apparaissent liés par une influence indirecte et puissante. Et le vieux maître l'exerça sur un élève qu'il mit en fuite...

Cette influence, c'est celle de Reicha. Et c'est pourquoi il était juste que le souvenir du musicien tchèque fût honoré à l'occasion du centenaire de sa mort. Il mourut le 28 mai 1836, mais il est sans importance qu'on ait apposé la plaque sur la maison de la Chaussée-d'Antin le 2 décembre; ce qui compte, ce n'est pas la date, c'est le fait, et c'est la belle allocution prononcée avant le concert qui suivit par M. Maurice Emmanuel, c'est la résurrection du Quatuor à cordes, du Quintette à vent, des Trios pour deux cors et violoncelle, des Variations pour deux flûtes et des Fugues pour le piano, exécutés brillamment par le Quatuor Calvet, le Quintette à vent de l'Orchestre National, MM. Courtinat, Robin et Mass, et M. P. Maillard-Verger. Car il n'était point de meilleure manière de montrer l'originalité de Reicha qu'en permettant aux musiciens d'entendre sa musique.

§

Bien qu'il soit intitulé « opéra », et bien qu'il ait été conçu pour le théâtre et représenté effectivement au Staats Oper de Berlin le 5 mai 1930, le *Christophe Colomb* que M. **Darius Milhaud** écrivit sur un livret de M. Paul Claudel, supporte sans trop de dommage, semble-t-il, d'être donné sous la forme d'un oratorio. Douze personnages principaux et une quarantaine d'autres dont les rôles sont de moindre importance prennent part à l'action. Un « lecteur » présente « le livre de la Vie et des Voyages de Christophe Colomb qui a découvert l'Amérique, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit », et le chœur commente les événements, qui vont remplir deux parties et vingt-sept tableaux — le cinéma intervenant parfois comme « rideau de fond ». Une analyse (que j'emprunte à M. Henri Sauguet) est nécessaire pour faire comprendre l'architecture si particulière de l'ouvrage :

Après un *Processionnal*, c'est une *Prière* et une vision de la *Terre Informe et nue*. Ensuite, c'est *Christophe Colomb et la postérité*. Voici les *Quatre Quadrilles*, scène turbulente et dramatique, suivie

de la céleste *Irruption des Colombes;* la *Cour d'Isabelle la Catholique;* la *Colombe au-dessus de la mer;* la *Vocation de Christophe Colomb; Christophe Colomb au bout de la terre; Christophe Colomb et ses créanciers* (les créanciers donnent une sérénade odieuse à Christophe Colomb, pendant laquelle retentissent, comme le chant de la caille, les mots : « paye tes dettes »). Voici Christophe Colomb en Espagne, où il fait le *Siège du Roi;* puis *Isabelle et Santiago;* le *Recrutement pour les caravelles* et le départ. Et pendant que Christophe Colomb vogue pour l'Amérique, vient se placer une scène étrange et barbare qui se passe en Amérique (sorte de tempête furieuse, de gémissements, de blasphèmes, de sifflets, d'appels tragiques ; *les dieux barattent la mer,* les dieux aux noms extraordinaires et sauvages). Puis commence la grande scène de la *Révolte des marins.* Et cette première partie se termine sur la découverte de l'Amérique au chant du *Te Deum,* chanté par le double chœur.

L'*Entr'acte* est occupé par les rumeurs du chœur au sujet de la découverte.

Dans la deuxième partie, un conciliabule dramatique du *Roi d'Espagne et des Trois hommes sages,* la *Controverse* entre les choristes et le lecteur, tandis que se déroule à l'orchestre un Interlude symphonique. Puis une scène de tempête, *Christophe Colomb tient le mât,* interrompue par les mots divins de l'Evangile de saint Jean : *Au commencement était le Verbe.* C'est ensuite la *Conscience de Christophe Colomb,* et une scène de *Christophe Colomb et Isabelle,* au dialogue coupé par les versets funèbres du *De Profundis.* Ici, *le Livre est presque fini; il ne reste plus qu'une page.* C'est l'*Auberge de Valladolid,* où Christophe Colomb est revenu, pauvre, pour mourir. Et après la dernière scène du *Paradis de l'Idée,* mystique et poétique allégorie, le drame se termine au chant de l'*Alleluia : Ouvrez-vous, portes éternelles!* — que la musique emporte vers le Ciel sur un rythme d'une mystérieuse et tragique envolée.

Si parfaite que soit une mise en scène, si discrète que soit l'intervention des décorateurs, de tous les artisans qui donnent à l'idée sa représentation matérielle, on voit ce qu'un tel ouvrage peut perdre à passer du concert au théâtre. On assure qu'à Berlin, le drame, selon le vœu de M. Paul Claudel, fut bien « comme un livre qu'on ouvre et dont on livre le contenu au public ». Mais il est difficile de donner à l'imagerie animée du théâtre la savante naïveté qu'il faut ici!...

Et pourtant, on souhaitait parfois, à la salle Pleyel,

qu'une image visuelle vînt éclairer, commenter le texte, y introduire un peu de mouvement. Ce long oratorio, cette fresque immense, cependant variée dans ses couleurs, dans le dessin des scènes, ne semble pas tout à fait exempt de monotonie. Ce qui caractérise, et dès le premier abord, la partition de M. Darius Milhaud, c'est la prédominance de l'élément rythmique. Il lui arrive très souvent, si souvent même que le procédé finit par perdre de sa force, de laisser le chœur scander les paroles parlées, en respectant rigoureusement les valeurs de mesure, mais sans nulle inflexion de la ligne mélodique. Parfois il obtient ainsi un très bel effet de force, mais quelquefois aussi le parti pris ne semble point se justifier. Il arrive de même que la répétition à quatre ou cinq reprises d'un même dessin mélodique et rythmique engendre chez l'auditeur de la lassitude. Mais cette réserve faite, on ne peut que reconnaître le grand pouvoir de suggestion de très nombreux épisodes comme le finale de la première partie, avec le *Te Deum* qui explose après la découverte du nouveau monde. Très belle page aussi la révolte des marins précédant de peu ce finale du premier acte, et, dans la seconde partie, la scène où Christophe Colomb, enchaîné au mât, domine la tempête et l'apaise en répétant les paroles de l'évangile de saint Jean, *Au commencement était le Verbe*. Très belle scène aussi, que l'*Auberge de Valladolid* et la mort de Colomb.

On ne saurait trop chaleureusement féliciter la *Schola Cantorum* de Nantes, dirigée avec autant de goût, de science et d'autorité que de patience (il a fallu plus de cent répétitions) par Mme Le Meignen. L'orchestre et M. Pierre Monteux ont droit aux mêmes éloges et aussi les interprètes, au premier rang desquels il faut mettre Mme Lise Daniels et M. Endrèze, qui se sont surpassés, MM. de Trévi, Claverie, de Groote, M. Jean Marchat (le lecteur).

Au total, un gigantesque effort, une très belle exécution, et qui font regretter qu'un ouvrage aussi original, et par cela même difficile à saisir, soit donné une seule fois, sans lendemain. Le sort des musiciens est vraiment lamentable.

RENÉ DUMESNIL.

ART

La vie ardente de Paul Gauguin. — Le groupe féminin du Petit-Palais. — André Jacquemin. — André Planson.

On ne peut étudier la peinture du début de ce siècle sans revenir constamment à **Gauguin.** Que ses œuvres plaisent ou déplaisent, c'est à elles que nous comparons le plus souvent les œuvres de son époque. Et le nombre de peintres qui procèdent plus ou moins de Gauguin reste aujourd'hui encore fort important.

On connaît l'histoire de la boîte à cigares, rapportée mystérieusement par Sérusier de Pont-Aven.

Elle était informe, écrivait alors Maurice Denis, à force d'être synthétiquement formulée en violet, vermillon, vert Véronèse et autres couleurs pures, telles qu'elles sortent du tube. « Comment voyez-vous cet arbre, avait dit Gauguin, devant un coin du Bois d'Amour; il est bien vert? Mettez donc du vert, le plus beau vert de votre palette. — Et cette ombre, plutôt bleue? Ne craignez pas de la peindre aussi bleue que possible. » Ainsi nous connûmes que toute œuvre était une transposition, une caricature, l'équivalent passionné d'une sensation reçue...

A l'exposition de la Galerie de Beaux-Arts, j'ai vainement cherché cette fameuse boîte à cigares qui provoqua de telles explosions lyriques et enfanta de telles révolutions dans la peinture. Sans doute a-t-elle disparu. Elle eût été à sa place, au milieu de tant d'objets si précieux pour les curieux de la vie du peintre et de son art.

Nous suivons, avec les documents devant nos yeux, toutes les étapes de la « vie ardente » de Paul Gauguin. Peu d'artistes pouvaient fournir des éléments si variés et d'une telle puissance d'évocation sentimentale à une exposition de ce genre. Certes, des toiles chaudes et somptueuses comme *Et l'or de leur corps* ou *La Rêverie* sont noyées au milieu d'œuvres qui ne présentent guère pour nous qu'un caractère documentaire. Car il faut avouer que l'œuvre de Gauguin est assez rarement génératrice d'émotion; et tout son côté décoratif évoque assez fâcheusement Gallé et le style 1900. Depuis ses premiers paysages jusqu'aux monotypes de Tahiti, nous pouvons retracer toute cette carrière misérable et singulière de l'artiste. Nous voyons ses étonnants bois sculptés, sa canne, sa palette,

des photographies, des manuscrits, des lettres adressées à Daniel de Monfreid et à André Fontainas où il est surtout question de ses perpétuelles difficultés financières.

Durant toute sa vie, nous trouverons Gauguin aux prises avec trois obsessions terribles : la misère, la maladie et la gendarmerie. Et ce sont ces trois forces conjuguées qui le feront mourir. Le tragique a marqué son existence, — sans qu'il eût le goût du tragique. C'est son ami Van Gogh, qui, devenu fou, le poursuit avec un rasoir; c'est cette rixe ridicule de Concarneau avec des matelots qui lui fracassent une jambe, à propos d'une fille qu'il aime : Annah la Javanaise — qui finira par cambrioler son atelier; et puis cette fin lamentable dans une île luxuriante d'Océanie...

L'organisateur de cette exposition, notre confrère M. Raymond Cogniat, a édité à cette occasion le modèle des catalogues. Le récit de la vie de Gauguin est tracé de façon claire, simple et précise tandis que chaque numéro de l'exposition vient s'inscrire en marge à la date de sa création. C'est une formule ingénieuse, didactique au meilleur sens, qui se trouvera certainement généralisée. Il n'existe pas de meilleure méthode d'illustration par l'exemple.

Les femmes ont-elles plus que les hommes le sens du merveilleux?... C'est ce qui peut apparaître à la visite du beau groupe féminin réuni à l'exposition des **artistes de notre temps** au Petit-Palais. Marie Laurencin, avec des toiles de diverses époques, fait preuve d'une égale fantaisie décorative; ce sont toujours les mêmes effets délicats et mièvres en mauves, bleus, gris, roses; toujours les mêmes petits visages schématisés, enfantins et pervers, et c'est toujours d'un charme attachant, bien qu'à vrai dire, ces toiles présentées en groupe soient assez monotones. Suzanne Valadon qui cerne d'un trait rigoureux ses figures, s'oppose parfaitement à Marie Laurencin, en apparence tout au moins, mais la vigueur de la facture et l'opulence du dessin ne l'empêche point de traduire avec une sensibilité émouvante la gracilité des corps. Par des moyens différents, Valentine Prax et Henriette Groll expriment le merveilleux, le chimérique et conduisent notre esprit vers des régions enchantées où le réel se fond avec le rêve.

Louise Hervieu réunit des dessins d'une extraordinaire somptuosité. Quel artiste pourrait aujourd'hui traiter en blanc et noir avec une telle magnificence des œuvres d'aussi vastes dimensions? Un perpétuel jaillissement d'invention s'exprime dans ces étonnantes joailleries qui scintillent dans l'ombre, dans ces panaches de plume, ces miroirs, ces chairs ardentes et lourdes. Les œuvres de Louise Hervieu toutes de vie palpitante, étranges et nobles comme des sonnets de Baudelaire, sont empreintes d'un mystère et d'une puissance d'évocation qui touche au drame.

Une place importante est réservée à Chana Orloff. Ses dessins à la plume sont solides et rappellent ceux de Gromaire. Sa statuaire, où l'esprit et la malice de l'observation sont au service d'une composition plastique assurée, témoigne bien pourtant que l'entreprise est vaine, artificielle, et somme toute assez naïve, de vouloir faire sortir la sculpture de sa voie traditionnelle.

André Jacquemin, qui expose à la Galerie Le Garrec, a conquis une autorité justifiée parmi les jeunes graveurs d'aujourd'hui. La sévère technique de l'eau-forte conduit souvent à l'ennui. Si, d'autre part, nous remarquons que Jacquemin s'intéresse surtout aux paysages rudes, dépouillés, sans pittoresque, on comprendra quels risques se présentaient de faire une exposition monotone et triste. Or, c'est là le miracle de l'art, nous sommes en présence d'une œuvre étonnamment diverse, intéressante au plus haut degré et même assez exaltante. La dignité d'un artiste qui peut traiter sa planche en virtuose, qui connaît toutes les ressources de son métier, se manifeste ici avec une pureté singulière. Il a choisi. Il a sacrifié tout ce qui n'est pas vérité essentielle. Il n'a pas craint de rejeter toutes les roueries d'expression qui visent à l'effet. Et il lui suffit, sur une petite planche, de graver un buisson au bord d'un chemin pour atteindre la grandeur. La nature, dans ses aspects les plus humbles, les plus ingrats parfois, éveille en lui des résonances profondes. Ses ouvrages sont précieux sans préciosité et magnifiques sans éloquence.

On suit avec curiosité et sympathie l'évolution d'**André**

Planson (Galerie Bernier). Si nous avons fait des réserves sur un certain côté de son art, en particulier sur ses figures, c'est parce que l'artiste nous capte malgré tout. C'est un des peintres incontestablement les plus doués de sa génération. Quel rythme souple et vivant! Quelle verve! Quelle lucidité dans l'invention des formes et le choix des tons! Son effort a principalement porté cette année sur des compositions de figurantes qui lui sont prétextes à ces recherches de couleurs violentes et cruelles qu'il affectionne. C'est un jeu assez périlleux. Et il lui faut tout son instinct de coloriste pour ne pas tomber dans une sorte de bariolage publicitaire. Il aime la difficulté, il côtoie tous les dangers de l'artifice. Il semble rechercher une musique indiscrète, violente, un peu vulgaire. Mais on s'aperçoit que son travail est serré, sérieux, robuste et que ses notes éclatantes sont juste à la place qui leur convient. Il sait enfin, chose rare, construire un tableau.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Pour l'édition des « Pensées » de Pascal. — Peut-être nos lecteurs se souviennent-ils de l'inquiétude que j'exprimais dans le *Mercure* du 1er septembre 1935 (p. 276), à propos du grief que m'avait fait un auteur d'avoir omis de citer un article de la *Revue d'histoire littéraire de France* où il avait signalé, avant moi, « les inadvertances et les erreurs » commises par M. Strowski dans son édition des *Pensées de Pascal*. Je demandais à cet auteur de me fournir des « précisions » sur la date et le lieu de son article, que je ne parvenais pas à découvrir. Il s'est décidé à le faire : il s'agissait d'un compte rendu de trois pages, publié au début de l'année 1932. Je reconnais donc volontiers que mes recherches et celles du secrétariat de la *Revue* n'avaient pas été assez minutieuses, et je m'en excuse.

Cependant, sans vouloir atténuer ma faute, je dois dire que la plupart des 62 remarques faites par l'auteur sont insignifiantes. Cinq ou six à peine ont la priorité sur celles des miennes qui les répètent; alors que j'en ai ajouté plus de cent autres, toutes importantes, sans compter celles qui concernent

l'édition Brunschvicg. J'ai l'impression que l'auteur n'avait guère examiné de près le manuscrit de Pascal. Autrement, avec l'ingéniosité que je lui connais, il y eût certainement fait d'intéressantes découvertes.

J'ai bien envie de lui en dédier une, que je n'ai pas encore publiée.

La page 205 du recueil 9202 contient une série de notes en vue d'un discours contre les incrédules. L'une d'entre elles, écrite de la main de Pascal et barrée, porte :

Je ne prens point cela par bigoterie, mais par la manière dont le cœur de l'homme est fait.

Pour qui s'est tant soit peu familiarisé avec l'écriture de Pascal, le mot *bigoterie* est assez reconnaissable. Cependant, les éditeurs qui ont publié ce texte ont fait imprimer à la place le mot *système.* Et quand une fois on a cette leçon dans la tête, on a beau lire et relire le manuscrit, on croit bien reconnaître le mot qu'on a lu dans les éditions; d'autant qu'on ne s'attend pas à trouver ce terme de *bigoterie* sous la plume de Pascal. Tant la prévention a de force!

A la page 220 du premier volume de son édition, Faugère avait donné un texte ainsi conçu :

Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme d'avoir tiré de la concupiscence un soleil ardent.

A la fin de l'ouvrage, un *erratum* corrigea *soleil ardent* en *si bel ordre,* et cette correction fut reportée à la plume sur le texte de la page 220. Sur l'exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, un lecteur impétueux a cru devoir jeter au crayon cette note marginale : « Idiot! c'est Pascal qui a raison. » Pascal, pour lui, c'était la bourde ahurissante de Faugère.

Au fur et à mesure qu'on fouille sans prévention ce manuscrit si maltraité, on découvre de nouvelles fautes de lecture commises par les éditeurs les plus consciencieux.

Ainsi, à la page 100, lorsque Pascal cite les Jésuites et le Pape lui-même au tribunal de Jésus, il s'écrie : « *Vous mesmes estes comptables!* » Au lieu de *comptables,* les éditeurs ont imprimé *corruptibles.* Seul, dans la si élégante édition qu'il vient de donner à la Bibliothèque de la Pléiade, M. Jacques

Chevalier a bien voulu retenir la correction que je lui avais proposée.

Je regrette qu'il n'ait pas retenu de même celle que j'avais proposée pour la page 389 : « *C'est ce qui les fait damner* », au lieu de « *Corruption fondamentale* ».

En haut de la page 139, sur le *divertissement,* les éditeurs font dire à Pascal : « *j'ai découvert* » ; alors que je lis plutôt : « j'ay dit souuent ».

Au bas de la page 385, il faut lire « *si tirannique* » au lieu de « *si téméraire que...* ». A la page 398, les éditeurs donnent « *dii iniqui* », alors que je lis le mot *aumosne.*

En haut de la page 369, figure un passage barré :

Nos magistrats ont bien connu Ce mistere. Leurs robbes rouges, leurs hermines dont ils s'emmaillotent en Chafourez font trembler le peuple en qui l'Imagination abonde. Ils ne peuuent pas croire qu'vn homme qui n'a pas de fourure soit grand medecin, les crocheteurs sont en habit court...

Au lieu de *crocheteurs,* M. Brunschvicg a lu *eschevins;* M. Strowski propose *cavaliers.* A tous égards, je crois que ma lecture est la meilleure.

A la page 142, se trouvent deux lignes qui avaient fait le désespoir des déchiffreurs et le mien; j'ai mis fort longtemps à les deviner :

Disgression — Tour menuce la sies — en uous le uous de me bien garay les per Et les

C'est là, me semble-t-il, des notes dictées par Pascal à une personne presque illettrée, après la cinquième Lettre au Provincial. Il se propose de faire des « digressions », et il ajoute : « *Tours menus; cela sied* ».

La sixième Lettre débute ainsi :

Je vous ay dit à la fin de ma derniere Lettre que ce bon Pere Jesuitte m'avoit promis de m'apprendre de quelle sorte les Casuistes accordent les contrarietez qui se rencontrent entre leurs opinions, et les decisions des Papes, des Conciles et de l'Escriture. Il m'en a instruit en effet dans ma seconde visite, dont voicy le recit. Je le feray plus exactement que l'autre. Car j'y portay des tablettes, pour marquer les citations des passages, et je fus bien fasché de n'en avoir point apporté des la premiere fois.

C'est à cela que me semble se rapporter la note que je restitue ainsi : « *M'en voulez-vous de me bien garer? les Pères Et les (Conciles).* » Après quoi Pascal reprend la plume pour dire : « *Je les ay releuez depuis, car Je ne les auois pas s.....* » Le texte est tronqué.

Les éditeurs ont imprimé :

Je les ai relus depuis, car je ne les avais pas suffisamment lus.

D'où l'on a conclu que Pascal reconnaissait ici sa légèreté, puisqu'il avouait n'avoir pas lu avec une attention suffisante les casuistes qu'il condamnait. Ce n'est pas à Pascal qu'il fallait adresser pareil reproche.

Je pourrais multiplier encore ces exemples, afin de montrer que l'établissement du texte de Pascal, dans ce qu'on appelle ses « pensées », avait besoin d'être repris à pied-d'œuvre » ; mais il m'est heureusement permis d'annoncer la parution prochaine d'une nouvelle édition critique, où la part de l'inédit sera considérable. Je me bornerai donc à signaler ici une autre méprise où sont tombés les éditeurs et commentateurs de ce texte célèbre.

Tous ceux qui ont eu entre les mains et sous les yeux le recueil 9202 de la Bibiothèque Nationale se sont émus du désordre qui règne dans les divers fragments dont il est composé. M. Strowski le compare à « l'effet d'un coup de vent sur des feuilles de papier couvrant une table ». « Classement de valet! » s'écriait Ernest Jovy. Six ou sept ans après la mort de Pascal, son neveu Etienne Périer disait au public qu'on avait trouvé tous ses papiers « ensemble, enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre, sans aucune suite ». En effet, l'album sur les pages duquel ces papiers ont été collés est une véritable macédoine d'environ 750 textes plus ou moins étendus et achevés. Tout d'abord, on se sent perdu, noyé, dans cette bigarrure de sujets, d'écritures, de signes, parmi une foule de marques et de références ajoutées au crayon par des mains étrangères. Les éditeurs ont eu beau jeu d'incriminer le relieur.

Même en présence d'un long fragment, le relieur ne se soucie pas toujours de respecter la suite des pages, il ne tient pas compte des signes de renvoi : le fragment sur le *Divertissement* court de la

page 139 à la page 210, puis 209, 217, 133 et 217; le 722 (*prophéties de Daniel*) va de la page 309 à la page 315, pour se terminer à la page 289; le fragment 430 (la conférence préparée pour Port-Royal) occupe les pages de 317 à 326, puis il faut chercher la fin à la page 57...

Ainsi parle M. Brunschvicg, et M. Strowski de renchérir :

La méthode suivant laquelle les fragments ont été classés et collés est vraiment déconcertante, et peu s'en faut que je ne dise « folle ». L'ouvrier chargé de ce travail était un illettré, comme tous les ouvriers relieurs du temps; les règlements de leur corporation l'ordonnaient. Mais de plus il était inattentif aux signes de renvoi et à toutes les indications que pouvaient porter les fragments manuscrits...

Je crois avoir été à peine aussi sévère pour certain éditeur des *Pensées*, de qui tout le monde s'accorde à dire, avec ou sans éclats de voix, qu'il a maltraité le texte de Pascal. Malgré la « folie » de sa méthode, le relieur « illettré » serait peut-être capable et excusable de s'étonner, en apprenant que M. Strowski donne pour mesures au recueil 9202 une longueur de 35 centimètres sur une largeur de 21,4 alors qu'elle est de 43 centimètres sur 28.

Un examen plus minutieux de la reliure montre que le vrai coupable du désordre qui scandalise les éditeurs n'est pas l'ouvrier relieur, mais un bibliothécaire mal avisé.

Le volume primitif se composait de 41 cahiers comprenant chacun de 4 à 10 feuillets, et numérotés, avant la reliure, dans le coin de gauche et en bas de la première page, de 1 à 40, avec un 15 *bis*. Cette remarque avait échappé aux éditeurs.

Or, on s'aperçoit que ce numérotage a été mal fait. Le cahier 26, qui comprend les pages 301-315, devrait être à la place du cahier 25, qui comprend les pages 289-299; le cahier 29, qui groupe les pages 341-359, devrait suivre immédiatement le cahier 25; enfin, le cahier 28, qui groupe les pages 329-339, devrait précéder immédiatement le cahier 26. Si l'on rétablit cet ordre, les *prophéties de Daniel* se succèdent normalement.

D'ailleurs, le cahier 28 a le même nombre de feuillets et au même filigrane que le cahier 24; le cahier 27, qui groupe les pages 317-327, a le même nombre de feuillets et au même

filigrane que les cahiers 25 et 28; tandis que le cahier 26 a le même nombre de feuillets et au même filigrane que le cahier 29.

Dans l'intérieur des cahiers, des interversions ou des adjonctions de feuilles ont été faites pour séparer, par des feuillets en blanc, les pages écrites. Sur les pages elles-mêmes, on s'est visiblement efforcé d'opérer un classement méthodique, d'après l'analogie des sujets traités ou la répétition des mêmes mots.

Tout ce tripatouillage ne saurait être l'œuvre d'un ouvrier illettré.

Dès lors, n'eût-il pas été intéressant et possible de réparer le désordre des cahiers et des feuillets, sinon en défaisant la reliure elle-même, du moins en regroupant les clichés photographiques, au lieu de se borner, comme on l'a fait en 1905, à reproduire fidèlement les erreurs flagrantes du classement, tel qu'il apparaît dans le volume 9202?

La même opération eût pu reconstituer des pages entières du manuscrit original, qui ont été découpées en bandes pour supprimer les blancs et rapprocher ou disperser, sur l'album, par économie de place, les textes séparés par un trop grand espace. Cette restitution eût été facilitée par le raccordement des jambages que les ciseaux ont parfois tranchés au-dessus ou au-dessous des lignes écrites. Ce serait presque le jeu d'un enfant.

Il arrive aussi parfois qu'on retrouve, sur certaines pages du manuscrit, le décalque d'un autre texte, dont l'encre était encore fraîche, quand Pascal a placé les deux papiers l'un sur l'autre. Ne serait-il pas possible et intéressant de reconstituer ainsi la chronologie de la rédaction primitive?

On voit, par ces quelques remarques, de quel renouveau a besoin et est susceptible l'édition des Pensées de Pascal.

Il me paraît incontestable que le texte n'a pas encore été établi dans son intégralité. Un millier de mots, pour le moins, ont été soit omis comme indéchiffrables ou négligeables, soit mal déchiffrés. D'autre part, les éditeurs ou se sont bornés à reproduire le désordre du recueil 9202, ou ont inventé un classement plus ou moins fantaisiste.

Après tant d'années consacrées à l'étude et à la méditation

du manuscrit de notre plus grand penseur, il va m'être enfin permis de présenter au monde lettré le résultat de mes longs et pénibles efforts. En attendant, je remercie à nouveau le *Mercure de France* d'avoir accueilli si favorablement et publié les prémices d'une œuvre dont j'ose espérer que l'histoire littéraire ne sera pas sans recevoir quelque profit.

Z. TOURNEUR.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La mort de Félia Litvinne. — L'orchestre national de Belgique. — Le séjour d'Erasme à Bruxelles. — Louis Delattre : *Grains d'anis*, édit. Vaillant-Carmanne, Liége. — Maurice Maeterlinck : *Onirologie*, édit. du Parc, Anvers. — Mémento.

Tous les ans, à pareille époque, il est d'usage, ici comme ailleurs, de parler de la crise du Théâtre et de déplorer, au nom de pures joies défuntes, la disparition des « Grandes Premières » d'autrefois. Cette année, on y manqua d'autant moins que la mort de **Félia Litvinne** ressuscita, pour nombre d'entre nous, les triomphales soirées de la Monnaie où cette incomparable interprète rallia d'emblée au génie encore discuté de Richard Wagner les plus farouches partisans du vieil opéra.

De partout, on accourait l'entendre. Bruxelles concurrençait Bayreuth, et notre consciencieux chef d'orchestre Joseph Dupont, galvanisé par son jeu, prenait rang, grâce à elle, parmi les meilleurs capellmeister du temps.

Paris, selon sa coutume, s'empressa de nous la ravir et, durant plusieurs années, fit fête à cette voix souveraine d'où s'exhalaient, comme autant d'échos de l'au-delà, les plaintes d'Iphigénie, l'extase d'Isolde et les langueurs guerrières de Brunehilde.

Prestige de la mimique et du chant! On en arrivait à trouver sublime cette trop opulente héroïne d'aériennes légendes et, pareils à Tristan sur sa nef prédestinée ou à Siegfried, face au bûcher walkyrien, tous les poètes saluaient en elle l'idéale Bien-Aimée qui hantait leurs songes.

Aujourd'hui, ruinée par la dureté des temps, la scène qui s'honora d'une aussi royale présence réserve un enthousiaste accueil au *Postillon de Lonjumeau*, aux *Trois Valses* et au frivole *Orphée aux Enfers*. Wagner semble l'avoir à jamais dé-

sertée et sans les concerts, de plus en plus nombreux et de plus en plus suivis, où il nous est parfois donné de le retrouver dans sa toujours jeune gloire, nous serions contraints de le remiser, avec maints autres, parmi les dieux abolis.

La récente création par le gouvernement belge d'un **Orchestre national** où, sous la baguette de quelques chefs autorisés, s'exerceront désormais de jeunes musiciens soigneusement sélectionnés, nous fera-t-elle oublier la regrettable déchéance de notre première scène lyrique?

A en juger par un concert récent, on peut avoir tous ces apaisements et faire une fois de plus confiance à M. Désiré Defauw qui, bravant tous les périls d'une bataille incertaine, mena ses allègres troupes à la victoire.

On connaît, tant en Belgique qu'à l'étranger, les rares mérites de ce jeune chef qui depuis la guerre et sans souci des cabales dont il fut et est encore la victime, nous a dotés d'une sorte de centre musical où, chaque hiver, se donnent rituellement rendez-vous les plus grands compositeurs et les meilleurs virtuoses de tous les pays.

Ce n'est pas qu'au programme de son premier concert officiel s'inscrivissent des noms inconnus : sauf une vivante esquisse de M. Francis de Bourguignon, déjà entendue d'ailleurs, en d'autres endroits, on n'y relevait que des œuvres familières, comme la *Symphonie en ré majeur* de César Franck, les *Pins de Rome* d'Ottorino Respighi, le *Concerto en ré majeur* de Mozart et le *Poème* pour violon et orchestre d'Ernest Chausson, ces deux derniers exécutés avec une grâce sans pareille par M. Jacques Thibaud.

Si, comme à l'accoutumée, on y prit un rare plaisir, on réentendit avec non moins d'agrément le commentaire musical dont M. Francis de Bourguignon illustra quelques-unes des pages les plus savoureuses de l'**Eloge de la Folie.**

Ivresse, amour et danse s'y entrelacent en thèmes tour à tour emportés et délicats où s'affrontent, en hommage à *Erasme,* les larges accords de Richard Strauss, les rires perlés de Ravel et les appels comiquement angoissés de l'*Apprenti Sorcier.* Le tout noyé dans une orchestration à la fois nerveuse et savante, faite pour plaire aux mânes de l'illustre humaniste qui, voici plus de quatre cents ans, élut domicile

dans un de nos faubourgs où sa maison, convertie en musée, garde de son bref séjour on ne sait quelle secrète illumination.

On y célébra, voici quelques mois, le quatre-centième anniversaire de sa mort. Le cadre s'y prêtait à merveille et, malgré les discours savantissimes dont, plus qu'aucun autre, se fût certes gaussé le héros de la cérémonie, on pèlerina dévotement autour de la charmante demeure d'où chaque matin, après une lettre à Guillaume Budé, à Nicolas Evrard ou à Peter Baclinius, Erasme gagnait à cheval les bois d'alentour, non sans avoir salué au passage les tours de Saint-Guidon, auréolées d'oiseaux criards.

Dans une lettre à Guillaume Budé, on relève ces lignes éloquentes :

J'ai écrit ceci à la campagne, à Anderlecht, car poussé par votre exemple, j'ai, moi aussi, commencé à faire le paysan... En tout cas, ce séjour à la campagne m'a si bien réussi que désormais, chaque année, j'ai l'intention de recommencer cette expérience.

A d'autres correspondants il déclarera plus tard :

Je suis souvent rappelé en Brabant par les lettres de mes amis. Je voudrais y vieillir, c'est ma patrie.

On se le figure volontiers, baguenaudant dans son étroit jardin plein de roses et humant avec délices les parfums salubres de la terre brabançonne.

Il écrit à Conrad Goelenius :

A peine étais-je ici depuis deux jours, que la fièvre était au diable et que mon estomac se portait bien. Il me semble que je suis en train de rajeunir tout à fait en vivant à la campagne. Jamais je n'ai fait chose, mon cher Goelen, dont j'aie eu moins à me repentir.

Heureux temps que celui-là où, le nez au vent et la cervelle apaisée, un philosophe, reconnu pour un des plus beaux esprits de son siècle, se délassait de la gloire en regardant pousser ses choux!

Heureux temps sans doute, bien qu'assez semblable au nôtre, ainsi qu'il appert de ce billet à Paul Bombarius :

Je ne sais encore si j'irai à Bâle... Déjà j'allais me mettre en

route, car mon séjour à la campagne, cet été, m'a rendu quelques forces; mais l'affreuse guerre qui partout couve sous la cendre, m'a détourné de mon voyage.

Ce qui n'empêchera pas Erasme de partir un mois plus tard pour la Suisse, où l'appelle la correction des épreuves de la troisième édition de son *Nouveau Testament*.

Qu'ils soient poètes, romanciers ou philosophes, les vrais hommes de lettres, soucieux avant tout des exigences de leur métier, ont ainsi, en tout temps, fait montre d'une tranquille audace. Elle les garde autant d'eux-mêmes que des pièges d'alentour et ils y puisent les plus purs éléments de leur gloire.

Un de nos bons écrivains, M. Louis Delattre, prouve la pérennité de cette tradition en nous faisant assister, dans **Grains d'anis**, au spectacle d'un homme perpétuellement en contact avec lui-même et n'accordant aux événements du dehors que l'ironique coup d'œil d'un passant « à qui on ne la fait pas ».

Médecin, philosophe et romancier, son triple visage reflète dans une œuvre aussi abondante que variée un triple sourire, demeuré jeune malgré la vieillesse proche. De ses origines paysannes, il a gardé l'amour du sol et le culte du réel. Médecin des prisons, il lui fut donné en outre d'être indulgent aux hommes et de prendre au contact des pires d'entre eux des leçons de sagesse et d'humilité qu'il s'appliqua délibérément à lui-même avant d'en essayer les effets sur autrui.

Tantôt il en illustre des romans et des contes fleurant la campagne et d'où, par la voix d'humbles gens, s'exhalent toujours quelques vérités premières; tantôt, comme dans *Grains d'anis*, il les débite en aphorismes, en réflexions, en maximes et en boutades d'un imperturbable bon sens.

Comme il a beaucoup lu et non moins retenu, il ne dédaigne aucune référence propre à étayer ses opinions. Mais encore tient-il à s'entourer de toutes les garanties possibles et à ne pas s'abandonner aux invites du premier venu. Aussi choisit-il ses guides à la façon de ses aïeux qui n'engageaient jamais un valet de ferme sans s'être enquis de son orthodoxie.

Son « personnel spirituel » est du reste trié sur le volet et, selon que parle en lui l'écrivain, le philosophe ou le médecin,

c'est Diderot ou Voltaire, Montaigne ou Goethe, Claude Bernard ou Pasteur, qui lui offre ses services.

Notons toutefois, que pour les jours de fêtes carillonnées, il garde en réserve La Fontaine, Vigny, Shakespeare, Hugo, voire Dostoïewsky et Mallarmé.

Sûr d'eux comme de lui-même, il leur demeure à ce point fidèle que, de quelques merveilles que resplendissent les routes où ne s'égarèrent point leurs pas, il les néglige, les méprise ou les ignore.

A un Pascal malade et dévoré d'incertitude, il opposera donc son équilibre hormonal et sa foi dans les vitamines qu'il prend soin chaque matin d'incorporer au cours de son premier déjeuner. Car si Dieu le laisse indifférent, il n'échappe pas à la superstition des mots fétiches sous lesquels une science de plus en plus utilitaire dissimule ses croissants embarras.

Hormones et vitamines entre autres lui sont tabous, comme l'étaient jadis les esprits animaux pour un Descartes et un Malebranche.

Quand, dit-il, la physiologie sera mieux connue par des médecins plus soucieux de l'esprit que nos mécaniciens en médecine actuels, on s'occupera du retentissement du tempérament sur le caractère et des états des corps sur la mentalité et la moralité. Les médecins ne pensent aujourd'hui qu'à endormir la souffrance. Ils sauront alors éveiller la jouissance; avec le plaisir de la santé, ils donneront le bonheur : ils lutteront contre l'ennui, la tristesse, la sécheresse d'âme et l'égoïsme du faible et du menacé. Pour commencer cette rénovation, l'étude des fonctions de nutrition me paraît la mieux indiquée et la découverte des hormones y constitue déjà une amorce pleine d'espérance.

Si exaltante que s'avère à première vue cette anticipation tout épicurienne, il ne nous arrivera pas moins, à certains jours, d'en rejeter le trop mol esclavage pour retourner à celui que, sans l'appoint d'un chimisme quelconque, la dure et féconde appétence de l'infini exerce depuis toujours sur notre esprit.

Cette appétence éternelle, commune à la généralité des hommes, mais trop souvent enfouie sous l'amas de nos préoccupations quotidiennes, se retrouve précisément dans un

récent essai de M. Maurice Maeterlinck où l'auteur de *Pelléas,* préoccupé depuis longtemps par le métapsychisme, relate un cas de prémonition singulièrement troublant.

Il va de soi que la prose fluide, les pittoresques images et le mystère dont M. Maeterlinck enveloppe tous ses écrits, compromettent quelque peu la pertinence « clinique » d'**Onirologie.**

Ce qui ne l'empêche pas d'ouvrir une voie nouvelle dans les labyrinthes de la connaissance et de situer l'homme bien au delà des limites que, sans grand succès d'ailleurs, la science actuelle prétend lui assigner.

MÉMENTO. — *Sang Nouveau* publie un cahier de vers de M. Philippe Pirote. On y trouve, exprimées dans des strophes parfaites, toute l'inquiétude et toute l'amertume de la jeunesse d'aujourd'hui. — Dans *Cassandre* du 14 novembre, M. Paul Colin consacre à Edmond Picard, dont on célébrera bientôt le centenaire, une étude digne en tout point de son curieux modèle.

GEORGES MARLOW

LETTRES ESPAGNOLES

Rafael Olivares Figueroa : *Panorama de la Literatura Infantile; Los Pastores de Belen,* refundicion de Lope de Vega (Ed. Juventud). — *Revista de Occidente.* — D. Manuel Siurot et Philine Burnet : *Au Cœur de l'Espagne,* T. I. (B. Arthaud). — Camille Pitollet : *Sur la mort de Garcilaso* (Bulletin Hispanique). — *Noreste.* — *Les Langues Méridionales.* — Mémento.

Un poète a pensé aux enfants. Rafael Olivares Figueroa vient de publier *Sueños de Arena,* sortes de rondes, de « comptines », qui, au lieu de rabaisser l'enfant à l'âge où son cerveau n'est pas encore développé entièrement, cherchent au contraire à faire entrer chez lui la notion de poésie.

La pensée de l'auteur nous apparaît dans son **Panorama de la Littérature enfantine** qu'il nous a été donné de feuilleter. Les enfants ont-ils, peuvent-ils, doivent-ils avoir une patrie? Dans l'état actuel de la littérature enfantine il faut nous référer à Anatole France, Selma Lagerlöff, Barrie, Tristan Klingsor, ou à Gabriela Mistral, en vérité plus puérile qu'enfantine, Juan Ramon Jimenez subtil, Alberti révolutionnaire, Valle Inclan paternel, qui suivent ou rénovent la tradition de Chamisso, Grimm et Andersen. Sans oublier

de Foë. Et sans omettre notre Perrault qui propose aux enfants une matière romanesque non seulement nutritive de leur imagination au moment où ils le lisent, mais laissant des germes de méditations pour toute la vie, de même que La Fontaine, le maître des maîtres. Rafael Olivares Figueroa estime que la source commune à tous les écrivains pour enfants, c'est le folklore. Entendons par là, en agrandissant le mot, non seulement l'ensemble des légendes, coutumes, superstitions populaires, mais aussi la tradition nationale. A ce point de vue parlons avec joie de la tradition. Un homme indépendant et peut-être inconformiste comme Olivares Figueroa reconnaît le premier que chez Gongora, Gil Vicente, Velez de Guevara, Tirso de Molina, Lope de Vega, la valeur de l'enseignement lyrique pour les enfants vient directement de leur connaissance du folklore. C'est par cette science, chez eux, à mon avis, congénitale et naturelle, que leur littérature a pu devenir sensible au peuple. Admirable démocratie relevant le peuple, au lieu de vouloir l'abaisser, bien propre au Siècle d'or. Sans ignorer le trésor de nos rondes, que tant de Français dédaignent, Olivares Figueroa a voulu éviter ce qu'il a de trop national pour un public espagnol. On le voit dans ses *Poésies Enfantines à dire,* en collaboration avec Sanchez Trincado, et un *Essai sur l'invention Poétique chez l'enfant.* Je crois qu'on peut lui faire confiance pour sa *Méthodologie de la récitation poétique* qu'il annonce. Car ce jeune auteur vient de refondre **Los Pastores de Belen,** de Lope de Vega. Cela pose le problème du droit de correction des classiques.

A dire le vrai, il existe chez beaucoup de classiques espagnols une partie caduque. Classicisme en Espagne n'implique pas l'idée de filtrage parfait de tendances littéraires nationales souvent opposées, en tout cas représentatives chacune d'un mouvement national. Au contraire, classicisme a le sens de littérature la plus pleine de tempérament, la plus abondante, la plus riche. Non, la plus ordonnée. Dans l'œuvre considérable de Lope, un peu d'émondage ne nuit pas. La tendance à la peinture de mœurs, plutôt qu'à la typification si française, poussait l'écrivain à la facilité. On trouve chez Lope, notamment dans *Les Bergers,* du confus, du trivial, du flou,

de même que Goya a des morceaux d'un dessin défectueux. L'œuvre fut dédiée par Lope à son fils Carlos Felix, alors âgé de 7 ans. Probablement nous possédons avec ce texte le premier jet du maître. Il en arrive souvent ainsi chez les Espagnols, classiques ou contemporains. On trouverait rarement dans leurs manuscrits la page à la Pascal, à la Flaubert, surchargée de repentirs, de modifications et de bouleversements. Le génie supplée à la perfectibilité. Réduire d'un tiers l'œuvre de Lope ne constitue pas, par force, une mutilation, mais peut ramener au plan puéril des faits et des récits un peu éloignés d'eux. Surtout que les petits Espagnols d'aujourd'hui — moins après juillet 1936 — ont perdu le sens racial du merveilleux. Lope ne pourra que gagner à la vision candide et populaire des événements bibliques. On voit chez nous, dans notre Provence par exemple, ce que nos noélistes ont pu faire d'ingénu et de parfaitement accessible pour les enfants, avec la Légende de Noël. Olivares Figueroa a entrepris un travail plus que louable et rien n'empêche de garder la valeur lyrique de Lope à un texte nuancé, commenté, en parfait accord avec la tradition catholique, à condition, bien entendu, de ne pas le dépouiller de son côté merveilleux propre au catholicisme même, et qui convient à l'esprit des enfants. Je crois que pour les enfants, en général, et surtout pour les babouins d'Espagne, ce serait un contre-sens de rendre réalistement la Bible. Faisons crédit au poète et attendons avec intérêt ses tableaux lopesques pour enfants : l'Annonciation, la Visitation, la Naissance, les Adoration et Dons de l'Enfant-Dieu, les Mages, la fuite en Egypte. L'aube de la naissance à Bethléem, l'arrivée des Rois, sont chez Lope, d'une beauté ineffable. L'irruption des loups est saisissante. Enfin, nous reverrons les *nanas* ou chants au Divin, comme on disait du temps de Lope, et qui sont de petites merveilles. Notre dernier vrai poète épique, Mistral, sut bien rajeunir et contemporanéiser — si l'on peut dire! — les Rois, dans ses Mémoires. Un poète espagnol, qui a écrit ces *Songes de Sable,* peut honorer fort bien Lope en le rajeunissant.

Ceci dit, passons à l'examen testamentaire des dernières publications espagnoles périodiques.

Les deux derniers numéros de la **Revista de Occidente**

contenaient, outre les habituelles traductions chères à cette revue plus nordique qu'hispanique, une glose sur l'ironie, par Benjamin Jarnés. L'auteur n'était pas le moins propre à comprendre cette attitude de la pensée pudique, ou cette revanche de la sensibilité lorsqu'elle habite un corps débile. *Item*, d'Antonio Porras, une *Apocalypse*, de Cervantès, et la fin d'une étude sur la différence essentielle entre l'homme et l'animal. Il y manque ce que le temps a apporté, depuis, à cette étude, à savoir que l'animal détruit les terriers de ses rivaux lorsqu'il est en rut, ou en chasse pour chercher sa proie, mais on ne le voit jamais détruire sa propre tanière, comme le font certains animaux ibériques.

Aussi lira-t-on **Au Cœur de l'Espagne**, ouvrages en deux volumes de D. Manuel Siurot et Philine Burnet. Abondamment illustrés d'images de monuments et d'œuvres d'art qui, jadis, attiraient en Espagne les artistes du monde entier, ces deux livres testamentaires, d'une vulgarisation heureuse, d'un pittoresque agréable et d'une documentation très lisible, donneront envie aux étrangers de se renseigner encore davantage sur ce que fut le pays d'art et de foi si proche de nous. Le premier traite de Burgos, Avila, Ségovie, Tolède, Madrid, Salamanque.

A lire aussi la pieuse évocation par M. Pitollet du centenaire de Garcilaso. Si l'on appliquait à cet écrivain sa méthode tâtillonne et susceptible, on noterait avec étonnement sa citation d'un « historien universitaire des plus sérieux ». Etre historien n'est donc qu'une fausse classification? Il faut, en outre qu'il soit universitaire. Heureusement que le qualificatif complémentaire précise que, parmi les historiens universitaires, il en est de sérieux et d'autres pas. Bénissons le sort qui fait de certains des historiens tout court. Ce que dit M. Pitollet ne manque d'ailleurs pas d'intérêt. Le fait que Garcilaso soit ou non mort à l'assaut de la Tour du Muy n'empêchera pas la légende, comme le fait remarquer M. Pitollet, de demeurer. La Provence les aime, les légendes, et l'érudition n'a jamais rien pu contre elles. Mgr Duchesne en sut quelque chose. Croire plutôt la légende que l'histoire est la façon dernière des Provençaux de demeurer païens. Esthétiquement, ils ont bien raison. Mais que ces légendes contri-

buent à maintenir nos voisins dans la fausse idée que leurs rois furent plus de parole que les nôtres est regrettable. Nos légendes chez nous, en Provence, ajoutent à la beauté et à la *caballerosidad*. Hélas! celles qu'entretiennent en Espagne nos ennemis, — qui feraient mieux de regarder à leur sud-est où le bât les blesse, — détruisent toujours un peu de notre héroïsme. M. Pitollet a raison de se plaindre de Fernandez Amador de los Rios. Rappelons que ce calomniateur de notre passé, au dire de M. Pitollet, a pour descendant aujourd'hui un homme politique espagnol en qui certains, chez nous, voudraient que nous ayons une confiance sans borne... Lisons ce **Bulletin Hispanique,** il nous apprend toujours quelque chose.

Le dernier numéro de **Noreste** en notre pouvoir contenait une bien saine glose de Benjamin Jarnès sur Stendhal et la postérité, opposition du concept de l'éternel à l'espagnole et à la française, et un fort beau poème de Federico Muelas.

> Je ne sais dans quel voyage éternel
> Tu t'enlisas dans un ravin,
> Ni quel collier de lumières mordit ton cou.

Le poète cherche « entre les colonnes gelées des doigts » les poissons comme des lumières. Modernisme hardi, mais qui ne sort point des audaces habituelles espagnoles.

Gerardo Diego donne une Ritournelle à Pio Muriedas :

> Denivelant des satins,
> Bousculant des soies,
> D'un pas solide
> Marche Pio Muriedas.

Et la traduction perd, hélas! le tintinnement des mots castillans. Vous voyez que la mode des chansons était revenue dans l'été 1936, en Espagne. Chez nous, un certain été, nos ancêtres chantaient : *Il pleut, il pleut bergère...*

Dans **Les Langues Méridionales,** que maintient courageusement le professeur Amade, on lira avec plaisir que la langue espagnole occupe une place toujours plus étendue dans nos programmes universitaires.

MÉMENTO. — Jean Cassou : *Cervantès* (E. S. I.).

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES RUSSES

M. L. Hofman et Serge Lifar : *Pisma Pouchkina k N. N. Gontcharovoï* (Lettres de Pouchkine à N. N. Gontcharof), Paris, 1936. — Mémento.

J'ai déjà indiqué sommairement dans une de mes chroniques précédentes du *Mercure de France* (1) consacrée à A. S. Pouchkine, combien le tragique de la vie du grand poète russe fut aggravée par son mariage avec une demoiselle Gontcharof. Le recueil des **Lettres de Pouchkine à N. N. Gontcharof,** que viennent de publier M. Modeste Hofman et M. Serge Lifar, me donne l'occasion de revenir à ce sujet en l'élargissant et l'étayant de documents nouveaux d'un intérêt considérable. Pouchkine fut présenté à sa future femme à Moscou, dans un bal, au mois de décembre 1928, et immédiatement s'éprit d'elle. Il est vrai que Nathalie Gontcharof, qui avait alors seize ans, était d'une grande beauté; d'une beauté, pourrait-on dire, classique quoique un peu froide. Aussi, au début de l'année suivante, Pouchkine, repassant par Moscou et ayant fait la connaissance des parents de la belle Nathalie, qui appartenaient à la noblesse moscovite pleine de morgue, leur demanda-t-il la main de leur fille. Mais la vieille Mme Gontcharof ne considérait pas le poète comme une personne appartenant à leur monde. Ce qui était fort risible, car les quartiers de noblesse des Gontcharof étaient bien peu de chose en comparaison de ceux de la famille Pouchkine. Elle donna donc une réponse évasive à la demande de Pouchkine qui dut quitter Moscou « la mort dans l'âme ». Mais la passion, que son imagination fertile et son enthousiasme natif décuplaient, le talonnait à tel point que revenu à Moscou, quelques mois plus tard, il se rendit immédiatement chez les Gontcharof. Un accueil glacial l'y attendait.

Que de tourments m'attendaient à mon retour! écrivait-il plus tard à sa future belle-mère. Votre silence, votre air froid, l'accueil de mademoiselle N. si léger, si inattentif.

Cependant, cet accueil froid ne découragea pas le poète, et il n'abandonna pas son projet d'unir sa vie à celle de la séduisante Nathalie. Il revint à la charge et obtint enfin une sorte de consentement à se considérer comme son fiancé.

(1) 1er août 1935.

Alors, il bombarda Nathalie de lettres qu'il écrivait en français, car, disait-il, le français, « langue de l'Europe, lui était plus familière que la nôtre », en quoi il se calomniait. Mais les fiançailles de Pouchkine faillirent être rompues, à un moment donné, par l'attitude hautaine de la mère de Nathalie. Ecœuré, Pouchkine partit pour Novgorod; mais, avant son départ, il écrivit deux lettres que nous possédons, l'une à sa grande amie, la princesse Viazemsky, l'autre à sa fiancée.

Je pars brouillé avec Mme de Gontcharof, écrivit-il à la princesse Viazensky. Le lendemain du bal, elle m'a fait la scène la plus ridicule que vous puissiez vous imaginer. Elle m'a dit des choses qu'en conscience je n'ai pu entendre. Je ne sais encore si mon mariage est rompu, mais l'occasion est là, et j'ai laissé la porte toute grande ouverte...

A sa fiancée il envoya la lettre suivante :

Je pars pour (en russe : *Nigny*), incertain de mon sort. Si madame votre mère est décidée à rompre notre mariage et vous à lui obéir, je souscrirai à tous les motifs qu'elle voudra en donner, quand même ils seraient aussi raisonnables que la scène qu'elle m'a faite hier et les injures qu'il lui plaît de me prodiguer. Peut-être a-t-elle raison et moi ai-je eu tort de croire un moment que le bonheur était fait pour moi. En tout cas, vous êtes parfaitement libre; quant à moi, je vous donne ma parole d'honneur de n'appartenir qu'à vous ou de ne me marier jamais.

Enfin, cette longue tragi-comédie des fiançailles prit fin par un consentement officiel des parents de Nathalie au mariage de leur fille avec le poète. Aussi bien les Gontcharof, qui étaient criblés de dettes, comptaient sur leur futur gendre, bien en cours auprès des personnages haut placés à Pétersbourg, pour se refaire quelque peu. Nous possédons une lettre de Pouchkine qui en dit long à ce sujet (2).

(2) Voici cette lettre écrite en français. Elle est adressée au comte Benkendorf, grand maréchal de la cour :

« Mon général, je supplie Votre Excellence de me pardonner encore une fois mon importunité. Le bisaïeul de ma promise a eu jadis la permission d'élever dans sa terre un monument à l'Impératrice Catherine II. La statue colossale qu'il en a fait fondre en bronze à Berlin est tout à fait manquée et n'a jamais pu être érigée... Des marchands de cuivre en ont offert 40.000 roubles, mais le propriétaire actuel, M. Gontcharof, n'y a jamais voulu consentir... Le mariage de sa petite-fille, qui s'est décidé inopinément, l'a trouvé tout à fait sans ressource et après l'Empereur, il n'y a guère que feu son auguste grand'mère qui puisse nous tirer d'embarras.

Le mariage projeté de Pouchkine avec la demoiselle Gontcharof fit beaucoup jaser les gens, aussi bien à Moscou qu'à Pétersbourg où le poète avait de nombreux amis parmi les membres de la haute société. L'empereur Nicolas 1er, qui avait tout particulièrement remarqué la belle Nathalie à un bal chez le prince Golitzyne, fit écrire à Pouchkine, par son bras droit, le comte Benkendorf, la lettre suivante :

Sa Majesté Impériale ayant appris avec une bienveillante satisfaction la nouvelle du mariage que vous allez contracter, a daigné observer à cette occasion qu'Elle se plaît à croire que vous vous êtes certainement bien examiné vous-même, avant de faire ce pas et que vous vous êtes trouvé les qualités de cœur et de caractère nécessaires pour faire le bonheur d'une femme; et surtout d'une femme aussi aimable et aussi intéressante que l'est Mlle Gontcharof.

Eh bien, non; le poète ne s'était pas du tout examiné « lui-même » comme il est dit dans la lettre de l'empereur. Il s'était laissé entraîner justement par ses « qualités de cœur ». Mais un cœur, possédant même de grandes qualités, a bien souvent le défaut d'être aveugle. C'est ce que Pouchkine comprit bien vite après son mariage, qui eut lieu à Moscou le 18 février 1831. Il se rendit compte que son cœur lui avait fait faire un faux pas, non que sa femme fût, de par sa nature, coquette et volage; sa coquetterie lui vint par la suite comme conséquence des grands succès qu'elle obtenait dans le monde pétersbourgeois, mais elle avait un cerveau de moineau et tous les préjugés de son milieu passablement ignorant. Bref, c'était la personne la moins préparée pour être l'épouse d'un poète et d'un grand esprit. Et cela aussi, Pouchkine le comprit assez tôt. Cependant, il ne changea en rien son attitude qui était d'une tendre sollicitude envers sa femme. Il lui passait ses frivolités et son ignorance; il lui permettait même de faire la coquette dans les salons tout en lui faisant remarquer que la coquetterie est un signe de « mauvais ton » et qu'elle peut faire naître des cancans et des racontars, qu'il redoutait au plus haut point.

M. Gontcharof consent, quoique à contre-cœur, à se défaire de la statue... Je supplie donc Votre Exellence de vouloir bien me faire parvenir la permission de faire fondre la statue en question... »

Ainsi donc, Pouchkine ne fut nullement un Othello, comme l'ont prétendu d'aucuns; seulement il tenait énormément à ce qu'on ne pût jaser sur le compte de sa femme et qu'on ne le fît pas passer pour un mari complaisant. Mais sa complaisance envers sa femme alla même jusqu'à accepter le titre honorifique de gentilhomme de la Chambre, uniquement pour qu'elle pût briller à la cour. Il accepta aussi, pour dorer son intérieur, de recevoir une allocation mensuelle sur la cassette impériale, pour de vagues travaux dans les archives. Et cependant il savait très bien ce qu'avait dit Nicolas Ier à ce propos : « Puisqu'il [Pouchkine] est marié et qu'il n'est pas riche, il faut faire aller sa marmite. » Voilà encore une preuve que le poète n'avait nullement l'esprit mal tourné et qu'il ne voyait rien de louche et de déshonorant pour lui dans le geste du souverain. L'empereur ne s'occupait pas de lui, mais de sa « marmite ». Evidemment, s'il eût été tant soit peu jaloux, susceptible ou méfiant, il n'aurait pas accepté l'offre du tsar, ou tout au moins il l'aurait suspectée. Mais il n'en fit rien. Du reste, il avait alors d'autres chats à fouetter, vulgairement parlant, que de se préoccuper de la conduite de sa femme. Malgré la largesse du tsar, sa situation matérielle était embrouillée au possible. Il était obligé, pour soutenir son rang, dans la société pétersbourgeoise, dépensière et frivole, de vivre au-dessus de ses moyens. Aussi, quoique gagnant gros, il était criblé de dettes et en bute continuelle aux exigences de ses créanciers. Une lettre de Pouchkine à son ami Nachtchekine, datée du 23 février 1833, montre bien dans quelle situation pénible il se trouvait à cette époque de sa vie.

Ma vie à Pétersbourg ne rime à rien, écrivait-il. Des préoccupations de toutes sortes m'empêchent de m'ennuyer. Mais je n'ai pas de loisir, je n'ai pas la libre existence du célibataire, si nécessaire à un écrivain. Je tourne en rond dans le grand monde; ma femme est très à la mode; tout cela exige beaucoup d'argent. L'argent, je me le procure par mon travail, mais ce travail exige du recueillement et de la solitude.

Si le poète ne s'occupait pas beaucoup de sa femme et ne la mettait jamais au courant de ses travaux et projets littéraires, d'autres s'occupèrent pour lui de la conduite dans le

monde de la belle Mme Pouchkine. Ils s'occupèrent même de colporter le bruit d'une soi-disant liaison de Nathalie avec l'empereur, et plus tard d'un roman entre Nathalie et Dantès ou d'Antès. Le colportage de ces faux bruits, qui se traduisit bien vite dans des lettres anonymes, fut à l'origine du drame qui mit fin à la vie du poète. L'auteur de ces lettres anonymes, ou tout au moins de celle qui faisait allusion à la liaison de Nathalie avec l'empereur Nicolas, était le baron Heckeren, ministre des Pays-Bas à Pétersbourg et père adoptif de l'officier de la garde Georges Dantès, familier de la maison des Pouchkine. Mais Pouchkine ne voulut pas provoquer en duel le diplomate hollandais, pour ne pas mêler le nom de l'empereur à l'histoire. Il prit prétexte des façons libres de Dantès envers sa femme pour lui demander réparation par les armes et frapper ainsi le baron par-dessus la tête de son fils adoptif. Mais ce premier duel n'eut pas lieu, grâce à l'intervention des amis de Pouchkine. Cependant le baron Heckeren tenait à humilier le poète. Un soir, à la sortie d'un théâtre, marchant derrière Pouchkine et sa femme, il dit à l'oreille de Nathalie : « Quand est-ce que vous voudrez enfin couronner la flamme de mon fils et lui appartenir ? » Rentré à la maison, Pouchkine demanda à sa femme de quoi lui avait parlé le diplomate. Elle le lui dit. Alors Pouchkine, prenant sa plume la plus acerbe, écrivit une longue lettre au baron.

Vous, le représentant d'une tête couronnée, était-il dit dans cette lettre, vous avez été paternellement le maquereau de monsieur votre fils. Il paraît que toute sa conduite (assez maladroite d'ailleurs) a été dirigée par vous. C'est vous qui, probablement, lui dictiez les pauvretés qu'il venait débiter et les niaiseries qu'il s'est mêlé d'écrire. Semblable à une obscène vieille, vous alliez guetter ma femme dans tous les coins pour lui parler de l'amour de votre bâtard, ou soi-disant tel; et lorsque, malade de vérole, il était retenu chez lui, vous disiez qu'il se mourait d'amour pour elle; vous lui marmottiez : Rendez-moi mon fils... Monsieur votre fils... n'est qu'un lâche et qu'un chenapan...

On sait le reste. Dantès, se substituant à son père adoptif, provoqua le poète en duel et le poète fut mortellement blessé. Il mourut le 29 janvier (10 février) 1837.

Ainsi finit le plus grand génie littéraire de la Russie.

Le recueil de MM. Hofman et Lifar est abondamment pourvu de commentaires et de gloses. Une introduction des plus savantes, due à la plume de M. Hofman, pouchkinien émérite, le précède, ainsi que quelques pages de M. Lifar, expliquant la provenance de la plupart des lettres de Pouchkine à sa femme, dont le recueil est composé. Bref, c'est un excellent appoint à nos connaissances sur Pouchkine et son époque.

Mémento. — L'éditeur Fernand Nathan vient de faire paraître, entre autres choses intéressantes, une monographie historique sur *Moscou*, que je recommande sans hésiter pour sa représentation graphique, son format, son papier et le choix des caractères d'imprimerie.

Illustré d'un grand nombre de très belles photographies d'après nature ou reproduisant de vieilles et curieuses gravures et estampes ayant trait à Moscou et aux Moscovites, cet ouvrage contient en plus quelques compositions en couleur du grand peintre russe Bilibine. Tout cela est parfait. Ce qui l'est bien moins, c'est le texte, dû à la plume de M. Percheron. Non pas que l'auteur ne suive assez fidèlement les événements historiques dont Moscou fut le théâtre depuis sa fondation au XIIe siècle jusqu'à son retour au rang de capitale de la Russie, sous les bolcheviks. Mais au lieu de nous raconter tout simplement ces événements, M. Percheron met en scène des personnages fictifs à qui il distribue, de sa propre initiative, des rôles dans l'histoire de Moscou, ou encore, prenant cette fois des personnages réels, il leur fait dire ou faire des choses qu'il s'imagine qu'ils auraient pu dire ou accomplir. Bref, au lieu de nous présenter un ouvrage historique, M. Percheron nous propose une œuvre romancée, c'est-à-dire d'un genre hybride et faux.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES BRÉSILIENNES

Machado de Assis : *Dom Casmurro*, traduit par Francis de Miomandre, préface de Afranio Peixoto (Institut International de Coopération Intellectuelle, Paris). — Mémento.

Considéré de bonne heure comme un maître dans son pays ainsi qu'au Portugal, Machado de Assis était également apprécié au dehors dans certains milieux intellectuels. Peu de temps après sa mort, qui remonte à 1908, son œuvre et sa personnalité motivèrent à Paris une « fête de l'intellectualité brésilienne » sous forme d'une matinée à la Sorbonne, pré-

sidée par Anatole France. Trente ans après cette manifestation, la traduction de l'un de ses ouvrages les plus représentatifs, le roman **Dom Casmurro** vient confirmer que cette œuvre a résisté à l'épreuve du temps. M. Afranio Peixoto, romancier et lettré brésilien de premier ordre lui-même, à qui l'on doit la concise préface du livre, en donne ainsi la raison : « Il ne suivit aucune école; ni romantique, ni naturaliste, ni parnassien. Il était classique, impersonnel, sans originalité affichée, et sa gloire est d'être lu et de pouvoir toujours l'être, car une saveur trop intense engendre l'ennui... Les écrivains comme Machado de Assis, *en marge,* pourrait-on dire, travaillent dans « l'éternel » loin du moment qui passe, que d'autres racontent éphémèrement. »

Par elle-même, cependant, l'histoire qu'il raconte est bien une simple petite histoire de gens de son temps et de son pays. Le décalage se produit dans le ton du narrateur, qui affectionnait la forme autobiographique. Voici comment Machado de Assis, né en 1849, écrivant au moment où florissait le romantisme seconde manière, conte une scène d'amour entre Capitu, jeune fille de quatorze ans et son voisin Bento, son compagnon d'enfance. Bento vient de surprendre, entre deux portes, qu'il est destiné aux ordres par vœu de sa mère, qu'il ne doit pas s'éprendre de la voisine. Capitu, dans le jardin, écrivait sur le mur leurs noms unis, et l'autre, plein de ce qu'il vient d'entendre, les déchiffre :

> Je me retournai vers elle. Elle tenait ses yeux attachés au sol. Puis elle les releva lentement, et nous restâmes là, à nous regarder l'un l'autre... Aveu d'enfants, tu vaudrais bien deux ou trois pages, mais je veux être bref. En vérité, nous ne dîmes rien, le mur parlait pour nous. Nous ne fîmes pas un mouvement : nos mains se tendirent peu à peu, toutes quatre, et se saisirent, et se refermèrent, et se fondirent l'une dans l'autre. Je n'ai pas marqué l'heure exacte de ce geste. J'aurais dû le faire; je sens combien manque une note écrite dans la nuit même et que j'aurais placée ici, avec les fautes d'orthographe que j'y aurais trouvées...

Il s'agit d'une inclination sincère, fixe dans son dessein, la chère inclination contrariée de toujours. Bento manque absolument de vocation religieuse, et pour cause. Pour déconseiller la mère de poursuivre ses desseins, aura-t-on recours

à l'un des nombreux commensaux du logis, figures qui sont bien dessinées, chacune à son tour, telles que la vie patriarcale des *fazendas* les pouvait rassembler alors autour d'un foyer aisé, comparses d'épisodes menus, aveugles au secret des jeunes gens, chacun avec son égoïsme, son inertie ou ses convoitises. José Dias, le plus marquant, un faux médecin « homéopathe » devenu parasite et conseiller, suggérerait volontiers qu'il faut envoyer le jeune homme en Europe, avec un Mentor, car il meurt d'envie lui-même d'y aller... aux frais d'autrui. Tout cela est vécu, finement observé, ponctué de malices, d'irrévérences, des jugements rétrospectifs qu'un vieil homme peut porter sur ses propres enfantillages. Attisant l'amourette et laissant planer sur elle toutes les menaces, l'écrivain prolonge l'attente de son lecteur avec une délectation narquoise, multipliant les digressions rapides, les détails de l'existence quotidienne, et protestant bien fort : « Non, non ! ma mémoire n'est pas bonne. Au contraire, on pourrait la comparer à quelqu'un qui aurait vécu dans les hôtels, ne gardant le souvenir ni des visages, ni des noms, mais seulement de quelques rares circonstances... Combien j'envie ceux qui n'ont pas oublié la couleur de leurs premières culottes ! » Capitu est précoce et tenace, « oblique et dissimulée » dit l'un, tendre et passionnée pour l'autre; le garçon s'analyse, des scrupules mal fondés le paralysent, il se crée des jalousies extravagantes, il pâtit de la maladie du doute. Les deux tiers du livre sont employés à mener à bout leur affaire de cœur, jusqu'au mariage. Mais l'heure du « dénouement bien cuit » ne sonne pas alors. Machado de Assis offre ensuite à son lecteur deux couples de gens heureux, une compagne de Capitu ayant épousé dans le même temps l'ami de collège de Bento, nommé intentionnellement Escobar. (Le choix de ce nom est l'un des rares traits où la plaisanterie aisée de l'écrivain nous paraît d'un goût moins pur.) Ces deux jeunes ménages passent ensemble des journées et des soirées faciles. En tête à tête, « parfois je racontais à Capitu l'histoire de la ville; d'autres fois, je lui donnais quelques notions d'astronomie, notions d'amateur qu'elle écoutait, attentive et curieuse, mais pas toujours assez pour ne point s'endormir un petit peu ». Ce serait parfait si les époux avaient beaucoup

d'enfants. Ici, heureusement, ce ne sont plus les journées qui s'étalent en de multiples chapitres, ce sont les chapitres qui avalent de multiples années, et l'événement tardif arrive. Le fils de Capitu est né, il grandit, l'ami Escobar se noie par accident, pleuré de tous et singulièrement de Capitu. A mesure que l'enfant se forme, ses traits et sa tenue reconstituent de plus en plus fidèlement le physique de l'ami disparu.

Ainsi le dessein secret du conteur se dévoile, Bento ouvre les yeux à l'évidence et comprend que les deux êtres dont il se croyait le mieux aimé furent coupables et l'ont trahi. Capitu n'avouera jamais. Il lui faut passer du doute à la certitude par ses propres moyens. Sa transaction, puisque la démonstration absolue lui manquera toujours, c'est de garder malgré tout le sourire. Machado de Assis mène le drame avec le même accompagnement que l'idylle des beaux jours, et son art accuse là sa profonde solidité. En sourdine à l'aigu, son ironie passe aux notes graves du clavier pour le sarcasme. Se raconte-t-il un peu, loin de toute précision biographique d'ailleurs, dans la transposition de grands rêves refoulés? Son héros ne coule pas à pic, il fait front à la catastrophe. Bento envoie sa femme et son fils en Suisse, devient dans une maison silencieuse, une case murée, si l'on peut dire, le taciturne *dom Casmurro* qui écrit ses mémoires. Une maison ouverte aux amies de passage, assure-t-il. Bien des années après, un jeune homme nouvellement débarqué lui fait passer sa carte de visite :

« Je le fis attendre dans les dix à quinze minutes au salon... Ce n'est qu'après que je me souvins que j'aurais dû avoir une certaine émotion, et courir et l'embrasser, et lui parler de sa mère. Sa mère, je crois que je n'ai pas encore dit qu'elle était morte et enterrée. Oui! elle reposait là-bas, dans ce vieux pays de Suisse... »

Ce jeune homme a complété la ressemblance d'autrefois, c'est tout à fait Escobar, sauf un peu d'accent à la française.

« Il avait grande envie de me voir. Sa mère lui avait beaucoup parlé de moi, elle faisait de moi un éloge extraordinaire, trouvant que j'étais l'homme le plus pur du monde, le plus digne d'être aimé. — Elle était si jolie quand elle est morte, conclut-il. »

Cette tournure ironique du récit de Machado de Assis le fait inévitablement compter dans la famille des humoristes, et sans préjudice des essayistes; on invoque l'exemple de Dickens pour laisser entrevoir la carrière de son génie. Le lecteur français, pour qui l'auteur de David Copperfield est un écrivain familier, saisira aisément les divergences fondamentales de l'un et l'autre esprit. Tandis que le dessin des maîtres caricaturistes anglais naît involontairement pour nous dans les marges de Dickens, figures, mobilier, décor, quelques traits suffisent à Machado de Assis pour marquer le physique de ses personnages. C'est leur moral qui l'intrigue, ce qui dicte leurs comportements, et que l'on ne déchiffre jamais assez. Dickens se penche avec sympathie sur la pauvre vie de petites gens soumis aux rigueurs d'un climat nordique. Les siens vivent sous un ciel clément, dans une aisance assurée. On a souligné bien des fois l'originalité qu'il eut, en une époque où les merveilles de la nature de son pays inspiraient un José de Alencar, représentant de « l'indianisme », où brillaient les découvreurs de la vie provinciale et rustique, Bernardo Guimaraes, Francklin Tavora, Escragnolle Taunay, de ne placer aucune description de paysage dans toute son œuvre. Son attention allait ailleurs, au plus intime et au plus insaisissable des êtres. Comme Dickens, il avait eu des commencements pénibles. M. Francis de Miomandre, — dont la traduction a toutes les qualités, — nous apprend qu'il était « le fils d'un ouvrier nègre et d'une femme du peuple, blanche », qu'il fut d'abord ouvrier typographe, puis fonctionnaire, menant enfin une existence à l'abri du besoin. Mais une existence qui bornait son expérience des choses, des affaires, de la vie. « Autodidacte, dans le sens rigoureux du terme, s'étant complètement formé lui-même, il avait acquis une culture universelle. » D'autre part, il bégayait, nous dit M. Afranio Peixoto, il était timide, ne pouvait faire briller largement son mérite, et se voyait interdits de trop beaux rêves. Sa revanche fut de viser à une supériorité éprouvée, sa force d'apprendre à rire de tout. Sous la transposition largement conçue de **Dom Casmurro**, on trouve en schéma le passage d'un homme sensible, honnête, bon, de l'étape affective de la jeunesse, indécise et docile aux engagements, aux

entraînements occasionnels, à l'épanouissement de la lucidité solitaire et de la fermeté. L'humour de Dickens soutient un altruisme indulgent et optimiste. Celui de Machado de Assis cuirasse un individualisme résolu. L'individualisme, dit le philosophe, est un retour sur soi et une gravitation sur soi; il implique un sentiment d'infaillibilité personnelle, une idée de supériorité intellectuelle et sentimentale, d'aristocratie intime. Dom Casmurro a résolu le problème de l'être d'élite. « Pourquoi est-ce qu'aucune de ces capricieuses, écrit-il à la dernière page, ne m'a fait oublier la première bien-aimée de mon cœur? Peut-être parce qu'aucune n'avait ces yeux de ressac, aucune ces yeux de gitane oblique et dissimulée. » En lui l'homme d'esprit ne paraît même pas avoir étouffé l'homme de cœur, déçu injustement.

Machado de Assis a laissé de belles pages de critique, éparses en de nombreux périodiques, partiellement réunies depuis. On y retrouve des traits de sa malice dans les préfaces qu'il donnait aux débuts de jeunes écrivains — dont il ne reste aujourd'hui pas grand'chose — mais surtout il se montre scrupuleusement attentif à tous les genres et à tous les efforts soutenus. Mesuré dans le langage, motivant minutieusement son opinion quand la vérité lui impose des rigueurs, il prenait son rôle au grand sérieux. « Que M. Eça de Queiroz soit disciple de l'auteur de l'*Assommoir,* dit-il du créateur du réalisme au Portugal, nul ne l'ignore. Le *Crime do Padre Amaro* est une imitation du roman de Zola, *La Faute de l'Abbé Mouret.* Situation analogue, pareilles tendances; différence de milieu; différence du dénouement; style identique; quelques réminiscences, comme au chapitre de la messe, et d'autres; enfin, le même titre. » C'est peut-être, suggérait Mario de Alencar, d'avoir connu les risques de la profession de critique qu'il laissa celle des auteurs « pour la critique générale des hommes et des choses, plus sereine, plus efficace et plus au goût de son esprit ». C'est surtout dans ces pages-là que l'on entrevoit l'étendue de sa culture, la variété de ses lectures, la souplesse de ses curiosités, de même qu'il faudrait invoquer ses poèmes pour rendre tout à fait justice aux discrètes et sûres perfections de sa forme. Sous l'humoriste et l'amuseur, c'est un humaniste que l'on trouve,

c'est un individualiste qui s'exprime, et qui de ce fait possède ses particularités irréductibles et ne peut être que lui-même. Bousculant les règles de la composition, rebelle aux usages de l'équilibre des chapitres, aux lois de l'intrigue, il avait tous les titres pour être traduit en ce moment, et pour être goûté par ceux que la pâture offerte aux masses ne grise pas.

MÉMENTO. — Parmi les ouvrages reçus, mentionnons *Espirito do Seculo XX*, et *O Integralismo e o Mundo*, par M. Gustavo Barroso, suite de la philosophie politique dont nous avons déjà dit quelques mots. — *Conceito de Civilisacâo brasileira*, par M. Affonso Arinos de Mello Franco, curieuse thèse ethnique sur laquelle nous reviendrons. — *Boletin do Centro de Estudos Historicos*, tome premier, où M. Jonathas Serrano, dont nous avons signalé déjà la belle *Historia do Brasil* des écoles, nous fait lire une notice détaillée sur la date de la *Découverte du Brésil*, fêtée le 1er mai de chaque année. — *Arqüivos da Assistencia a Psicopatas*, revue médicale de Pernambouc, où le docteur Gouçalves Fernandes donne un article curieux et très minutieusement documenté : *Investigations sur les cultes négro-fétichistes de Récife*. — *Revue des Questions Historiques* (septembre 1936), *Les Français au Maranhâo*, monographie excellente de la tentative de La Ravardière et Razilly, par M. H. Chavane de Dalmassy.

MANOEL GAHISTO.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Le drame espagnol. — Le drame politique qui se déroule depuis plus de cinq mois de l'autre côté des Pyrénées change d'aspect d'une semaine à l'autre, et il est difficile d'en dégager dès à présent un enseignement d'ensemble. En présence de tant de sang versé et de tant de ruines accumulées, les principes pour lesquels se battent les hommes perdent singulièrement de leur valeur morale et pratique. Les horreurs de la guerre civile — la plus affreuse des guerres parce qu'elle est totalement dominée par la haine — se retrouvent ici avec un caractère qu'on ne leur connut jamais dans l'Histoire, même aux époques tragiques des luttes religieuses. Combien faudra-t-il d'années et quelle devra être la puissance d'oubli des générations pour que le peuple espagnol se réconcilie avec lui-même, pour que la vie reprenne sur cette vieille terre

de gloire et de fierté avec la noblesse qui était la sienne autrefois?

La crise espagnole est un des phénomènes des plus troublants de notre temps. Il suffit de constater les étapes de sa rapide évolution pour se convaincre qu'elle n'est pas seulement un développement du conflit des deux Espagnes, la démocratique et la traditionaliste, mais qu'elle a des causes plus profondes que celles que détermine d'ordinaire l'action violente des partis et des factions. Sans doute, au point de départ il y eut la formation, électorale d'abord, gouvernementale ensuite, du « Frente popular » groupant, sur un programme relativement modéré, toutes les forces de gauche, depuis les républicains de la nuance Azaña et de la nuance Martinez Barrios jusqu'aux anarchistes, en passant par les socialistes réformistes de M. Prieto, les socialistes révolutionnaires de M. Largo Caballero, les syndicalistes et les communistes, et il y eut la réaction, sous la direction de chefs militaires, des républicains modérés, des « phalangistes », des catholiques agrariens, des monarchistes, des carlistes et des traditionalistes, groupés dans un même bloc d'opposition. Pas plus à gauche qu'à droite, il n'y avait de véritable unité de programme et de tendance; mais les uns entendaient défendre l'ordre républicain contre les menées de la réaction, et les autres affirmaient leur volonté de combattre par tous les moyens le glissement vers le désordre social et l'anarchie. Avec la rébellion militaire éclatant dans la deuxième quinzaine de juillet, la guerre civile espagnole proprement dite a commencé sur ce formidable malentendu, la pression des extrémistes de gauche et celle des extrémistes de droite rendant impossible toute conciliation pourtant commandée par la raison et par l'intérêt général dans le cadre du régime républicain. D'un côté, un gouvernement légal, issu d'élections régulières, mais obligé de s'appuyer sur des éléments tendant, au delà du programme démocratique du « Frente popular », vers une révolution sociale et prolétarienne profonde; de l'autre côté, les forces conservatrices les plus disparates, mais qui, désespérant du succès de n'importe quel effort politique, ne voulaient plus chercher le salut que dans une dictature militaire. L'Espagne a toujours été le pays où les chefs mili-

taires ont occupé toute la scène quand il importait de suppléer à l'usure des partis.

Dès les premières semaines, la guerre civile prit le caractère d'une guerre sociale, et avec les ressources propres de l'Espagne la lutte ne pouvait durer bien longtemps. La question de l'appui à obtenir de l'étranger se posa presque tout de suite pour les deux partis, et ce fut précisément ce caractère de guerre sociale donné à ce qui n'était en apparence qu'un conflit intérieur qui fit que le soutien du dehors ne manqua ni au gouvernement républicain de Madrid, ni au pouvoir nationaliste improvisé à Burgos. Soutien moral d'abord, soutien matériel ensuite, enfin, depuis que fut engagée la bataille pour Madrid, soutien sous la forme particulièrement dangereuse d'importants effectifs de volontaires, qui n'ont pas tardé à constituer des deux côtés les seules troupes de choc, voilà ce qui a transformé rapidement la guerre civile en une guerre internationale se développant de l'autre côté des Pyrénées sous le couvert de deux causes espagnoles. C'est le conflit des deux mystiques qui divisent actuellement l'Europe et qui menacent de l'entraîner à une catastrophe à laquelle, si celle-ci devait se produire, notre civilisation ne survivrait peut-être pas.

La France et l'Angleterre ont parfaitement vu le danger, et il faut leur rendre cette justice qu'en obtenant la conclusion de l'accord général de non-intervention proposé par le gouvernement de Paris, elles ont fait le meilleur effort pour empêcher la crise espagnole de dégénérer en crise internationale. La politique de non-intervention dans les affaires d'Espagne est la seule que commandent, dans l'état présent des choses en Europe, la raison et la solidarité morale des peuples civilisés. La France eut d'autant plus de mérite de s'engager la première dans cette voie que l'éventualité de l'établissement à Madrid d'un gouvernement autoritaire ayant des sympathies marquées pour l'Allemagne nationale-socialiste et pour l'Italie fasciste est de nature à lui donner pour l'avenir de sérieuses préoccupations. Mais le danger serait évidemment plus grand encore, d'un point de vue général, si un Etat prolétarien inféodé à la Russie soviétique et entièrement dominé par les extrémistes venait à se fonder en

Espagne, ou simplement en Catalogne. Le monde entier ne manquerait pas d'y voir une tentative de bolchevisation de l'Occident, tentative devant conduire inévitablement à la guerre, l'Allemagne et l'Italie s'affirmant résolues à s'opposer avec toutes leurs forces à une telle entreprise.

Il n'est malheureusement que trop certain que l'accord général de non-intervention n'a pas été scrupuleusement respecté par tous ses signataires. Si cet accord a empêché pendant les premiers mois le soutien déclaré et officiel des gouvernements aux partis espagnols, il n'a pu mettre fin pourtant au soutien à titre privé. C'est du matériel allemand et italien qui s'est opposé à du matériel russe de l'autre côté des Pyrénées; ce sont des volontaires étrangers, en nombre imposant, qui se sont mesurés sous les drapeaux de Franco avec les effectifs mis à la disposition du gouvernement républicain par l'Internationale communiste. Depuis que les Russes agissent au grand jour et depuis que l'Allemagne et l'Italie ont reconnu le gouvernement du général Franco, cette situation n'a fait que s'aggraver. Moscou, Berlin et Rome pourraient-ils maintenir jusqu'au bout la fiction de la non-intervention officielle ou seraient-ils entraînés par la force des choses dans un conflit déclaré? C'était la question que tout le monde se posait.

En réalité, l'Internationale communiste a créé une véritable armée révolutionnaire combattant en Espagne moins, peut-être, pour la cause des républicains espagnols que pour la cause générale d'une organisation communiste de caractère universel. Et le fascisme international, avec toute la diversité de ses nuances, en a fait autant. Le fait nouveau et d'une portée considérable dans l'histoire de l'Europe, c'est cette apparition soudaine, en plein XX[e] siècle, de forces révolutionnaires, d'une part, de forces national-socialistes et fascistes, d'autre part, pourvues d'un matériel puissant, à l'égal des armées régulières des Etats, et s'affrontant durement sur un sol étranger, là où l'une ou l'autre des deux mystiques — lesquelles procèdent des mêmes doctrines de contrainte, du même mépris de l'individu, de la liberté, des conquêtes de l'esprit et de la conscience qui font toute la dignité humaine — estiment avoir les meilleures chances de s'imposer à la faveur des troubles de l'heure.

Le peuple espagnol, affreusement meurtri et dont l'avenir immédiat constitue l'enjeu de cette lutte atroce, s'est effacé peu à peu à l'arrière-plan du drame. Sa cause semblait depuis longtemps déjà dépassée par les événements, car tout confirmait que le fond du jeu sanglant était un bouleversement politique et social capable de détruire jusqu'aux fondements toute communauté libérale et démocratique en Europe. C'est alors que la France et l'Angleterre, avec toute l'autorité qui s'attache à l'action des deux grandes puissances dont la volonté de paix ne saurait être mise en doute, ont pris l'initiative de demander à l'Allemagne, à l'Italie et au Portugal, favorables aux nationalistes, et à la Russie soviétique, favorable aux gouvernementaux, de s'associer à elles pour établir aux frontières terrestres et maritimes de l'Espagne un contrôle international suffisamment efficace pour faire obstacle à tout envoi d'armes, à tout recrutement et à tout transport de volontaires, et pour faire, en même temps, aux républicains et aux nationalistes espagnols réduits à leurs seuls moyens militaires l'offre d'une médiation sur la base d'une libre consultation du peuple espagnol, celui-ci ayant à se prononcer dans la plénitude de sa souveraineté nationale sur la politique et sur le régime de son choix. C'est l'effort diplomatique le plus sincère et le plus généreux qui ait été accompli dans un véritable sentiment d'humanité pour mettre fin à la guerre civile et pour dégager celle-ci de l'atmosphère d'une lutte sans merci entre deux idéologies également redoutables, en lui restituant le caractère d'un conflit intérieur espagnol. Qu'elle dût être accueillie ou repoussée, cette courageuse initiative de la France et de l'Angleterre avait du moins le mérite d'obliger toutes les puissances et les partis espagnols eux-mêmes à prendre leurs responsabilités devant l'opinion universelle, et par là elle créait une force morale nouvelle en faveur de l'ordre et de la paix dans une Europe doutant de tout et d'elle-même, prête à s'abandonner à tous les désespoirs.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Antonio Aniante : *Vie et aventures de Marco Polo (Les Voyages merveilleux)*; Mercure de France. 15 »

Marie-Madeleine Prévaudeau : *Abomey la mystique.* Avec des illust. Préface de Pierre Mille; Edit. Albert. 15 »

Tolte Bach : *Spleen tropical;* Cahiers du Sud, Marseille. » »

Jules Romains : *Visite aux Américains;* Flammarion. 12 »

Art

Emile Baumann : *La vie terrible de Henry de Groux;* Grasset. 25 »

Aviation

Jacques Sahel : *Henry Farman et l'aviation.* Avec des illustrations photographiques; Grasset. 18 »

Géographie

Raoul Blanchard : *Géographie de l'Europe.* Avec 17 pl. h. t. et 36 figures; Alcan. 50 »

Histoire

J. Chartson-Charbonnel : *La Réforme et les Guerres de religion;* Colin. 10,50

Ferdinand Mainzer : *L'héritage de César. La chute de la république romaine,* traduit de l'allemand par Andhrée Vaillant et Adolphe Thiersch; Colin. 20 »

Maxime Petit, avec la collaboration de divers spécialistes : *La Troisième République.* Avec 900 gravures, 4 h. t. en couleurs, 2 cartes en couleurs; Larousse. 115 »

Pierre Trahard : *La sensibilité révolutionnaire* 1789-1794. Avec des planches h. t.; Boivin. 30 »

Judaïsme

Aimé Pallière : *Le voile soulevé;* Edit. La Bourdonnais. » »

Littérature.

Juliette Akar : *Les lauriers de Pétrarque;* Figuière. 12 »

Mark Amiaux : *La vie effrénée du Marquis de Sade;* Edit. de France. 15 »

A. Augustin-Thierry : *Mademoiselle Georges, maîtresse d'empereurs.* Avec des portraits; Albin Michel. 15 »

Marcel Aymé, Germaine Beaumont, Charles Braibant, L. F. Céline, Louis Francis, Philippe Hériat, Armand Lunel, Bernard Nabonne, André Obey, François de Roux : *Neuf et une;* Nouv. Revue franç. 15 »

Jean-B... : *Glanes.* (Le monde et la science. La vie et la mort. Politique et Histoire). Préface de Gaëtan Pirou; Edit. Domat-Montchrestien. » »

Michèle Beaulieu : *Contributions à l'étude de la mode à Paris. Les transformations du costume élégant sous le règne de Louis XIII* (1610-1643); Libr. Munier, 132, boulevard Malesherbes, Paris. 35 »

Julien Benda : *La jeunesse d'un clerc.* Avec un portrait; Nouv. Rev. franç. 15 »

Ernst Bendz : *Paul Valéry et l'art de la prose;* Gumpert, Goteborg. » »

Lorenzi de Bradi : *La brève et merveilleuse vie de la Malibran.* Avec un portrait; Tallandier. 15 »

René Burnand : *Une ville sur la montagne;* V. Attinger. » »

Cicéron : *Correspondance.* Tome III. Texte établi et traduit par L. A. Constans; Belles-Lettres. 30 »

Léon Daudet : *Panorama de la République;* Nouv. Revue franç. 15 »

Maurice Duplay : *Le général Boulanger. La Dictature ou l'amour.* Avec des illustr., Payot. 9 »

Alain Fournier : *Lettres au petit B.* précédées de *La fin de la jeunesse,* par Claude Aveline; Emile-Paul. 12 »

Charly Guyot : *De Rousseau à Mirabeau. Pèlerins de Motiers et Prophètes de* 89. Avec des illust.; V. Attinger. » »

Haïkaï de Basho et de ses disciples, traduction de K. Matsuo et Steinilber-Oberlin, illust. de Foujita; Institut international de Coopération intellectuelle. 20 »

Max Jacob : *Morceaux choisis.* Nouv. Revue franç. 15 »

André Le Breton : *Le roman français au XIX*[e] *siècle. Avant Balzac;* Boivin. 15 »

Eugène-Poe : *Ibsen.* Avec 40 planches h. t. (Coll. *Maîtres des Littératures*); Rieder. 20 »

Maurice Maeterlinck : *L'ombre des ailes;* Fasquelle. 12 »

Mario Meunier : *Apollonius de Tyane ou le séjour d'un dieu parmi les hommes;* Grasset. » »

Gaston Picard : *Nicolas Boileau ou La révolution dans l'ordre,* discours prononcé à l'Académie Montaigne le 27 octobre 1936; La Caravelle. 3 »

Albert Thibaudet : *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours;* Stock. 25 »

Esther Van Loo : *Méroujan Borsamian, poète et conteur français.* Avec un portrait; Impr. rapide de la Presse. 5 »

P. I. W. Van Malssen : *Louis XIV d'après les pamphlets répandus en Hollande;* Nizet et Bastard. » »

Voltaire : *Contes philosophiques* (Choix). (Coll. *Les Classiques français*); *Nelson.* » »

Voltaire : *Contes en vers et poésies diverses.* (Coll. *Les Classiques français*); Nelson. » »

Marguerite Yourcenar : *Feux;* Grasset. » »

Littérature enfantine

Jaboune et Henri Kubnick : *Friquet sur sa locomotive.* Avec 33 dessins dans le texte; Plon. 7,50

Livres d'Etrennes

A. B. C. Dessins de F. Rojan. (Coll. *Albums du Père Castor*); Flammarion 12 »

Ferdinand Cœur : *Quinze jeux sur la table.* (Coll. *Albums du Père Castor*); Flammarion. 10 »

Jeux de nourrices, dessins de Françoise Estachy. (Coll. *Albums du Père Castor*); Flammarion. 8 »

Y. Lacôte : *Calendriers des enfants.* Images de Rojan. (Coll. *Albums du Père Castor*); Flammarion. 7 »

Lida : *Chacun son nid.* Images de Charcasse. (Coll. *Albums du Père Castor*); Flammarion. 6 »

Lida : *Bourru.* Dessins de Rojan. (Coll. *Albums du Père Castor*); Flammarion. 8 »

Ombres chinoises. Edit. de la Lanterne. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Marcel Rondeleux : *Sur les routes du large* 1914-1918; Edit. de France. 15 »

Général J. de Rouquerol : *La troisième bataille des Flandres. Le Kemmel* 1918. Avec 5 croquis et 9 gravures; Payot. 18 »

Philosophie

J. de Boissoudy : *Deux réalités : Espace et matière dans l'unité du continu;* Alcan. 15 »

Emile Lubac : *Présent conscient et cycles de durée. Le rôle du corps à la venue sur le présent conscient;* Alcan. 20 »

Max Scheler : *Le sens de la souffrance;* Edit. Montaigne. 12 »

Poésie

André Bardet : *Les trophées du rêve;* Perrin. 12 »
Louis Chazai : *Tendresse;* Payot. Lausanne. 4 fr. suisses
Albert Desbranches : *Echos isolés;* Peyronnet. » »
Antoine Duclos : *Signaux.* Textes français et allemands illustrés : Edit. du Phénix, Issy-les-Moulineaux. 10 »
Henri Ghéon : *Chants de la vie et de la foi;* Flammarion. 15 »
Emile Langlade : *Dans le monde des chats;* Impr. Dousset et Bigerelle, 47 *bis*, avenue de Clichy, Paris. 12 »
Emile Langlade : *Le livre des tristesses et des drames;* Maison des Intellectuels, 22, avenue de l'Opéra, Paris. 6 »
Marcel Lecomte : *Le vertige du réel;* Cahiers du journal des poètes, Bruxelles. » »
Irénée Mauget : *Du haut de la Tour;* Maison des Intellectuels. 5 »
Joseph Michaud : *Dans le sillage de l'espoir.* Préface de Henri Ghéon; Soc. franç. d'imprimerie et de librairie, Poitiers. 6 »
Joseph Nartus : *Assiettes peintes;* Messein. 12 »
E.-G. Perrier : *Chansons de ma vie;* Figuière. » »
Louis-A. Robert : *Chants de mon âme gothique et barbare;* Edit. R. Debresse. 10 »
Jean Marie Rozé : *Dissonances,* poèmes en proses; Messein. 18 »
Claude Selam : *De mon cœur à mes lèvres.* Préface de Paul Brulat. Edit. Poésie, Brest. 7 »

Politique

Jacques Bardoux : *J'accuse Moscou...;* Flammarion. 1,50
Alexandre Israël : *La liberté de la presse, hier et demain;* Hachette. 10 »
Benito Mussolini : *Œuvres et Discours.* Tome VI : *Le Fascisme au pouvoir. Défense de la lire. L'Italie et l'Allemagne. L'organisation corporative.* Edition définitive; Flammarion. 22,50
Georges Oudard : *La vie mystérieuse et tragique de la dernière tsarine;* Edit. de France. 15 »

Questions coloniales

Jean Marquet et Jean Norel : *L'Occupation du Tonkin par la France,* 1873-1874, d'après des documents inédits, Impr. Testelin, Saïgon. » »

Questions religieuses

A. D. Sertillanges, O. P. : *Devoirs,* dix minutes de culture spirituelle par jour; Edit. Montaigne. 15 »
Joseph Turmel : *Histoire des dogmes.* VI : *La pénitence. L'extrême-onction. L'ordre.* Avec une table alphabétique des six volumes; Rieder. 70 »

Roman

Paule Boucheron : *Sur les sommets;* Figuière. 10 »
Gaston de Chalvron : *Souviens-toi de vivre;* Edit. R. Allou.
Gaillard de Champris : *Les héroïques et les tristes,* nouvelles; Impr. Enault, Paris. 12 »
Elsa Choc : *Le train bleu,* roman de deux femmes; Maison des Intellectuels. 12 »
André Corthis : *Le cœur forcé.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »
G. Flaubert : *Salammbô.* Avec introduction, notes et variantes par Edouard Maynial; Garnier. 9 »
G. Flaubert : *La Tentation de saint Antoine.* Avec introduction, notes et variantes par Edouard Maynial; Garnier. 9 »
Jean Franck : *Pour la paix du monde;* Figuière. 12 »
Franz Hellens : *Le magasin aux poudres;* Nouv. Revue franç. 20 »
C. F. Landry : *Léman;* Revue moderne des arts et de la vie. 15 »
Hector Malot : *Romain Kalbris;* Nelson. » »
Roger Martin du Gard : *Les Thibault.* Septième partie. *L'Eté* 1914; Nouvelle Revue franç. Trois volumes. » »
Concordia Merrel : *Par un long détour,* adapté de l'anglais par Th.

et E. de Saint-Second; Tallandier. 12 »

Marie-Louise Pailleron : *A la brebis sans tache.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »

Vassily Photiadès : *Marylène ou A qui le dire?* récit; Grasset. 15 »

W. A. Prestre : *Une brute;* Edit. de la Baconnière, Neuchâtel. 3,50 fr. suisses.

Hélène Ravault : *Madame;* Tallandier. 15 »

Baronne Surcouf : *Une jeune fille comme il y en avait;* Tallandier. 15 »

Sirieyx de Villars : *Les Templiers de Penmarc'h;* Edit. de France. 15 »

Colette Yver : *Le sacre;* Calmann-Lévy. 15 »

Sciences

G. Buscher : *L'Electricité par l'image. Ce qu'on doit savoir du courant électrique.* Avec 660 reproductions dans le texte et des planches h. t.; Nathan. 12 »

Th. H. Morgan : *Embryologie et Génétique,* traduit de l'anglais par Jean Rostand. (Coll. *L'Avenir de la science;* dirigée par Jean Rostand); Nouv. Revue franç. 18 »

Sociologie

A. Cuvillier : *Introduction à la sociologie;* Colin. 10,50

Aimé Didier : *Quatre vérités en vadrouille;* Impr. Toulonnaises, Toulon. » »

Hyacinthe Dubreuil : *L'exemple de Bat'a. La libération des initiatives individuelles dans une entreprise géante;* Grasset. » »

Ugo Fiorentino : *Essais sur le mariage,* bases et positions philosophiques du problème; Edit. Montaigne. 15 »

Pierre Lucius : *Déchéance des bourgeoisies d'argent;* Flammarion. 12 »

André Marèse : *Quand serons-nous civilisés;* chez l'auteur, Boîte postale 84, Dijon. 5 »

Jean Quercy : *Collectivisme et liberté;* Les Cahiers gris. 5 »

Théâtre.

Maurice Détival : *Ma femme est à son ministère,* comédie en un acte; Le Papillon, Vincennes. 3 »

G. Lechevalier : *Jean-Paul gardien de phare,* pièce en 3 actes et 3 tableaux; Figuière. » »

Varia

Paul Mégnin : *Les quatre saisons du chasseur;* Libr. des Champs-Elysées. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Eugène Montfort. — Prix littéraires. — Le Salon de l'Ecole française. — Les Amis d'Ernest Raynaud. — Sur une esquisse de Napoléon Bonaparte. — Le « Cid » au Théâtre Lyrique. — Palerne et Ronsard. — La correspondance de Sainte-Beuve. — Le Sottisier universel.

Mort d'Eugène Montfort. — Que la mort d'Eugène Montfort n'ait pas été ressentie, dans les journaux, ainsi qu'un deuil des Lettres françaises, c'est là un signe des temps, une injustice profondément choquante et dont on a le droit de s'indigner. Avec lui, s'éteignait un des plus grands écrivains de sa génération, et l'on a traité sa mort comme un fait divers. Si le corps trouvé

inanimé sur la couchette d'un sleeping, avant d'arriver en gare des Aubrais, eût été le cadavre d'un voyageur anonyme, on n'aurait pas été moins laconique.

L'œuvre d'Eugène Montfort compte, pourtant, plus de vingt volumes, frappés au sceau de l'originalité et de la perfection. Sa vie d'artiste, si fière, si noble, exempte de toute compromission, est pourtant de celles qui peuvent être proposées en exemple. Il meurt à 59 ans, mais sa vie fut à ce point associée à celle de ces quarante dernières années, l'influence qu'il exerça avait été telle, que, même s'il ne laissait pas des livres comme *La Turque, la Maitresse américaine, la Chanson de Naples*, de qui la survivance reste indiscutable, son nom demeurerait attaché à l'histoire littéraire.

Il avait débuté très jeune. Il ne comptait pas dix-huit ans que, déjà, il s'amusait à publier au *Courrier français* à côté d'une chronique rimée de Raoul Ponchon ou au *Gil Blas illustré*, à côté d'une nouvelle de Paul Alexis, sous le pseudonyme d'Yves le More, des contes d'inspiration naturaliste, dont plusieurs furent illustrés par Steinlen. Nous étions alors externes à Condorcet, où nous faisions notre philosophie, dans la classe d'Izoulet, et c'est de là que date notre amitié, restée inaltérée. Le prestige de Montfort était grand parmi ses condisciples où ses allures énigmatiques et silencieuses, ses accoutrements bizarres ahurissaient élèves et professeurs. Il n'en décrocha pas moins le prix d'honneur de dissertation, ce qui lui valut l'insigne honneur d'être couronné par M. Sully Prudhomme qui présidait la cérémonie. Tel fut le seul laurier qui échut à Montfort. Il n'en a d'ailleurs jamais brigué d'autres.

Un an plus tard, Eugène Montfort est en pleine bataille littéraire. Avec Saint-Georges de Bouhélier, avec Albert Fleury, avec Michel Abadie, auxquels se joindront bientôt les Charles-Louis-Philippe, les Gasquet, les Marc Lafargue, les Jean Viollis, etc..., il fait partie de ce groupe « naturiste » qui marqua la première réaction contre le symbolisme. Montfort y joua un rôle de premier plan. Il dirigea pendant trois ans la *Revue Naturiste.*

Sa première œuvre, *Sylvie,* ou les *Emois passionnés,* précédée d'une préface de Bouhélier, parut en 1896 aux éditions du *Mercure de France,* comme d'ailleurs les premiers ouvrages des naturistes. Il faut noter à ce propos le joli geste qu'eut Alfred Vallette en accueillant ces écrivains nouveaux, que leurs théories entraînaient à malmener parfois des auteurs qui faisaient la gloire de sa maison.

Comme *Chair* qui la suivit (1898) *Sylvie* était une suite de

poèmes en prose où s'exprimaient dans une langue fraîche et chantante les transports d'un adolescent devant la découverte de l'amour et de la vie.

L'Essai sur l'Amour (1898), de plus vaste envergure, écrit dans la même note véhémente et passionnée, achève le cycle de ses œuvres de jeunesse.

L'écrivain partit faire alors son année de service militaire. Il en rapporta un livre d'accent antimilitariste, intitulé *Un an de caserne*, qui parut en 1900, sous le pseudonyme de Louis Lamarque et que préfaçait Octave Mirbeau. Montfort, à cette époque, montre des préoccupations pour la chose publique. Il est un des organisateurs du « Congrès de la Jeunesse », auquel prirent part, non seulement des littérateurs, mais des jeunes hommes politiques qui devaient faire parler d'eux par la suite, comme J. Paul-Boncour, Henry de Jouvenel, Anatole de Monzie. Il conférencie au Collège d'esthétique et réunit ses causeries sous le titre de la *Beauté Moderne*, recueil qu'il dédie à Jaurès et où on le voit prêcher à Paul Souchon la beauté des machines. Mais c'est dans ce livre qu'il prononce cette profession de foi :

Où donc est la raison qui pourrait me faire dire : « Je regrette de vivre aujourd'hui »? Que m'importe mon temps? je suis artiste, je vis : c'est assez. Je n'ai qu'à regarder autour de moi pour voir des choses qui m'intéressent, qui m'élèvent, qui me transportent. Regretterai-je la Grèce et son harmonie, Rome et sa force, le moyen âge et son mystère, la Renaissance et sa passion quand j'ai la vie moderne et son âme? —

Belle parole, en vérité, où il faut voir peut-être la clé de son évolution, où transperce le secret de son art.

Désormais, Montfort ne veut plus être qu'un artiste, il crée les *Marges*, qui sera sa chose à lui et où il s'énoncera seul, tout d'abord, comme le Barrès des *Taches d'encre*. Epris d'aventures, cherchant en chaque forme terrestre une source intarissable de plaisir, à la fois sensuel, vagabond et studieux, il voyage. On le retrouve à Marseille avec Moréas, à Florence avec Louis Codet, en Ecosse avec Henri Van de Putte, en Andalousie avec le peintre Albert Marquet, au Maroc, en Angleterre, en Roumanie... Mais comme l'abeille revient à sa ruche, Montfort revient toujours à Paris et à ses *Marges*.

Les romans succèdent aux romans. Voici *Les cœurs malades* (1904) évocation des désordres romantiques, une idylle exaspérée, qui fait songer à des « Amants de Venise », transportés dans les bouges et les garnis les plus sordides du vieux Marseille; puis vient ce chef-d'œuvre d'analyse qui s'appelle la *Maîtresse américaine* et que suit, la même année (1906), *La Turque*, cette vie d'une fille de Montmartre, où l'auteur s'affirme vraiment un pur « clas-

sique » du naturalisme; *la Chanson de Naples* (1909) qui fut, de tous ses romans, celui que Montfort préférait et pour qui Moréas avouait sa prédilection. Ce sont, ensuite, les *Noces folles* (1913) qui avaient d'abord paru dans le *Mercure* en 1912. Après la guerre, se succèdent *la Belle Enfant ou l'amour à quarante ans* (1918) *Un cœur vierge* (1920), *L'Oubli des Morts* (1923), *César Casteldor* (1927), *Cécile ou l'amour à dix-huit ans* (1929), *l'Evasion manquée* (1933) où, sous le couvert d'une aventure souvent peu vraisemblable, Montfort continue d'affirmer sa maîtrise.

Parlant de cette œuvre si riche, si abondante et si diverse du romancier, M. André Billy écrivait dans *l'Œuvre* au lendemain de la mort d'Eugène Montfort :

> Je le comparerais plus volontiers à Stendhal qu'à Flaubert. De Stendhal, Montfort possédait la lourdeur physique, la timidité, la pénétration d'esprit, le naturel, le sens du trait. Comme Stendhal, il n'a rien tant aimé que d'observer le train des mœurs et des passions.

Mais, à la minutie de l'analyse, au choix juste du détail, Montfort ajoutait encore le relief et la couleur. Il se mouvait au milieu des sujets les plus scabreux avec une aisance et avec un goût dont la sûreté n'hésitait jamais.

Pour le bien connaître, il faut encore lire ses notes de voyage, notamment *Montmartre et les Boulevards, En flânant de Messine à Cadix.* Il était un artiste de la note, il la maniait mieux que Goncourt et avec plus de spontanéité, aussi bien que Jules Renard avec moins d'acidité et avec quelle franchise!

Pour se convaincre de l'importance de son rôle littéraire, on devra compulser les collections des *Marges.* Quelles brillantes équipes il avait su y réunir! Quel répertoire d'idées, de jugements et d'aperçus! Que d'écrivains il a découverts et lancés et dont, derrière son cercueil, on ne pouvait que déplorer l'absence!

Si l'on veut donner une vue complète de l'activité d'Eugène Montfort, on doit encore signaler *Vingt-cinq ans de Littérature* où, aidé d'une phalange de collaborateurs tels que Guy Lavaud, Pierre Lasserre, Henry Charpentier, Edmond Pilon, Fagus, Léon Deffoux, Michel Puy, Claude Berton, Paul Aeschimann, etc..., il nous a laissé le tableau le plus vivant et le plus exact des Lettres françaises, de 1895 à 1920.

J'écris ces hâtives notes nécrologiques au retour des obsèques si simples que nous venons de faire à cet honnête homme qui fut un grand artiste. Au cimetière, où il n'y avait que des amis, où les indifférents s'étaient exclus d'eux-mêmes, Jean Vignaud et André Billy lui ont rendu un suprême hommage. Des pleurs ravageaient les visages et, à la sortie, il y avait des poignées de main qui

ressemblaient à des serments. On y sentait la résolution de faire rendre justice à celui que nous laissions là.

Et voici que Léon Deffoux me souffle un renseignement qui ne laisse pas d'être émouvant : Le dernier opuscule que publia l'auteur de la *Turque*, et qui date de quelques jours, s'appelait : *La véritable histoire de Louise Lalanne ou le poète d' « Alcools » travesti en femme*. Or, Montfort va désormais reposer au Père-Lachaise à dix mètres de Guillaume Apollinaire. Leurs deux sépultures seront voisines. N'est-ce pas un réconfort de savoir couchés, l'un près de l'autre, dans le sommeil de la tombe, ces deux écrivains, si différents, sans doute, mais qui se comprirent et qui s'aimèrent? — MAURICE LE BLOND.

§

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué à Maxence Van der Meersch pour son livre *l'Empreinte du Dieu*, par 7 voix contre une à Louis Brasillach (*Le marchand d'oiseaux*), une à Louis Francis (*La neige de Galata*) et une à Tristan Lamoureux (*Il n'était qu'un homme...*) ;

Le prix Théophraste Renaudot à Louis Aragon pour *Les beaux quartiers*, par 7 voix contre 2 à Charles Plisnier (*Mariages*) et une à Georges Reyer (*Le magasin de travestis*) ;

Le prix Interallié à René Laporte pour *les Chasses de Novembre* par 12 voix contre 2 à Georges Blond (*Journal d'un imprudent*) et 2 à O. P. Gilbert (*Mollenard*) ;

Le prix Lasserre à M. Xavier de Magallon pour l'ensemble de son œuvre.

Pour le prix Femina, on savait d'avance que la lutte serait circonscrite entre le roman de Mme Louise Hervieu (*Sangs*) et celui de Mme Elvire Pélissier (*Jeux de Vilains*). Au quatrième tour, l'ouvrage de Mme Hervieu l'a emporté par 12 voix contre 8.

§

Le Salon de l'Ecole française. — Le vernissage du 30me Salon de l'Ecole Française aura lieu du 3 au 31 janvier inclus, au Pavillon des Salons (Esplanade des Invalides). Ce Salon sera inauguré par le ministre de l'Education Nationale le 3 janvier à 14 heures.

Cette année, une salle sera réservée aux fleurs.

Sous les auspices de la Ligue Auvergnate et du Massif Central et de la Société de la Veillée d'Auvergne, la Maison des Intellectuels organise une grande exposition artistique régionaliste du Massif Central.

Pour que tous les Arts y aient leur place, la Société « la Bourrée » y donnera des fêtes le dimanche avec chants et danses, avec le concours de veillistes et de cabrettaires du Massif Central.

Des causeries et des conférences artistiques seront faites pendant le cours du Salon. (*Communiqué.*)

§

Les Amis d'Ernest Raynaud. — Sur l'initiative de la Société des Ecrivains Ardennais vient d'être fondé le groupement des *Amis d'Ernest Raynaud.*

Président : M. Lucien Hubert; Vice-présidents : Fernand Gregh, A.-F. Herold, Léon Riotor. Secrétaire : Jean-Paul Vaillant à Mézières; Secrétaire adjoint : André Payer. Trésorier : Jean Rogissart, à Nouzonville (Ardennes). Trésorière adjointe : Marie de Wailly, 6, rue Gustave-le-Bon, Paris.

Cotisation annuelle : cinq francs.

§

Sur une Esquisse de Napoléon Bonaparte.

M. François Duhourcau nous a communiqué la lettre suivante, qu'il a reçue de M. le médecin-général Brice :

Cher Monsieur,

Je viens de lire votre très intéressante *Esquisse de Napoléon Bonaparte* dans le *Mercure de France* et je vous remercie d'avoir mentionné mon livre, bien que vous paraissiez ne vous être intéressé qu'à son chapitre de pathologie. La raison en est que je ne suis qu'un médecin; mais le directeur du *Mercure* ne l'est-il pas aussi, comme quelques autres écrivains dont l'énumération serait longue?

Je ne discuterai pas votre thèse qui s'oppose à la mienne. Les arguments dont je pourrais me servir se trouvent dans mon livre. Je vous demanderai seulement un peu d'indulgence pour l'affirmation de l'abcès du foie d'origine amibienne, dont l'issue par l'estomac et dans le péritoine a entraîné la mort de l'Empereur. Ne dites pas surtout qu'il a succombé à une *cirrhose du foie,* ce serait une hérésie qui ne doit pas se trouver sous une plume aussi distinguée que la vôtre.

Pensez également qu'un *cyclothymique* n'aurait pu faire ce que Napoléon a fait. C'était un homme réfléchi, qui regrettait infiniment ses accès de colère; mais il ne faut pas le voir comme un nerveux en état de crise perpétuelle, ainsi que vient de le représenter Raynal. Cette version, actuellement à la mode, est fort regrettable.

Recevez, Cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

MÉDECIN-GÉNÉRAL BRICE.

M. Duhourcau prie le *Mercure* de faire suivre cette lettre des lignes suivantes :

Nous remercions M. le médecin-général Brice de vouloir bien nous signaler si aimablement le terme *cirrhose du foie* pour *abcès du foie*, indiscutable erreur de transcription.

Nous ne croyons pas avoir, dans notre *Esquisse*, exagéré le nervosisme ou la névropathie de Napoléon Bonaparte. Chateaubriand, Michelet et Taine surtout en ont écrit bien davantage. C'est la faille évidente d'une magnifique nature d'homme; nous avons tenté d'en diagnostiquer l'origine. Peut-être en cette question controversée Napoléon a-t-il le droit d'obtenir le dernier mot. « J'ai les nerfs fort irritables, confiait-il à Mme de Rémusat, et dans cette disposition, si mon sang ne battait pas avec une continuelle lenteur, je courrais risque de devenir fou. »

FRANÇOIS DUHOURCAU.

§

Le « Cid » au Théâtre Lyrique. — Joué pour la première fois dans les dernières semaines de 1636, ou peut-être seulement au début de 1637, *le Cid*, dont on célèbre le troisième centenaire, — ou la légende espagnole du Cid, que la tragédie de Corneille, traduite dans plusieurs langues de l'Europe, avait contribué à faire connaître, — n'inspira que longtemps plus tard les librettistes d'opéra : l'ancien théâtre lyrique français, de Lully et de Rameau, tout à la mythologie, ne pouvait s'intéresser à un sujet médiéval comme celui-là.

C'est au début du XVIIIe seulement, autant qu'on puisse le savoir, qu'un compositeur, qui n'était autre que Hændel, le porta pour la première fois à la scène lyrique, en donnant son *Rodrigo*, à Florence, en 1708. On ne sait pas exactement, d'ailleurs, si cette partition, qui nous est parvenue incomplète, fut représentée.

Un demi-siècle plus tard, on vit coup sur coup *Il gran Cid* de Piccinni (Naples, 1763) et celui de Sacchini (Rome, 1764). Paisiello reprit le même sujet (Florence, 1776). Entre ces deux dates, Sacchini, dont la partition devait survivre à celle de ses rivaux, la remaniait une première fois pour Londres en 1773, puis, dix ans plus tard, pour Paris. Il en fit un opéra français en trois actes arrangé par Guillard, sous le titre de *Chimène ou le Cid*, dont le livret faisait les emprunts au *Cid* cornélien. La première représentation fut donnée au théâtre de la cour, à Fontainebleau, le 16 novembre 1783; Paris l'applaudit ensuite sur la scène de l'Académie royale de musique, le 9 février 1784.

D'après Bachaumont (*Mémoires secrets*, t. XXIII, 29 octobre 1783), Sacchini s'était d'abord adressé à Rochefort; mais après avoir gardé le livret six semaines, il le lui rendit et lui préféra Guillard. Rochefort, « piqué de cette honnête préférence », fit imprimer son poème. Il convient dans sa préface que sa première scène et quelques autres endroits sont imités d'un opéra italien intitulé *Il Cid de Falicenti*, dédié au cardinal Coscia, et dont il faisait l'éloge.

Après la représentation à Paris, Bachaumont encore constatait que « quoi qu'il y eût beaucoup de choses à dire sur la manière dont M. Guillard a agencé le poème, l'excellence de la musique en a couvert les défauts... » (t. XXV, 6 février 1784). Quelques jours plus tard, il ajoutait que « le sujet du *Cid* avait été absolument étranglé dans le poème ». Suivant l'esthétique de l'Opéra, qui ne se souciait pas comme Corneille de respecter la règle des trois unités, on avait introduit plus de mouvement que dans la pièce cornélienne, que Guillard a suivie néanmoins de plus près, au troisième acte. Mais, « le dénouement de l'opéra satisfait moins à la décence que celui de la tragédie, et on ne peut qu'être choqué, non seulement de voir Chimène consentir elle-même à épouser Rodrigue, mais se livrer à des mouvements de joie et chanter son bonheur ».

Chantée par la Saint-Huberty, Laïs, Laîné, Chéron, *Chimène* fut reçue avec applaudissement, quoique avec moins de succès que le précédent ouvrage de Sacchini, *Renaud*. Cinquante représentations s'en échelonnèrent jusqu'en 1790; il y en eut ensuite trois en 1793 et quatre, du 5 avril au 15 mai 1807; cinquante-sept en tout. De cette partition, rééditée à l'époque moderne (par Michaelis), l'air de Chimène : *Je vois dans mon amant l'assassin de mon père*, et certains airs de ballet méritent de ne pas rester dans l'oubli.

Dans les cent années qui séparent la *Chimène* de Sacchini du *Cid* de Massenet, le goût romantique ayant favorisé un retour vers Corneille et ses tragédies historiques, un certain nombre de compositeurs, en Italie surtout, ont tenté de mettre *le Cid* en musique. Peu y ont trouvé un succès durable.

Citons, sans avoir la prétention d'être complet (par ordre chronologique) :

Il Cid delle Spagne, de Giuseppe Farinelli (1797) ; *Rodrigo di Valenzia*, de F. Orlandi (Milan, vers 1814) ; l'opéra du même titre, de Generali (Milan, 1817) ; *Chimène*, de C. Wagner (Darmstadt, 1821) ; *Rodrigo und Chimena*, de Aiblinger (Munich, 1821 ; Milan, 1824) ; *Rodrigo*, de Sapienza (Naples, 1823) ; *Il Cid*, de Luigi Savi (Parme, 1834) ; *Don Rodrigo Diaz de Bivar*, d'Emile Meyer (Linz, 1848) ; *Rodrigue de Tolède*, de Henri Litolff (vers 1850, non représenté) ; *Il Cid*, de Pacini (Milan, 1853) ; *Der Cid*, de Neeb (Francfort-sur-Mein, 1857) ;

le Cid, du Français Gouvy (reçu, mais non joué, à Dresde, 1863); *Der Cid*, paroles et musique de Peter Cornelius, représenté en 1865 à Weimar avec grand succès et resté longtemps au répertoire. La similitude de nom du compositeur avec celui de Pierre Corneille fit commettre une jolie méprise à un rédacteur de l'ancien *Figaro* (vers 1890). Ce boulevardier journaliste, voyageant en Allemagne, avisa un jour une affiche de théâtre sur laquelle il déchiffra péniblement le titre de la pièce et le nom de l'auteur; sans se douter qu'il s'agissait d'un opéra, il rédigea un spirituel écho, dans lequel il blaguait la lourdeur germanique qui, non contente de traduire *le Cid* en allemand, éprouvait le besoin d'en faire autant pour le nom du poète...

Dans les années qui suivirent, on ne relève plus que quatre ouvrages : un opéra italien de Manlio Bavagnoli (Parme, 20 avril 1878); un autre de Rafaele Coppola (Crémone, 1884); *le Cid* de Massenet, livret de Dennery, Gallet et Blau, d'après Corneille et Guilhen de Castro (à l'Opéra, 30 novembre 1885; joué jusqu'en 1912); et celui d'un compositeur de Dessau, Willy Böhme, joué dans la même ville, en 1887. Au total on en compte une trentaine environ.

Il ne semble pas que, depuis lors, le héros cornélien, au théâtre du moins, ait attiré les compositeurs, français ou étrangers. — J.-G. PROD'HOMME.

§

Palerne et Ronsard. — A la suite de son article d'octobre dans *Les Amitiés* (article que M. Charles-Henry Hirsch a signalé dans le *Mercure* du 1er décembre dernier), M. Mario Meunier a publié, dans le numéro de novembre de cette même revue *Les Amitiés*, un nouvel article qui contient le *P. S.* suivant :

Dans la notice que nous avons publiée dans le précédent numéro des *Amitiés* (octobre 1936), nous avons dit que Jean Palerne avait un don lyrique dont l'inspiration l'apparentait à Ronsard. Le poète forézien fit mieux que de s'inspirer du Prince de la Pléiade; il ne craignit pas de le démarquer. Ceux que Joachim du Bellay encourageait à « piller sans conscience le temple de Delphes », ne se faisaient aucun scrupule de se piller entre eux. Transcrivons donc le sonnet de Ronsard que plagia Jean Palerne:

Marie, levez-vous, vous estes paresseuse,
Jà la gaye alouette au ciel a fredonné,
Et jà le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'espine assis, sa complainte amoureuse.

Sus debout! Allons voir l'herbelette perleuse
Et vostre beau rosier de boutons couronné
Et vos œillets mignons auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir, en vous couchant vous jurâtes vos yeux
D'estre plustôt que moy ce matin esveillée.
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Ça, ça, que je les baise et vostre beau tétin
Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin!

LES AMOURS, livre II, sonnet XIX.

M. Charles-Henry Hirsch nous a adressé les lignes suivantes, comme suite à son commentaire du 1er décembre :

La grande valeur de M. Mario Meunier, son érudition, la haute qualité de ses travaux, ne sauraient être mises en cause.

§

La correspondance de Sainte-Beuve. — M. Jean Bonnerot, bibliothécaire de l'Université de Paris, a entrepris la publication de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve.* On s'imagine aisément ce que représente un pareil travail : réunion des lettres connues, recherches et copie de celles demeurées inédites, se trouvant dans des collections particulières ou dans des bibliothèques, rédaction des notes, éclaircissements, indications biographiques et bibliographiques, nombreux déplacements et voyages. Cela pour un résultat plus honorifique que matériel, car ce genre de publications n'est jamais bien fructueux.

Deux volumes ont déjà paru. On apprend qu'il est probable qu'on s'arrêtera là. Les frais de publication sont énormes. La vente est à peu près nulle. L'opération s'annonce comme désastreuse. L'éditeur renonce à continuer, ce dont on ne saurait lui faire grief.

On prodigue les millions pour une foire comme est toute Exposition Universelle. *L'Instruction publique* ne devrait-elle pas s'intéresser à la publication d'un document aussi important dans l'histoire des lettres françaises que la correspondance de Sainte-Beuve?

Les lettres, nous entendons les vraies, ne sont décidément pas en honneur à notre époque. Déjà, il y a quelque temps, un ouvrage, *Mes Poisons,* tiré des papiers intimes de Sainte-Beuve, d'un intérêt remarquable, s'est vendu à peine à trois cents exemplaires, la Maison Plon se débarrassant du reste du tirage qu'on trouve en solde chez le libraire qui l'a acheté.

Ce n'est pas à tort que quelques écrivains, le Directeur du *Mercure de France* tout le premier, crient au péril en France pour les choses de l'esprit.

§

Le Sottisier universel.

Il y a eu hier, vendredi, 6 ans 152 jours que mourait Gustave Flaubert, et c'est pourquoi son œuvre appartient désormais au domaine public. Si la loi du 14 juillet 1866 sur la propriété littéraire fixe, en effet, à cinquante ans cette durée *post mortem,* il ne faut pas oublier que par une nouvelle loi du 3 février 1919, elle a été prorogée d'un temps égal à celui qui s'est

écoulé entre le 2 août 1914 et le 31 décembre 1919 : c'est là l'explication de ces « 6 ans 152 jours » qui ne manquent pas d'étonner au premier abord. — *Nouvelles Littéraires,* 10 octobre.

Ainsi, avant d'être livrés en pâture à la presse et au public, les poulains des éditeurs ont paru à dix exemplaires le 29 juillet (mois de trente jours). — *Vendredi,* 23 octobre.

Richelieu n'avait pas tout prévu. — On sait qu'une partie de la Cerdagne est devenue française en 1659 par le traité des Pyrénées. La clause qui stipulait cette cession de territoire était peut-être un peu arbitraire, car on ne saurait nier que la Cerdagne est géographiquement espagnole. Mais le seul intérêt de l'Etat faisait agir Richelieu, et c'est pourquoi il n'hésita pas à couper cette province en deux, faisant passer trente-trois villages espagnols à la couronne française. — *Candide,* 26 novembre.

A la Roche-sur-Yon les bateaux n'ont pu sortir hier. — Télégr. *Matin.* — La tempête a continué sur la région vendéenne durant toute la nuit et la matinée. La pluie a cessé, mais le vent redouble de violence. Sur la côte, des vagues énormes déferlent. Les bateaux n'ont pu sortir. — *Le Matin,* 13 novembre.

Les gardiens voulurent s'en convaincre, et Philibert Besson dut cracher une somme de 13.000 francs, qu'il avait cru placer en lieu sûr entre deux molaires. — *Paris-Soir,* 4 novembre.

Il y avait également, près du cadavre, une petite photo qui fut reconnue comme appartenant à la victime et qui avait dû servir à l'assassin pour parachever son œuvre de mort. — *Paris-Soir,* 21 novembre.

Les tombes portent les noms de nos concitoyens morts au péril de leur vie. — *L'Eclaireur de Nice,* 3 novembre.

COQUILLES.

Les ressouces d'Edouard VIII. — ...En outre, on ne doit pas oublier que la reine Victoria, grand'mère affectueuse dont il était le petit-fils préféré, lui légua en courant toutes ses économies de reine : quelque trois millions de livres (300 millions de francs). — *Paris-Soir,* 6 décembre.

Un plan de protestation contre les attaques antiaériennes. — Le « Star » annonce, sous une forme sensationnelle, que le gouvernement britannique exécute actuellement un plan de protection de Londres et des principales villes du Royaume-Uni contre les attaques aériennes... — *Journal des Débats,* 19 octobre.

Après un début emprunt de lourdeur, les rentes se sont raffermies. — *L'Information financière,* 26 avril.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

BULLETIN FINANCIER

Multiples sont les indices d'une reprise des affaires en France. Le nombre des wagons chargés par nos grands réseaux est en augmentation depuis plusieurs semaines. La production d'électricité sera, pour 1936, supérieure d'environ 3 % au chiffre de 1935, qui était sans précédent. Les comptes de dépôts de nos grands établissements de crédit se sont notablement accrus depuis la loi monétaire du 1er octobre écoulé. Plusieurs sociétés minières ont annoncé des expéditions bien supérieures à celles qu'elles effectuaient l'an dernier. Les carnets de commandes de nos sociétés sidérurgiques sont amplement garnis. Les ventes d'automobiles depuis le Salon ont repris un certain essor. La consommation de caoutchouc grandit. Les rapports que viennent de présenter les Conseils d'administration de nos magasins constatent un empressement de la clientèle. Enfin, des filatures ont vu s'intensifier les demandes d'une clientèle qui se montrait jusqu'ici des plus réservées.

Malgré tous ces indices favorables, le marché financier a perdu beaucoup de l'activité dont il faisait preuve dès la fin de septembre et qui avait amené les agents de change et coulissiers, à réclamer la fermeture de la Bourse le samedi.

Sans doute, décembre ne figure que fort rarement dans les périodes très favorables aux opérations spéculatives ; la proximité d'un nombre variable de jours fériés empêche les spéculateurs de prendre d'importantes positions, notamment sur le marché à primes. En outre, l'échéance de fin d'année est toujours chargée et entraîne un resserrement monétaire qui se manifeste par une tension des reports.

Cependant, le début de décembre connaît assez souvent des tentatives de reprise ; on escompte, en Bourse, les résultats des principales sociétés qui arrêtent leurs comptes en fin d'année. On suppute les possibilités de placement des épargnants. Bref, avant la fameuse « Trêve des Confiseurs », des mouvements précurseurs sont enregistrés dont le développement est repris vers le 15 janvier.

Rien de pareil n'a été constaté au commencement de décembre. Les signes de reprise des affaires n'ont pas empêché le marché de s'alanguir. Pourquoi ?

— Parce que le loyer de l'argent reste à des taux élevés. Ainsi, la Lyonnaise des Eaux et de l'Eclairage — une de nos plus grosses entreprises, se voit contrainte d'emprunter à 6 %. — S'il en est de la sorte, ce ne peut être évidemment que par la faute d'une confiance dans l'avenir.

Quelles sont les causes principales de l'instabilité de la confiance ?

Certains discours qui remettent en question l'exercice du droit de propriété et certains troubles sociaux qui inquiètent les épargnants. La « nationalisation des assurances et du crédit » a fait éclore, en particulier, des bruits très pernicieux.

Comprendra-t-on enfin que, pour réaliser de grands travaux, il faut beaucoup d'argent? Comprendra-t-on que cet argent ne sera mis dans la circulation que si l'on n'inquiète point ses détenteurs ? Comprendra-t-on que l'éducation financière des masses reste à entreprendre ?

Tant que des réponses satisfaisantes n'auront pas été données à ces questions, il n'est pas permis de pressentir cet ample mouvement de hausse des valeurs et cette baisse du taux de l'intérêt que l'on se propose de déterminer et d'entretenir en France à l'exemple des Etats-Unis.

LE MASQUE D'OR.

LE NOUVEL EMPRUNT DU TRÉSOR

Le Trésor procède à l'émission d'obligations du Trésor, jouissance 15 décembre 1936, remboursables à 140 %, réparties en deux catégories :

Obligations A, réservées aux détenteurs d'or ou aux porteurs des reçus d'or déposé, qui pourront souscrire, en contre-partie du métal, des titres émis à 100 % (de l'ancienne parité), à l'échéance de 3 ans (c'est-à-dire au 15 décembre 1939) rapportant un intérêt de 3,50 % ; la souscription est ouverte jusqu'au 15 janvier.

Obligations B, réservées aux porteurs de Bons du Trésor 1936 repris pour leur valeur nominale, quelle que soit leur date d'échéance, en l'échange d'obligations à l'échéance de 9 ans (c'est-à-dire au 15 décembre 1945) et rapportant un intérêt annuel de 4 %.

Les obligations A et les obligations B seront admises pour leur valeur de remboursement (140 %) plus la portion du coupon couru et quels que soient leurs porteurs, pour le paiement des droits successoraux, à concurrence de 30 % du montant de ces droits pour les obligations A, de 20 % pour les obligations B ; enfin ces titres seront admis libéralement par la Banque de France en règlement des avances sur titres, ainsi qu'aux avances à 30 jours, réservées jusqu'à présent aux bons à moins de deux ans d'échéance.

Toutes les obligations seront exonérées des taxes frappant les valeurs mobilières.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 6 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 6 fr.75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr | 3 mois : 34 fr | Un numéro : 7 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1936.